

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

RÉCITS DE FEMMES SUR LES SERVICES REÇUS EN RAISON DE L'EXPOSITION
À LA VIOLENCE CONJUGALE AU COURS DE LEUR ENFANCE :
UNE ANALYSE FÉMINISTE ET NARRATIVE DE LEUR EXPÉRIENCE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR
MARIE-LINE DESHAIES

MARS 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à toutes les femmes qui ont accepté de participer à mon étude. La grande générosité et la confiance avec lesquelles vous m'avez raconté vos histoires ont représenté pour moi le cœur même de ma recherche.

Mes remerciements vont ensuite à ma directrice, Maria Nengeh Mensah. Sans elle, la réalisation de ce mémoire n'aurait tout simplement pas été possible. Son humour, ses connaissances, sa compréhension et son soutien indéfectible auront été pour moi une source de grande motivation. Même dans les moments difficiles, elle m'aura toujours permis de préserver le sens que j'accordais à cette démarche que je considère, au-delà des abords théoriques et méthodologiques, profondément humaine.

Un remerciement tout spécial à Joane Turgeon, qui fût la première à m'avoir fait confiance et qui aura fait grandir en moi l'idée d'étudier le sujet des enfants exposés à la violence conjugale.

À ma famille, qui m'a enseigné à demeurer déterminée dans tout ce que j'entreprends. À Francis, pour son amour, ses longues heures de corrections et ses encouragements quotidiens. À mes amis-es, qui auront traversé avec moi au cours de ces années, une page de mon histoire.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	vii
RÉSUMÉ.....	viii
INTRODUCTION	1
PARTIE I	3
CHAPITRE I	
LES ENFANTS EXPOSÉS À LA VIOLENCE CONJUGALE : DE LA RECONNAISSANCE DU PHÉNOMÈNE À L'ÉLABORATION DE SERVICES D'AIDE ET D'INTERVENTION	4
1.1. Les enfants exposés à la violence conjugale	5
1.1.1. La définition de l'exposition à la violence conjugale.....	5
1.1.2. L'ampleur du phénomène des enfants exposés à la violence conjugale	6
1.1.3. Les conséquences de l'exposition à la violence conjugale chez les enfants.....	6
1.2. Les réponses politiques et sociales au phénomène des enfants exposés à la violence conjugale.....	9
1.2.1. Les politiques en matière de violence conjugale au Québec.....	9
1.2.2. Les services d'aide et d'intervention en matière de violence conjugale	13
1.3. La pluralité des discours.....	17
1.3.1. La violence faite aux enfants et la protection de la jeunesse.....	18
1.3.2. La violence faite aux femmes et l'intervention en maison d'hébergement	20
1.3.3. La rencontre des discours	21
1.3.4. Le discours des enfants exposés à la violence conjugale	24
1.4. Question et objectifs de recherche	26
CHAPITRE II	
CADRE THÉORIQUE POUR APPRÉHENDER LE RÉCIT DES JEUNES ADULTES SUR LES SERVICES D'AIDE ET D'INTERVENTION QU'ILS ONT REÇU	28
2.1. Le paradigme constructiviste	28
2.1.1. La construction d'un problème social	29
2.1.2. La construction sociale de la réalité.....	30
2.1.3. La notion de discours et le rôle des théories dans la pratique du travail social	31
2.2. La perspective narrative	36
2.2.1. Les théories d'une approche narrative.....	36

2.2.2. Les cartes narratives	38
2.3. La perspective féministe.....	40
2.3.1. Les théories féministes radicales	40
2.3.2. Le concept d'intersectionnalité.....	45
2.4. Conclusion	50
CHAPITRE III	
LA MÉTHODOLOGIE.....	52
3.1. L'approche de recherche	52
3.1.1. Recherche exploratoire.....	53
3.1.2. Recherche qualitative	53
3.1.3. Recherche féministe	54
3.2. Le terrain.....	56
3.2.1. Les critères de sélection des participantes	56
3.2.2. Le recrutement des participantes.....	59
3.2.3. Les outils de collecte des données.....	62
3.2.4. La présentation et l'analyse des données.....	68
3.3. Les considérations éthiques.....	69
3.4. Les limites de la recherche.....	71
3.5. Conclusion	73
PARTIE II.....	74
CHAPITRE IV	
LE RÉCIT D'ALEXANDRA.....	77
4.1. L'expérience d'Alexandra dans les services d'aide et d'intervention	77
4.1.1. Le paysage de l'action	77
4.1.2. Le paysage de l'identité.....	83
4.2. La perception d'Alexandra sur les services d'aide et d'intervention	86
4.3. Conclusion	87
CHAPITRE V	
LE RÉCIT D'ÉLOÏSE.....	89
5.1. L'expérience d'Éloïse dans les services d'aide et d'intervention	89
5.1.1. Le paysage de l'action	89
5.1.2. Le paysage de l'identité.....	92

5.2. La perception d'Éloïse sur les services d'aide et d'intervention.....	95
5.3. Conclusion	95
CHAPITRE VI	
LE RÉCIT DE ZOÉ.....	97
6.1. L'expérience de Zoé dans les services d'aide et d'intervention.....	97
6.1.1. Le paysage de l'action	97
6.1.2. Le paysage de l'identité.....	99
6.2. La perception de zoé sur les services d'aide et d'intervention.....	100
6.3. Conclusion	101
CHAPITRE VII	
LE RÉCIT DE JUSTINE.....	102
7.1. L'expérience de Justine dans les services d'aide et d'intervention.....	102
7.1.1. Le paysage de l'action	102
7.1.2. Le paysage de l'identité.....	108
7.2. La perception de Justine sur les services d'aide et d'intervention.....	111
7.3. Conclusion	112
CHAPITRE VIII	
LE RÉCIT D'ISABELLE	114
8.1. L'expérience d'Isabelle dans les services d'aide et d'intervention.....	114
8.1.1. Le paysage de l'action	114
8.1.2. Le paysage de l'identité.....	120
8.2. La perception d'Isabelle sur les services d'aide et d'intervention	123
8.3. Conclusion	125
CHAPITRE IX	
L'ANALYSE ET DISCUSSION DES RÉSULTATS	126
9.1. Les récits d'expérience	126
9.1.1. Le « paysage de l'action » des récits d'expérience	127
9.1.2. Le « paysage de l'identité » des récits d'expérience	137
9.2. Les enfants exposés à la violence conjugale, au carrefour d'une intersection	144
9.2.1. Le genre	144
9.2.2. L'âge	146
9.2.3. La famille.....	148

9.3. Conclusion	151
CONCLUSION.....	153
APPENDICE A.....	160
APPENDICE B.....	161
APPENDICE C	163
APPENDICE D.....	166
BIBLIOGRAPHIE.....	172

LISTE DES ABRÉVIATIONS

CALACS	Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel
CAVAC	Centre d'aide aux victimes d'actes criminels
CHSLD	Centre d'hébergement et de soins de longue durée
CLSC	Centre local de services communautaires
CSSS	Centres de santé et de services sociaux
EEVC	Enfant exposé à la violence conjugale
INSP	Institut national de santé publique
PSOC	Programme de soutien aux organismes communautaires
RMFCV	Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale
SPVM	Services policiers de la ville de Montréal
TCVCM	Table de concertation en violence conjugale de Montréal

RÉSUMÉ

Tout en étant précurseur d'un grand changement social, le mouvement des femmes aura permis de sortir la violence conjugale du domaine du privé et de la rendre visible dans la sphère publique. Au cours des années, les intérêts de recherche se sont peu à peu orientés vers le phénomène des enfants exposés à la violence conjugale (EEVC). À ce jour, l'ampleur et les conséquences de ce phénomène sont reconnues. Au Québec, plusieurs réponses tant politiques que sociales ont été mises en place afin de réduire l'incidence de l'exposition à la violence conjugale dans la vie des enfants. La reconnaissance de ce phénomène s'est faite à l'instar de deux discours majeurs, celui de la violence faite aux femmes et celui de la violence faite aux enfants. Or, nous constatons que le discours des EEVC est en émergence et que le point de vue des enfants sur les services reçus en raison de l'exposition à la violence conjugale est peu étudié. Par le biais d'une recherche qualitative et exploratoire, nous abordons le discours des EEVC à travers le récit de femmes qui ont reçu des services au cours de leur enfance en raison de l'exposition à la violence conjugale. Plus précisément, nous cherchons à explorer leur trajectoire dans les services et les répercussions qu'ont eues ces services dans leur vie.

Sous le paradigme constructiviste, l'analyse des récits d'expérience repose sur les théories féministes et narratives. Les théories narratives nous permettent d'aborder l'expérience des EEVC à partir de la construction d'une histoire, de leur récit. Les théories féministes nous permettent d'analyser ces récits d'expérience selon une perspective de construction des rapports sociaux de genre. De même que l'influence des différents rapports d'oppression (genre, âge, famille) liés à « l'identité intersectionnelle » des EEVC.

Nous avons recueilli cinq récits d'expérience. À la lumière des données étudiées, nous constatons d'une part que la trajectoire des participantes dans les services était fragmentée et qu'il y avait peu de mécanismes de collaboration entre les différentes sphères de services. D'autre part, nous observons que les services reçus ont eu des répercussions sur les relations familiales, amicales et amoureuses des EEVC, ainsi que sur la construction de leur identité. Nous concluons notre recherche avec des pistes de réflexions sur les pratiques à l'intention des EEVC. Nous pensons notamment qu'il est essentiel de travailler conjointement sur les différentes facettes de la violence conjugale. À cet effet, nous interpellons tous les acteurs-trices impliqués-es de près ou de loin auprès des EEVC à adopter une action concertée en matière de violence conjugale. En terminant, nous considérons que le discours des EEVC devrait être pris en compte dans l'élaboration des services et des politiques les concernant.

Mots-clés : enfants exposés à la violence conjugale, services d'aide et d'intervention, récits d'expérience, féminisme, cartes narratives

INTRODUCTION

Mon idée d'étudier les enfants exposés à la violence conjugale (EEVC) remonte à 2006. Je me questionnais à savoir ce qu'il advenait de ces enfants à l'âge adulte. De quelle façon leur expérience liée à l'exposition à la violence conjugale au cours de leur enfance, de même que leur passage dans les maisons d'hébergement, avait eu des répercussions dans leur vie?

C'est en 2007 que débute mon implication par l'entremise de mon travail dans une maison d'hébergement de deuxième étape pour femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants, au sein d'un des deux projets pilotes du *Protocole de collaboration intersectorielle pour les enfants exposés à la violence conjugale*. Cette implication est rapidement devenue une occasion d'échanger sur nos pratiques respectives, de mieux connaître les structures et cultures organisationnelles des différents partenaires, etc. Ces rencontres m'ont aussi permis de mettre à l'épreuve mes idées préconçues sur le travail effectué par mes collègues auprès des EEVC et de questionner mes propres pratiques à leur égard. C'est ainsi que mon intérêt déjà marqué pour le sujet s'est conjugué avec celui du travail de collaboration intersectorielle.

Mon expérience de travail et mes nombreuses lectures sur le sujet m'ont amenée à comprendre que le phénomène des EEVC était relativement jeune, que les recherches ainsi que les services déployés à leur intention étaient en rapide développement. Ces lectures m'ont permis d'appréhender ce phénomène à travers les différents discours qui ont construit notre perception des EEVC. Bien vite, j'ai constaté que les recherches étaient souvent réalisées selon le point de vue des chercheurs-es, des intervenants-es ou encore de celui des mères. Le point de vue des enfants était encore peu exploré. J'ai donc décidé de proposer une recherche à partir du point de vue des personnes

concernées par les services. L'intégration d'une perspective narrative au cadre d'analyse prenait ainsi pour moi tout son sens; j'étais curieuse de connaître leur histoire, leur parcours, ainsi que le sens et les significations que ces personnes accordaient à leur expérience dans les services. Ainsi, je souhaitais recueillir le point de vue des adultes sur les services reçus au cours de leur enfance, en raison de l'exposition à la violence conjugale.

Cette démarche de recherche repose aussi principalement sur une perspective féministe. Bien plus qu'un choix méthodologique et théorique, celle-ci s'inscrit plus largement comme source d'inspiration d'une visée politique, de lutte contre les inégalités et de promotion des droits des femmes et des enfants.

Le mémoire est divisé en deux parties. Trois chapitres composent la première partie. Dans celle-ci, nous envisageons la problématique de notre recherche, pour ensuite nous attarder à la méthodologie employée. Nous terminerons avec le cadre d'analyse et les différents concepts qui le composent. Dans la deuxième partie, nous proposons de présenter et d'analyser les données de notre recherche. Nous procéderons au cours des chapitres 4, 5, 6, 7 et 8 à la présentation des données, pour enfin analyser et discuter des résultats de notre recherche au chapitre 9.

PARTIE I

Trois chapitres composent la première partie du mémoire. Le premier chapitre est celui de la problématique. Nous effectuerons d'abord un bref tour d'horizon sur l'ampleur du phénomène des EEVC et ses conséquences. Ensuite, nous explorerons les différentes réponses sociales et politiques mises en place pour contrer l'incidence de la violence conjugale au Québec. Nous nous intéresserons aussi aux différents discours qui ont construit notre compréhension du phénomène des EEVC en lien avec l'élaboration des services d'aide et d'intervention pour les EEVC. Nous conclurons avec la question de recherche, ses objectifs ainsi que ses retombées.

Le deuxième chapitre définit le cadre théorique et conceptuel de notre recherche. Chapeauté par le paradigme constructiviste, le premier ancrage théorique permet d'aborder le phénomène des EEVC selon les idées de construction d'un problème social, de construction sociale de la réalité et de discours. Les théories de l'approche narrative (White et Epston, 1990) composent le deuxième ancrage à notre cadre d'analyse. Celui-ci servira à établir le canevas de l'analyse des récits. Constitué de théories féministes, le dernier ancrage servira à définir les outils conceptuels qui seront utiles à l'analyse des récits.

Le troisième et dernier chapitre de cette première partie abordera les différentes facettes de la méthodologie employée. Nous explorerons à cet effet l'approche de la recherche, le terrain, les considérations éthiques ainsi que les biais et les limites de la recherche.

CHAPITRE I

LES ENFANTS EXPOSÉS À LA VIOLENCE CONJUGALE : DE LA RECONNAISSANCE DU PHÉNOMÈNE À L'ÉLABORATION DE SERVICES D'AIDE ET D'INTERVENTION

Tout en étant précurseur d'un changement social, le mouvement des femmes aura permis de sortir la violence conjugale du domaine du privé et de la rendre visible dans la sphère publique. Les chercheurs-es qui, au départ, orientaient davantage leur intérêt sur les femmes victimes de violence conjugale, se sont peu à peu intéressés-es aux conjoints violents, pour ensuite se pencher sur les autres victimes de cette violence : les EEVC (Lessard et Paradis, 2003). Tel que se le représentent Côté, Delisle et Lemay (2004), c'est à l'image des poupées russes que la problématique des EEVC s'insère dans celle de la violence conjugale.

À ce jour, l'ampleur du phénomène et les conséquences de l'exposition de la violence conjugale chez les enfants sont reconnus par bon nombre d'experts-es, chercheurs-es et praticiens-nes dans le domaine. En ce sens, différents-es acteurs-trices, provenant d'une diversité de milieux, s'emploient à développer des services adaptés à leur réalité. Il n'en demeure pas moins que les efforts déployés quant à l'élaboration de services d'aide et d'intervention pour répondre aux besoins des EEVC sont relativement récents. Plusieurs enjeux sont inhérents à l'élaboration et à la coordination de ces services.

Tentons d'y voir plus clair. La première partie de ce chapitre permettra de définir l'exposition à la violence conjugale et d'effectuer un bref tour d'horizon de l'ampleur du

phénomène et de ces conséquences dans la vie des enfants qui y sont exposés. La deuxième partie sera un aperçu des différentes réponses politiques et sociales mises en place pour contrer l'incidence de la violence conjugale chez ces victimes, plus spécifiquement auprès des EEVC. Le tout sera évoqué à travers les politiques et les services élaborés à cet égard. Enfin, la troisième partie de ce chapitre portera sur les différents discours présents quant à la construction sociale du phénomène des EEVC et de la place qu'occupe le discours des EEVC à travers ces derniers. En guise de conclusion, nous élaborerons sur la question centrale de notre recherche ainsi que les objectifs qui y seront poursuivis.

1.1. Les enfants exposés à la violence conjugale

Nous constatons que nous sommes à l'ère d'une plus grande reconnaissance du phénomène des EEVC et à la mise en place de services à leur égard. Ce constat peut se faire à l'instar de plusieurs changements survenus au cours des dernières années : mise sur pied d'un protocole de collaboration intersectorielle pour les enfants exposés à la violence conjugale (TCVCM, 2010), modification de la loi sur la protection de la jeunesse, en 2007, qui pose dorénavant l'exposition à la violence conjugale comme une forme de mauvais traitement psychologique (Gouvernement du Québec, 2007) et déploiement par le gouvernement provincial d'un plan interministériel 2004-2009 (Gouvernement du Québec, 2004). C'est à travers ce processus de (re)connaissance du phénomène que s'élaborent et se définissent des services d'aide et d'intervention à l'égard des EEVC.

1.1.1. La définition de l'exposition à la violence conjugale

L'utilisation du terme à employer pour définir la réalité des enfants vivant dans une famille où il y a de la violence conjugale est un sujet de débats. Là où certains auteurs-es emploient le terme d'enfant « témoin » d'autres préconisent l'usage du vocable d'« enfant « victime » (Turgeon, 2005). Un certain consensus semble avoir été fait sur le terme d'enfant « exposé », étant donné que celui-ci permettrait de mieux saisir les différentes réalités vécues par les EEVC. Pour Paradis et Lessard (2003), trois réalités composent le vécu des EEVC ; celle où l'enfant est le témoin oculaire de la

violence, celle où l'enfant peut entendre des paroles ou voir des gestes violents et finalement celle où l'enfant vit avec les conséquences associées à la violence conjugale sans qu'il ait vu ou entendu ladite scène de violence. Selon Beaudoin, Pâquet-Deehy et Turcotte (1999), le terme « exposé » à la violence conjugale serait plus près de la réalité de ces enfants puisque les effets possibles dont « les notions de risque, de péril ou de danger qui peuvent être rattachées au mot exposé, sont des dimensions qui sont très présentes dans le vécu des enfants » (Beaudoin, Pâquet-Deehy et Turcotte, 1999, p. 5) sont reconnus. D'ailleurs, l'emploi du terme « enfant exposé à la violence conjugale » (EEVC) sera celui privilégié dans le cadre de cette recherche.

1.1.2. L'ampleur du phénomène des enfants exposés à la violence conjugale

L'ampleur du phénomène des EEVC est considérable. Sudermann et Jaffe (1999) illustrent leur propos en estimant que dans une salle de classe, l'on retrouve de deux à six enfants qui auraient été exposés à des scènes de violence conjugale au cours de la dernière année. Une autre enquête menée par Geffner, Jaffe et Sudermann (2000) estime à près de 800 000 le nombre d'enfants exposés à cette réalité au Canada. Selon l'*Enquête sociale générale* de 2001, puis dans celle de 2009 (Statistique Canada, 2009, p. 5), l'ampleur du phénomène de la violence conjugale est demeurée la même. Il est donc possible d'envisager que la prévalence du phénomène des EEVC s'avère sensiblement la même qu'en 1999 (Léveillé, Chamberland et Tremblay-Renaud, 2010).

1.1.3. Les conséquences de l'exposition à la violence conjugale chez les enfants

Les conséquences et les répercussions de l'exposition à la violence conjugale dans la vie des enfants sont largement documentées. En effet, plusieurs études en démontrent les effets négatifs (Wolfe et al., 2003; Lessard et Paradis, 2003; Sudermann et Jaffe, 1999; Girard, St-Onge et Martin-Laval, 2005). Lessard et Paradis (2003) soulignent la complexité de l'expérience des enfants vivant dans un contexte de violence conjugale. Le secret, les conflits de loyauté et la crainte, voire la terreur, de même que la vie dans un contexte de domination et d'agressivité, sont bien souvent des éléments qui composent leur réalité (Lessard et Paradis, 2003, p. 5-6). Leurs réactions diffèrent selon

l'âge, le genre, mais aussi selon les facteurs « de protection et de risque » qui y sont associés (Girard, St-Onge et Martin-Laval, 2005). Il a été observé notamment que ces enfants risquaient davantage de développer des troubles intériorisés tels que la dépression, l'anxiété, la tristesse, ainsi que des troubles extériorisés tels que l'hyperactivité, l'agressivité et des comportements délinquants (Lessard et Paradis, 2003). L'exposition à la violence conjugale amènerait également ces enfants à rencontrer plus de difficultés d'apprentissage et de concentration (Girard, St-Onge et Martin-Laval, 2005). La présence de symptômes de stress post-traumatique, tels que la peur, l'hyperactivité et l'irritabilité, serait également une caractéristique liée aux conséquences de l'exposition de la violence conjugale dans la vie de ces enfants (Sudermann et Jaffe, 1999). Selon Sudermann et Jaffe (1999), les problèmes affectifs et comportementaux chez les EEVC sont de 10 à 17 fois plus fréquents chez les enfants qui n'y sont pas exposés.

La littérature révèle, à l'heure actuelle, l'existence de deux générations d'études portant sur la problématique des EEVC.¹ L'importante recension de la littérature effectuée par Beaudoin, Pâquet-Deehy et Turcotte (1999) démontre que la première génération d'études émerge durant les années 1980 et oriente ses recherches vers les conséquences de l'exposition des enfants à la violence conjugale sur leur développement et leur bien-être. Ces conséquences peuvent se regrouper en quatre grandes catégories soit, les problèmes de santé physique et mentale, de comportement, de fonctionnement social et ceux d'ordre cognitif et scolaire, et ce, à court, moyen et long terme. Quant à la deuxième génération (Beaudoin, Pâquet-Deehy et Turcotte, 1999), les objectifs de recherche visent davantage les facteurs « de risque et de protection » et peuvent être regroupés en trois catégories, soit les caractéristiques de l'enfant, de la famille et de son environnement. L'identification de ces facteurs peut ainsi

¹ Selon nos recherches, deux principales recensions des études portant sur le thème des EEVC ont été effectuées au Québec, celle de Pâquet-Deehy et Turcotte (1999) et celle de Girard, St-Onge et Martin-Laval (2005). Bien que nous nous référions à bons nombres d'études plus récentes dans le cadre de notre recherche, ces deux recensions des écrits demeurent des textes de référence pour l'analyse du phénomène des EEVC.

servir à l'élaboration de stratégies d'intervention et donc diminuer l'incidence de l'exposition de la violence conjugale sur la vie de ces enfants.

Par ailleurs, les études portant sur les répercussions à long terme de l'exposition à la violence conjugale sont, quant à elles, moins nombreuses. La principale d'entre elles est l'étude menée par Rossman (2001). Elle relate que l'exposition aurait pour effet de favoriser « la commission de crimes et l'apparition de la violence à l'âge adulte, violence qui se manifeste notamment dans les relations interpersonnelles » (Girard, St-Onge et Martin-Laval, 2005, p. 5). Cette étude mentionne également la présence de « symptômes psychiatriques, de détresse, de comportements autodestructeurs et de problèmes de santé physique » (Girard, St-Onge et Martin-Laval, 2005, p. 6) chez les adultes ayant été exposés à la violence conjugale au cours de leur enfance. Or, les limites de cette recherche seraient à considérer compte tenu entre autres des critères de sélection des participantes et des conclusions de l'étude basées sur les souvenirs parfois lointains des participants-es (Girard, St-Onge et Martin-Laval, 2005).

Des chercheurs-es se sont également penchés sur le phénomène de la concomitance des mauvais traitements envers les enfants et de la violence conjugale. L'importante revue de littérature menée par Appel et Holden (1998) sur les études portant sur ce phénomène permet d'observer que ce n'est qu'au cours des années 1990 que les chercheurs-es se sont intéressés-es aux liens qui unissaient les mauvais traitements envers les enfants et l'exposition à la violence conjugale. Bien qu'il demeure difficile de déterminer la prévalence de celle-ci, il est estimé que le taux de concomitance des mauvais traitements envers les enfants et de la violence conjugale serait de 30 à 60 % (Lavergne et al., 2006, p. 4). Cela constituerait plus du quart des dossiers de la protection de la jeunesse (Lavergne et al., 2006, p. 4). Ce phénomène demeure toutefois complexe car les types de violence à l'égard des enfants peuvent prendre différentes formes. À cet égard, Lessard, Chamberland et Damant (2007) mentionnent que ces violences peuvent être « autant entre les conjoints que dans la relation parents/enfants » (Lessard, Chamberland et Damant, 2007, p. 131). La concomitance de l'exposition à la violence conjugale et à de mauvais traitements serait également

caractérisée par des conséquences plus sévères et lourdes dans la vie de ces enfants (Lessard, Chamberland et Damant, 2007).

Maintenant que nous avons défini l'exposition des enfants à la violence conjugale et le type d'informations qui se dégagent de cette littérature, il sera question d'aborder les différentes réponses politiques et sociales qui ont été mises en place pour contrer ce phénomène.

1.2. Les réponses politiques et sociales au phénomène des enfants exposés à la violence conjugale

Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux changements législatifs survenus au cours des dernières décennies qui sont venues modifier le travail des acteurs-trices impliqués-es auprès des EEVC. Nous nous pencherons par la suite sur les réponses sociales du phénomène, à savoir quels ont été les services d'aide et d'intervention élaborés à l'intention des EEVC.

1.2.1. Les politiques en matière de violence conjugale au Québec

Un grand vent de changement souffle sur le Québec au cours des années 1960-70 : institution de la Charte des droits et libertés en 1975, instauration de la loi sur la protection de la jeunesse 1977, mise en place de la loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels en 1972 et d'autres encore. À travers ces grands bouleversements, les femmes « ont pris conscience que dans l'enthousiasme de la Révolution tranquille on risque, encore une fois, de laisser les femmes de côté » (Dumont et al., 1982, p. 453). Faisant suite au féminisme réformiste des années précédentes, le féminisme radical émerge (Dumont et al., 1982). Sous le fameux thème de Carol Hanish (1970) « le personnel est politique », le mouvement des femmes apporte une profonde remise en question des rapports sociaux entre les hommes et les femmes et dénonce le *statu quo*. Celui-ci « vise l'abolition totale de la domination des hommes sur les femmes, que ce soit dans les rapports sexuels, au sein de la famille, dans le monde du travail ou dans l'image qu'on présente des deux sexes dans les médias » (Dumont et al., 1982, p. 479).

Soulignant ainsi le caractère social des problèmes que vivent les femmes, le phénomène de la violence conjugale devient un problème social. Enraciné au sein des rapports inégaux entre les hommes et les femmes, il n'est plus considéré comme un problème individuel et intime. Les prises de conscience collective que permet le mouvement des femmes et les revendications qui y sont menées portent fruit.

En réponse aux revendications des femmes, plusieurs organismes sont mis sur pied ; création d'un vaste réseau de maisons d'aide et d'hébergement pour les femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants, d'un Centre de Santé des Femmes à Montréal, des Centres de femmes et d'autres encore. Qui plus est, devant l'ampleur du phénomène et l'importance des enjeux sociaux et économiques qui en découlent, le gouvernement du Québec instaure des changements dans ces instances législatives. On voit poindre des politiques en matière de violence conjugale afin de prévenir et de diminuer l'incidence de cette violence chez les femmes qui en sont victimes ainsi que leurs enfants.

L'année 1985 est marquée par la mise en place de la première politique en matière de violence conjugale. Elle se nomme *Politique d'aide aux femmes violentées* et ses objectifs sont de « diminuer la violence faite aux femmes, d'améliorer les services aux victimes et de contribuer au changement des attitudes et des mentalités » (Gouvernement du Québec, 1985). Cette politique permet, en outre, une reconnaissance financière et politique des maisons d'aide et d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale par l'obtention d'un financement institutionnalisé par le Programme de soutien aux organismes communautaires (PSOC) (Jetté, 2008, p. 196-197).

Les ministères de la Justice et celui de la sécurité publique, de façon conjointe, adoptent en 1986 la *Politique d'intervention en matière de violence conjugale*. Sous le slogan « Battre sa femme est criminel » (Institut national de santé publique, 2012), cette politique judiciarise la violence conjugale et la rend criminelle. Elle répond à plusieurs lacunes qui limitaient l'accessibilité des femmes victimes de violence conjugale à une « justice équitable ». La violence conjugale est dorénavant une responsabilité collective,

le fardeau de la dénonciation ne revient donc plus uniquement aux victimes. Les objectifs visés par cette politique sont notamment : « humaniser le système de justice; encourager les victimes à porter plainte et leur fournir de l'aide et le soutien dans leurs démarches [...] » (Gaudreault, 2002, p. 3). La formation des divers intervenants-es impliqués-es dans le processus judiciaire à la problématique de la violence conjugale y est mise de l'avant. C'est à partir de cette politique que le gouvernement investit dans un réseau d'organismes d'aide à l'intention des conjoints ayant des comportements violents (Gaudreault, 2002, p. 4). L'établissement de cette politique sera déterminant pour la suite des choses en matière de violence conjugale au Québec puisque les mesures prises ultérieurement par le gouvernement québécois, notamment par l'établissement des plans d'action, se référeront à cette dernière.

L'année 1987 est caractérisée par l'inauguration d'une ligne téléphonique provinciale d'aide et de référence pour les victimes de violence conjugale (SOS violence conjugale, 2013) et par la mise sur pied du comité interministériel de coordination en matière de violence conjugale et familiale. La mission de ce comité où différents représentants de ministères sont impliqués est d'« assurer la cohérence et la complémentarité de l'action gouvernementale [...] en vue de favoriser le développement d'une approche et d'une intervention globales et concertées, au bénéfice des clientèles » (Gouvernement du Québec, 1995).

En 1995, à la suite des travaux du comité et des consultations auprès de divers groupes sociaux et organismes concernés, est créée la *Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister et contrer la violence conjugale*. (Gouvernement du Québec, 1995). Cette politique définit la violence conjugale dans un cadre d'analyse résolument féministe : la « violence conjugale trouve sa véritable source dans les rapports de domination et d'inégalité entre les sexes » (Gouvernement du Québec, 1995, p. 22). Cette politique sera déterminante pour le travail des intervenants-es œuvrant en matière de violence conjugale puisqu'elle soulève divers enjeux, qu'ils soient sociaux et économiques (Gouvernement du Québec, 1995). De plus, cette politique intègre les premières mesures à l'intention des EEVC émises par le gouvernement du Québec

(Harper, 2003, p. 49). Celles-ci portent sur le dépistage, la prévention et l'attention particulière qui doit être accordée aux EEVC (Gaudreault, 2002, p. 7). S'assurant ainsi que les EEVC « comme leur mère doivent avoir accès à un ensemble de services qui répondent à leurs besoins spécifiques; la politique précise que ces services doivent se coordonner » (Harper, 2003, p. 49).

En 1998, l'Association des CLSC et des CHSLD du Québec ainsi que l'Association des Centres jeunesse du Québec ont conjointement rédigé un rapport (Groupe de travail CLSC – Centres jeunesse, 1998) portant sur les EEVC (Harper, 2002, p. 12). Ce rapport permet de dégager des pistes de travail et de mettre en lumière les rôles et les responsabilités de ces deux instances dans un contexte où les enfants sont exposés à la violence conjugale mais où ils ne sont pas nécessairement victimes de mauvais traitements (Harper, 2002, p. 12).

À partir de la politique de 1995, un plan d'action gouvernemental en matière de violence conjugale est élaboré pour les années 2004-2009. À ce moment, le gouvernement du Québec réitère ses engagements face à l'élimination de la violence conjugale et prend des mesures en collaboration avec huit ministères. Ce plan est composé de quatre grands axes d'intervention : prévention, dépistage, adaptation aux réalités particulières et intervention sociojudiciaire (Gouvernement du Québec, 2004). Dans ce dernier, une emphase particulière est portée sur certains aspects et propose des mesures à cet effet. Notamment en ce qui concerne la sécurité et la protection des victimes et sur le dépistage et l'intervention auprès des EEVC.

Plus récemment, en juin 2006, une modification importante est apportée à la *Loi sur la protection de la jeunesse*. On y ajoute à l'article 38c – dans la rubrique des mauvais traitements psychologique le facteur de l'exposition à la violence conjugale comme motif de compromission de la sécurité ou du développement de l'enfant (Gouvernement du Québec, 2007).

Cette rétrospective permet de constater la place grandissante qu'occupe, au gré des années, le phénomène des EEVC. La mise sur pied de politiques, de comités, de plans d'action dans le but d'éliminer la violence conjugale outille les intervenants-es œuvrant en violence conjugale. Récemment, les acteurs-trices issus de divers milieux en sont venus à élaborer un nouveau plan d'action en matière de violence conjugale (Gouvernement du Québec, 2012) qui balise les interventions. Une place prépondérante est encore accordée au phénomène des EEVC, faisant à nouveau foi, d'une volonté politique et sociale d'intervenir sur ce phénomène.

1.2.2. Les services d'aide et d'intervention en matière de violence conjugale

Au Québec, les services d'aide et d'intervention en matière de violence conjugale sont nombreux. Pour certaines de ces organisations, l'intervention en violence conjugale représente l'essentiel de leur mission. Pour d'autres, la violence conjugale ajoute une dimension à leur travail et vient se poser en filigrane à leurs interventions. Ces ressources sont les maisons d'hébergement, les services policiers, les ressources d'aide aux victimes au sein du système judiciaire, les organismes pour les conjoints ayant des comportements violents, la protection de la jeunesse, les CSSS et bien d'autres encore. Sans compter les pratiques de collaboration, de concertation et de sensibilisation auprès de la population, telles que des protocoles, des programmes d'intervention, les Tables de concertation en violence conjugale, les campagnes d'information et de sensibilisation, etc. Selon leur mission respective, ces ressources desservent principalement trois groupes cibles : les femmes victimes de violence conjugale, les conjoints ayant des comportements violents et les EEVC.

De nombreux acteurs-trices sociaux de diverses approches, milieux et cultures organisationnelles sont appelés à intervenir auprès des EEVC. Ainsi, différentes stratégies d'intervention ont été développées afin de répondre aux besoins des enfants en lien avec les missions et les rôles que chacune des ressources endosse. D'emblée, Lessard, Lampron et Paradis (2003) mentionnent quatre principes fondamentaux à considérer en ce qui concerne l'intervention auprès des EEVC. Le premier est la

connaissance de la problématique des EEVC. Le deuxième est de reconnaître que la sécurité et le bien-être des enfants sont associés à celui de la mère. Le troisième propose que les besoins des EEVC sont diversifiés et qu'il soit nécessaire de leur offrir une diversité de services. Le dernier, suggère d'orienter l'intervention vers une action concertée et intersectorielle (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 1). Dans leur importante recension des écrits, ces auteures, répertorient divers types d'intervention menés à l'intention des EEVC : individuel, de groupe, en dyade mère/enfant et informel (cette dernière, courante dans les maisons d'hébergement). Elles soulignent toutefois que seule l'intervention de groupe a fait l'objet d'évaluations (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 17). Quant aux interventions familiales, c'est-à-dire, le père, la mère et l'enfant, elles sont plus ou moins recommandées étant donné les rapports de pouvoirs inégaux entre les deux parents (Lessard, Lampron et Paradis, p. 12, 2003).

Voyons maintenant, par un aperçu général, les principaux services d'aide et d'intervention auxquels les EEVC seraient susceptibles d'être en contact dans leur trajectoire :

1.2.2.1. Les maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants

Les services offerts en maisons d'hébergement sont principalement orientés pour assurer aux femmes victimes de violence conjugale et à leurs enfants soutien et sécurité (Boisvert et Dubé, 2009, p. 185). Plusieurs moyens sont pris par les maisons d'hébergement pour assurer sécurité et soutien aux familles: hébergement d'urgence, accompagnement dans les diverses démarches, information, référence, écoute téléphonique ainsi qu'une intervention spécialisée pour les femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants. De plus, certaines maisons d'hébergement de première étape offrent dorénavant des services d'aide et d'intervention externe (Rinfret-Raynor, et al., 2010, p. 4). Il faut compter aussi sur les maisons d'hébergement de deuxième étape qui offrent des services d'aide et d'intervention en continuité avec les services offerts en

matière de violence conjugale (Alliance des maisons d'hébergement de deuxième étape du Québec, 2012).

1.2.2.2. Les services de la protection de la jeunesse

Les services de la protection de la jeunesse interviennent, quant à eux, avec un mandat légal. Les intervenants-es ont comme objectif principal d'assurer une sécurité et un bon développement aux enfants vivant une situation de compromission (Boisvert et Dubé, 2009, p. 185).

1.2.2.3. Les Centres de Santé et de services sociaux (CSSS)

Les CSSS offrent des services à l'ensemble de la population. Ils ont par conséquent plusieurs objectifs : évaluation, orientation, référence. Les services sont donc nombreux (Boisvert et Dubé, 2009, p. 186). À la suite de la *Politique en matière de violence conjugale* de 1995, les CSSS ont développé une expertise et des services en lien avec la violence conjugale. Il importe de souligner que les intervenants-es des CSSS jouent un rôle important en ce qui concerne le dépistage des victimes de violence conjugale et des enfants qui y sont exposés; les services de santé représentent bien souvent une porte d'entrée vers d'autres services. Comme le mentionne Ferris et al., (1999) dans l'étude réalisée par l'Institut national de santé publique (INSP), « une femme maltraitée est plus susceptible de chercher de l'aide auprès de son médecin, de psychiatres, de policiers ou d'avocats » (Lemieux Breton et al., 2006, p. 5). Avec la reconfiguration des services sociaux et de santé, les CSSS regroupent plusieurs services, ceux dans les hôpitaux, les CLSC, les CHSLD, sans oublier les services offerts aux jeunes dans les écoles primaires et secondaires. Il va sans dire que de nombreux outils ont été développés afin de soutenir les intervenants-es dans leur travail auprès des victimes de violence conjugale comme en témoigne l'étude menée par l'INSP sur la consolidation des pratiques en violence conjugale dans les CSSS du Québec (Lemieux, Breton et al., 2006).

1.2.2.4. Les organismes pour conjoints ayant des comportements violents

Tels que le décrivent Boisvert et Dubé (2009), ces organismes « ont une mission d'aide aux familles mais en passant par l'aide aux instigateurs de la violence » (Boisvert et Dubé, 2009, p.187). Des services d'aide et de référence, des entrevues d'accueil et d'évaluation ainsi que des suivis individuels et de groupe y sont offerts (Rinfret-Raynor et al., 2010, p. 143). Puisque ces intervenants-es travaillent principalement auprès des instigateurs de la violence, ces derniers sont positionnés de telle sorte à pouvoir dépister les EEVC (Boisvert et Dubé, 2009, p. 187).

1.2.2.5. Les services policiers

Les services policiers sont souvent les premiers appelés à intervenir dans des contextes de violence conjugale. De ce fait, ils se trouvent en mesure de signaler la présence ou non d'enfant lors d'un événement de violence conjugale. Divers protocoles ont été mis en place avec les policiers afin d'assurer des services d'aide et d'intervention pour les victimes de violence conjugale². À titre d'exemple, à Montréal, le *Protocole de collaboration CLSC-SPVM* favorise le dépistage et l'accès à des services d'aide et d'intervention pour les victimes de violence conjugale (TCVCM, 2008, p. 4).

1.2.2.6. Les services en lien avec les procédures judiciaires criminelles

À Montréal, Côté Cour offre aux victimes de violence conjugale et familiale une aide et un support en lien avec le processus judiciaire criminel : de l'évaluation psychosociale des situations de violence conjugale au dépistage des EEVC, en passant par un soutien téléphonique et des suivis à court terme (TCVCM, 2011). Les femmes victimes de violence conjugale représentent 80 % de leur clientèle (Boisvert et Dubé, 2009, p. 8). Côté Cour offre également un support aux intervenants-es œuvrant dans le système judiciaire afin de favoriser une aide appropriée aux victimes ainsi que des séances de formations en lien avec la problématique (TCVCM, 2011). Sans compter les Centres

² Les protocoles en matière de violence conjugale en vigueur sur l'île de Montréal sont tous répertoriés sur le site internet de la TCVCM : <http://www.tcvcm.ca/documentation-menuprincipal-77/protocoles-dintervention-menuprincipal-88.html>.

d'aide aux victimes d'acte criminel (CAVAC) qui soutiennent les victimes d'actes criminels, notamment en lien avec les procédures criminelles.

Les nombreuses recherches menées à l'égard des EEVC nous démontrent l'ampleur de ce phénomène et des graves conséquences dans la vie de ces enfants. Nous avons pu également constater les actions prises par nos instances gouvernementales afin d'outiller les intervenants-es impliqués-es auprès des EEVC et les mesures prises pour diminuer l'incidence de la violence conjugale chez ces derniers. À la lumière des écrits sur ce sujet, nous constatons que la mobilisation de nombreuses ressources est nécessaire pour répondre aux besoins des EEVC. Qui plus est, nous remarquons que les services d'aide et d'intervention se sont progressivement mis en place au Québec. Les services dédiés aux EEVC se sont principalement créés dans les années 1990 (Rinfret-Raynor et al., 2010, p. 27). Or, les services en matière de violence conjugale au Québec (auprès des femmes victimes de violence conjugale, des EEVC, des conjoints ayant des comportements violents) n'ont pas été élaborés de façon globale. Divers auteurs-es, dont Harper (2002), soulignent que les services se sont développés dans champs conceptuels et organisationnels différents :

[L]es expertises cliniques et scientifiques concernant les enfants maltraités, les femmes victimes de violence conjugale et les conjoints violents se sont développées dans des champs distincts et il y a eu peu d'intégration des connaissances d'un champ à l'autre (Harper, 2002, p. 29).

Pour cette raison, nous nous attarderons dans cette prochaine partie de notre problématique à cerner les différents discours qui ont construit notre perception du phénomène des EEVC. Quels sont les discours dominants? Quelle est la place accordée au discours des EEVC à l'égard des services d'aide et d'intervention? Quels sont les enjeux inhérents à l'élaboration des services à l'intention des EEVC?

1.3. La pluralité des discours

Dans le *Traité des problèmes sociaux*, Langlois (1994) souligne la notion de construction subjective des problèmes; « certaines situations ayant toutes sortes de conséquences néfastes ne sont pas considérées comme des problèmes sociaux. D'autres situations le

deviennent dans une conjoncture bien précise, parfois après de longues périodes d'existence sans avoir été définies comme problèmes » (Langlois, 1994, p.1111). Le phénomène des EEVC a été reconnu comme étant un problème social seulement au cours des années 1980 ; la reconnaissance de ce phénomène demeure donc encore relativement jeune. Bien qu'il y ait un certain consensus en ce qui concerne l'importance d'intervenir auprès des EEVC, la conceptualisation du problème et les stratégies d'intervention à employer semblent parfois divergentes (Lapierre, 2010, p. 186).

D'après Chamberland et Damant (2003), le phénomène des EEVC s'est construit à partir de deux « univers conceptuels et institutionnels distincts et, jusqu'à récemment, relativement hermétiques » : celle de la violence envers les femmes et celle qui est à l'égard des enfants (Chamberland et Damant, 2003, p. 1). Celles-ci apportent des perspectives différentes, bien que conjointes, à un même phénomène social. De nombreuses recherches soulignent le rapprochement entre exposition à la violence conjugale et mauvais traitements envers les enfants (Appel et Holden, 1998; Lessard, Chamberland et Damant, 2007; Lavergne et al., 2006). Il est notamment fort probable que ces récentes recherches aient influencé la récente modification de la loi sur la protection de la jeunesse qui considère maintenant l'exposition à la violence conjugale comme une forme de maltraitance. Or, pour avoir une meilleure compréhension des services élaborés à l'égard des EEVC, il importe d'abord de mieux définir certaines notions : celle de l'enfance et de la violence conjugale.

1.3.1. La violence faite aux enfants et la protection de la jeunesse

Le concept d'« enfance » tel que nous le connaissons aujourd'hui est relativement jeune, et l'émergence du discours relatif aux droits de l'enfant a de longues racines historiques. Dubé et St-Jules (1987), dans *Protection de l'enfance, réalité de l'intervention*, en tracent les grandes lignes. Le Moyen-Âge, caractérisé par la philosophie de St-Augustin, « clame la nature pernicieuse de l'enfant et rejette toute idée d'innocence enfantine » (Dubé et St-Jules, 1987, p. 6). Ce n'est qu'au cours des XVII^e et XVIII^e siècles que les philosophes John Locke et Jean-Jacques Rousseau viendront influencer la société avec une vision

davantage protectrice de l'enfance. C'est toutefois à l'avènement de l'industrialisation au XIX^e et du XX^e siècle que la notion d'enfant s'est modifiée jusqu'à en devenir le sujet de droit tel que nous le connaissons aujourd'hui (Dubé et St-Jules, 1987). Il va sans dire que les grands bouleversements de la Révolution tranquille ont profondément changé le caractère de la société québécoise et ont provoqué, par la même occasion, la transformation de la loi sur la protection de la jeunesse. Dorénavant, c'est l'État qui est responsable de veiller au bien-être et au développement des enfants, ainsi que d'assurer leur protection.

Les services de la protection de la jeunesse ont comme « philosophie d'intervention » la préservation de la famille comme milieu de vie de l'enfant. Centrés sur les droits et les intérêts des enfants, les services de protection visent « à assurer leur protection en intervenant auprès de la mère et du père dans la mesure du possible » (Lavergne et al., 2006, p. 12). Quant aux pratiques, elles sont fortement influencées par les approches psychodéveloppementales et systémiques (Lapierre, 2010). L'approche systémique a comme principal objectif d'intervention la famille. Celle-ci est considérée comme un système à l'intérieur duquel existent plusieurs sous-systèmes : le couple conjugal, le couple parental, la fratrie (Fortin, 2005, p. 9). Chacun de ces sous-systèmes a une fonction accordée à son rôle et où chacun a des frontières. Dans le cas de l'exposition à la violence conjugale, les frontières de l'enfant et des parents deviennent diffuses, ce qui provoque des désorganisations du système familial. Quant aux approches psychodéveloppementales, dont celles des théories de l'attachement sont issues, elles sont au cœur des pratiques en protection de la jeunesse. Ces théories restent toutefois critiquées par certains. Tessier (2006) questionne notamment les assises déterministes des théories de l'attachement en ce qui concerne « la transmission intergénérationnelle des modes d'attachement et, surtout, le caractère prévisible des psychopathologies qu'entraînent les types d'attachement désorganisés / désorientés » (Tessier, 2006, p. 66). Beaudoin, Turcotte et Pâquet-Deehy (1999), mentionnent à leur tour que les théories de l'attachement mettent l'accent sur la vulnérabilité et la dépendance des enfants à l'égard des adultes. Inspirées de ces théories psychodéveloppementales, ces dernières expliquent la réaction des EEVC à travers trois balises. *Primo*, «la vulnérabilité

de l'enfant en fonction de son stade de développement. *Deuxio*, « l'influence de son niveau de développement sur ses capacités d'analyse en matière d'attribution de la violence » et *tertio*, « l'importance de s'appuyer sur les capacités, les forces et les potentiels de développement que possèdent les jeunes » (Beaudoin, Turcotte et Pâquet-Deehy, 1999, p. 15). Ces théories remettraient en question la capacité des enfants à comprendre les événements liés à l'exposition à la violence conjugale qu'ils vivent, puisque leur développement psychoaffectif ne les rendrait pas « aptes » à comprendre ces événements (Beaudoin, Turcotte et Pâquet-Deehy, 1999).

1.3.2. La violence faite aux femmes et l'intervention en maison d'hébergement

La notion de « violence conjugale » est aussi un élément central de la construction du problème des EEVC. La violence conjugale a été l'un des jalons importants des luttes menées par le mouvement des femmes des années 1970. C'est par une prise de conscience collective et par des actions posées pour dénoncer les violences dont les femmes et les enfants étaient victimes dans leurs relations conjugales que le mouvement des femmes a permis de rendre visible l'invisible, de rendre politique ce qui était du domaine du privé et de faire en sorte que la violence conjugale soit considérée comme un problème social et collectif. Le mouvement des femmes a également permis l'essor des théories féministes qui questionnent et analysent les rapports de pouvoir et de domination associés aux genres. Elles expliquent la violence faite aux femmes par les rapports de pouvoir qui, tant au sein de la famille que dans les structures de la société, maintiennent les femmes dans un état de subordination et d'infériorité politique, économique et sociale (Beaudoin, Turcotte et Pâquet-Deehy 1999). Ces théories, particulièrement celles issues du courant féminisme radical (Toupin, 1997), posent un regard critique sur la famille, qui y est vue, comme une institution patriarcale qui maintient les femmes (et les enfants) dans une situation d'infériorité.

Le phénomène des EEVC est donc abordé par l'intervention féministe à travers les objectifs de promotion des rapports égalitaires et de dénonciation des stéréotypes sexistes (Turcotte, Beaudoin et Pâquet-Deehy, 1999). Dans une perspective féministe,

les stratégies d'intervention demeurent centrées sur la sécurité des victimes. À cet effet, la protection des enfants passe nécessairement par la sécurité des mères et par le soutien que celles-ci reçoivent (Lapierre, 2010). La visée d'intervention n'est donc pas la préservation de la famille, mais plutôt son éclatement afin d'assurer la protection des victimes (Lavergne et al., 2006).

Néanmoins, des critiques provenant des services de la protection de la jeunesse et celle des maisons d'hébergement se font entendre. Harper (2002) explique que les actrices-trices du milieu de la protection de la jeunesse critiquent celles provenant des maisons d'hébergement car leur approche serait trop centrée sur la femme et aurait comme effet de ne pas assurer suffisamment la sécurité des enfants. Inversement, les intervenantes provenant du milieu des maisons d'hébergement critiquent les services de la protection de la jeunesse. Elles jugent que les interventions de la protection de la jeunesse auraient tendance à rendre responsable les femmes de la violence exercée par leur conjoint et de les victimiser (Harper, 2002, p. 17). Bien que les intervenants-es de la protection de la jeunesse reconnaîtraient maintenant davantage la violence conjugale comme une « problématique de protection », ils et elles auraient tout de même tendance à reléguer au second plan la violence conjugale (Lapierre et Côté, 2011, p. 42). L'étude menée par Lapierre et Côté (2011) conclut qu'il serait avantageux pour les services de la protection de la jeunesse de miser davantage sur le soutien aux mères afin d'assurer la sécurité et le bien-être des enfants, ainsi que d'impliquer davantage les hommes à « s'engager dans une démarche de changement, puisque ce sont leurs comportements qui compromettent la sécurité et le développement de leurs enfants » (Lapierre et Côté, 2011, p. 43).

1.3.3. La rencontre des discours

Dès les années 1990, Larouché et Gagné (1990) soulèvent la nécessité de la formation, du travail de concertation et l'importance d'axer l'intervention sur le dépistage. Elles constatent également que les enfants sont rarement la cible des interventions et qu'elles sont menées auprès des victimes de violence « est lu[e] de façon morcelée. En effet, les

services d'aide et d'intervention s'impliquent en fonction de clientèles cibles [...] » (Larouche et Gagné, 1990, p.35). D'ores et déjà, tout porte à croire que les intervenants-es devaient travailler de façon plus solitaire les uns des autres, au sein d'une approche dite en silo. Dès lors, il est possible de croire que les interventions menées auprès des EEVC devaient être plus sectionnées et que leurs parcours dans les services sociaux, beaucoup plus fragmentés qu'aujourd'hui.

Le rapprochement des deux principaux discours (celui de la violence faite aux enfants et celui de la violence faite aux femmes)³, jusqu'alors séparés l'un de l'autre, serait motivé par la « démonstration empirique de la concurrence des mauvais traitements envers les enfants et envers la mère et par l'identification des effets néfastes sur les enfants de l'exposition à la violence conjugale » (Chamberland et Damant, 2003). Des études démontrent que la présence de violence conjugale et l'exposition des enfants à cette dernière contribueraient à l'augmentation des facteurs de risques associés à la négligence. Par conséquent, puisque les secteurs de protection de l'enfance et celui de la violence conjugale se sont développés dans des sphères conceptuelles différentes, leur rapprochement soulève un enjeu important, celui de la collaboration/concertation.

Cet enjeu est majeur lorsqu'il est question d'offrir un suivi organisé et structuré. Déjà en 1995, la *Politique en matière de violence conjugale* intervient en ce sens en soulignant l'importance de coordonner les services pour les victimes de violence conjugale. (Harper, 2003, p. 49). Pour Harper (2003), il importe que les intervenants-es « dans les divers services en violence conjugale soient en mesure de prendre en compte dans leurs plans d'intervention les besoins de protection des enfants, mais également la situation de violence conjugale vécue par leur mère » afin d'apporter une aide appropriée aux EEVC (Harper, 2003, p. 49). Des pratiques de concertation/collaboration auraient non seulement comme répercussion de soutenir et d'outiller les intervenants-es à faire face à des situations parfois fort complexes et diversifiées mais aussi à diminuer l'incidence de l'exposition à la violence conjugale dans la vie des enfants.

³ La notion de discours et le rôle des théories dans la construction du phénomène des EEVC seront élaborés au cours du chapitre 2 de la section 2.1.3.

Ces pratiques comportent toutefois des obstacles pour les intervenants-es. Dans l'importante recension des écrits sur les projets intersectoriels en matière de services pour les EEVC et les membres de leur famille (2002), Harper identifie quatre principaux obstacles à la collaboration, soient :

[1] Le manque de connaissance dans les milieux d'intervention fréquentés par les enfants exposés à la violence conjugale ; [2] Les tensions entre les services de protection de l'enfance et les services en violence conjugale; [3] Les difficultés reliées à la collaboration et la communication entre les services qui interviennent auprès de la famille et le système judiciaire; [4] Le manque de reconnaissance de l'impact de la violence conjugale dans les jugements juridiques touchant la garde d'enfant et l'accès du père (Harper, 2002, p. 15).

Les pratiques de collaborations apportent leur lot de défis, tant pour les intervenants-es que pour les organisations. Elles soulèvent également plusieurs questionnements; notamment en ce qui concerne les différentes compréhensions et conceptualisations de la violence conjugale, mais aussi sur les services d'aide et d'intervention à déployer afin de construire une action concertée en cette matière. Il semble donc nécessaire de sensibiliser les intervenants-es à cette réalité mais aussi de créer des espaces de parole et d'échange des expériences pour ces derniers, de sorte qu'un réel processus de connaissance et de reconnaissance de l'autre s'actualise. Permettant ainsi aux intervenants-es d'élaborer une lecture à tout le moins plus rapprochée des besoins des enfants et des interventions à mettre en place. Comme le souligne Chamberland (2003) « toute contradiction entre les représentations sociales et les pratiques amène nécessairement la transformation [...] loin d'être raté ou une résistance, est en l'occurrence le levier le plus précieux de changement [...] les controverses sont nécessaires à l'avancement des connaissances » (Chamberland, 2003, p. 314-315).

Il n'en demeure pas moins que l'élaboration des services d'aide et d'intervention à l'intention des EEVC telle que nous la connaissons aujourd'hui s'est construite à travers le regard des intervenants-es, chercheurs-es et des experts-es. À cet égard, nous avons pu reconnaître la présence de discours dominants (violence faite aux femmes, discours violence faite aux enfants) qui ont construit notre représentation du phénomène des

EEVC, telle que nous la reconnaissons aujourd'hui. Or, le discours des acteurs-trices principalement concernés-es par les services d'aide et d'intervention, celui des EEVC, semble se trouver en marge des discours dominants. Dès lors, il nous importe maintenant de déterminer de quelle façon le discours des EEVC est représenté dans l'élaboration des services d'aide et d'intervention construits à leur intention.

1.3.4. Le discours des enfants exposés à la violence conjugale

Les recherches qualitatives portant sur les EEVC ont surtout été réalisées par le biais des mères et sur le point de vue qu'ont ces dernières de leur expérience (Bourassa et Turcotte, 1998). Bien que peu nombreux, certains chercheurs-es ont exploré le point de vue des EEVC selon différentes perspectives.

Bourassa et Turcotte (1998) ont choisi de se pencher sur les expériences familiales et sociales des EEVC. Elles ont cherché à connaître leur point de vue afin de mieux comprendre leur réalité. Leur recherche démontre en outre l'importance de promouvoir les droits des victimes, de sensibiliser les acteurs sociaux à ce phénomène mais aussi d'être à l'écoute du point de vue des EEVC (Bourassa et Turcotte, 1998, p.17). Andrée Fortin (2005), quant à elle, s'est penchée sur le point de vue des EEVC sur leurs relations familiales, leurs rôles et aussi sur leurs stratégies pour faire face aux épisodes de violence. Dans son étude, Fortin (2005) souligne que l'analyse du point de vue des enfants « apporte un nouvel éclairage sur les interventions à mener auprès des enfants exposés à cette violence » (Fortin, 2005, p. 47). La prise en compte de leur point de vue y serait même vue comme essentielle à l'efficacité de l'intervention. Pour Lapierre et Damant (2004), les résultats de leur étude portant sur les mauvais traitements envers les enfants et les adolescents ont permis de démontrer l'importance d'inclure le point de vue des enfants et des adolescents victimes de mauvais traitements « dans les processus de prise de décision et dans l'élaboration des politiques et des programmes d'intervention » (Lapierre et Damant, 2004, p. 107). Dubé, Rinfret-Raynor et Drouin (2005) se sont intéressés aux services utilisés en matière de violence conjugale et aux liens entre les différentes ressources, mais à partir du point de vue des hommes et des

femmes. Leur étude a toutefois une perspective singulière, c'est-à-dire que « peu d'études évaluatives portent sur la perception qu'a la clientèle de l'aide apportée par les intervenants et sur l'impact de celle-ci quant à la cessation de la violence et au cheminement des personnes qui ont recours aux services » (Dubé, Ringret-Raynor et Drouin, 2005, p. 303).

Bien que les études précédentes démontrent l'importance d'inclure le point de vue des enfants dans l'élaboration des stratégies d'intervention et des répercussions positives qui peuvent en découler, le discours des EEVC se fait peu entendre et se trouve en quelque sorte en marge des discours dominants. À la lumière de la recherche bibliographique faite à ce jour, nous constatons que la perception des EEVC sur les services d'aide et d'intervention qu'ils ont reçus au Québec n'aurait encore jamais été l'objet d'une étude.

Nous aborderons notre étude selon le point de vue des adultes qui ont reçu des services en raison à l'exposition à la violence conjugale au cours de l'enfance. Le récit de leur expérience dans les services nous permettra d'accéder aux sens et aux significations qu'ils accordent à cette dernière. La dimension temporelle des récits nous amène à identifier leur trajectoire dans les services. Nous envisageons que l'étude de ces trajectoires soulèvera les enjeux d'identification des EEVC, d'intervention et de collaboration entre les différents services. D'autre part, les études menées sur le sujet des EEVC s'attardent principalement sur les répercussions de l'exposition de la violence conjugale dans la vie des enfants, les facteurs « de risques et de protection » et les stratégies d'intervention à déployer. Dans notre recherche, nous souhaitons connaître leur point de vue quant aux répercussions que ces services ont eues dans leur vie. Leurs récits seront aussi explorés sous la forme de cartes narratives qui décriront sous une autre perspective les liens qui unissent les services et leurs répercussions dans la vie des EEVC. Le point de vue des EEVC, tel que nous l'abordons, permettra l'émergence d'un discours encore peu exploré dans notre domaine d'étude. Cela nous conduira à une perspective de compréhension alternative du phénomène des EEVC et des services qui

leur sont offerts. Qui plus est, cela nous permettra de dégager plusieurs pistes de réflexion pour la pratique du travail social.

1.4. Question et objectifs de recherche

En cohérence avec la problématique soulevée précédemment, nous nous posons la question suivante : quelle est la perception des jeunes adultes sur les services d'aide et d'intervention reçus en raison de l'exposition à la violence conjugale au cours de leur enfance?

Pour ce faire, quatre objectifs de recherche seront poursuivis. Le premier est de donner la parole aux personnes concernées par les services d'aide et d'intervention. Le deuxième est de documenter la trajectoire des EEVC à travers les différents services d'aide et d'intervention. Le troisième est de connaître le récit des jeunes adultes sur les répercussions des services d'aide et d'intervention à court et à long terme, et produire les cartes narratives qui en découlent. Quant au dernier, il consiste à favoriser l'émergence d'un discours peu étudié, celui des EEVC sur les services d'aide et d'intervention.

Tel qu'énoncé, la question de recherche propose une posture qui permettra d'induire le sens qualitatif et inductif à la recherche. L'objectif principal demeure la recherche des connaissances par le dévoilement et non la démonstration d'une preuve ou la recherche de vérité. La question est posée de telle sorte que la perception et le point de vue des participantes à la recherche puissent émerger à partir de leur propre subjectivité, à l'intérieur du principe des connaissances inachevées. La perception des jeunes adultes fait également référence aux théories de l'approche narrative (White et Epston, 1990) développées prochainement dans le cadre du chapitre théorique. Ces théories permettront d'accéder aux significations et à l'interprétation que les participantes à la recherche se font de leur expérience à travers les services d'aide et d'intervention.

Par ailleurs, notre recherche s'inscrit plus largement au sein d'une optique de changement social pour les droits des femmes et des enfants victimes de violence et de promotion de rapports égalitaires entre les hommes et les femmes. Nous percevons les participantes à notre recherche comme des auteures impliquées dans un processus de co-construction. À partir de leur expérience et de notre analyse, nous souhaitons apporter une nouvelle perspective de compréhension du phénomène des EEVC et ainsi contribuer au renouvellement des pratiques en travail social.

CHAPITRE II

CADRE THÉORIQUE POUR APPRÉHENDER LE RÉCIT DES JEUNES ADULTES SUR LES SERVICES D'AIDE ET D'INTERVENTION QU'ILS ONT REÇU

Le cadre théorique sera élaboré à partir de trois ancrages théoriques. En tout premier lieu, nous traiterons par le biais du paradigme constructiviste les idées de construction d'un problème social, de construction sociale de la réalité et celle du discours. L'intégration de ce paradigme sera utile à l'analyse de la place occupée par le discours des EEVC au sein de la sphère des services d'aide et d'intervention développée à leur intention. Le second ancrage s'articule principalement autour des théories de l'approche narrative (White et Epston, 1990). Comme White (2009) le souligne, les théories de l'approche narrative et les cartes des récits serviront d'outils d'exploration des histoires (White, 2009). Elles nous permettront d'appréhender les récits sous une dimension temporelle et de percevoir les expériences vécues comme un acte d'interprétation. Enfin, la perspective féministe sera le troisième ancrage. Nous y retrouverons différents outils conceptuels qui nous serviront à aborder l'expérience des EEVC dans les services selon une analyse féministe des rapports sociaux de genre, ainsi que selon une analyse de l'intersection des différents rapports d'oppression (âge, genre, famille) liés à « l'identité intersectionnelle » de ces enfants.

2.1. Le paradigme constructiviste

Le cadre de notre recherche nous amène à explorer le champ discursif du phénomène des EEVC. Pour ce faire, des outils théoriques et conceptuels seront nécessaires. D'abord,

il sera question de percevoir le phénomène des EEVC et des services d'aide et d'intervention élaborés à leur égard à travers un processus de construction d'un problème social. Ensuite, à l'aide des auteurs Berger et Luckmann, nous nous intéresserons à l'idée de la construction sociale de la réalité. Enfin, nous nous pencherons sur la notion de discours à travers les écrits de Foucault, Healy et Chambon.

2.1.1. La construction d'un problème social

Nous avons présenté, au chapitre précédent, les différents discours qui composent les différentes sphères de services d'aide et d'intervention à l'égard des EEVC : discours des experts-es, des chercheurs-es, des intervenants-es. Essentiellement, ces discours sont issus de la sphère de services à l'égard de la violence faite aux femmes et celui de la violence faite à l'égard des enfants. Nous pouvons également y voir que peu de recherches dans ce champ d'études ont été réalisées à partir du point de vue des EEVC et aucune en se basant sur leur expérience à travers les services d'aide et d'intervention.

Dès lors, nous souhaitons aborder le phénomène des EEVC et des services d'aide et d'intervention construits à leur intention à travers les théories du paradigme constructiviste. Le processus de construction sociale des problèmes sociaux est au cœur d'une analyse constructiviste; « en mettant l'accent uniquement sur le processus de construction subjective des problèmes sociaux et en abandonnant ainsi l'idée selon laquelle les problèmes sociaux correspondent à des conditions objectives empiriquement vérifiables » (Dorvil et Mayeur, 2001, p. 22). Avec cette posture, la définition même d'un problème social dépend des individus et des groupes qui réussissent à le faire émerger comme tel. Dès lors, le « choix des solutions pour faire face aux problèmes sociaux donne souvent lieu à des débats et à des conflits entre les participants dans le but non seulement d'imposer leur vision mais également d'obtenir des ressources » (Dorvil et Mayeur, 2001, p. 22).

À la rencontre de ces discours (celui à l'égard de la violence faite aux femmes et celui de la violence faite à l'égard des enfants), un débat s'est créé et des tensions ont émergé.

Comme le mentionne Dorvil et Mayeur (2001), le « débat » fait partie du processus de construction social d'un phénomène. Il semble que la construction sociale du problème des EEVC se trouve encore au cœur d'un « débat » social. Un écart persiste entre les différentes conceptualisations et compréhensions du phénomène entre les différentes organisations en lien avec les EEVC. Somme toute, l'émergence de ce phénomène en tant que problème social est encore récente. Les acteurs-trices sociaux ont encore à baliser les pratiques de collaboration et de concertation afin de mettre en place une plus grande cohérence en ce qui concerne les services offerts aux EEVC. Dans le cadre de cette recherche, nous souhaitons contribuer au « débat » en amenant une nouvelle dimension de compréhension à ce phénomène. L'émergence de cette nouvelle dimension de compréhension s'effectuera par une plus grande prise en compte du discours des EEVC quant à leur expérience à travers les services d'aide et d'intervention construits à leur égard.

2.1.2. La construction sociale de la réalité

À la lumière de ces constatations, nous sommes amenés à nous intéresser à l'idée même de la construction sociale de la réalité. Les auteurs Berger et Luckmann ont grandement contribué à ériger les assises théoriques du courant constructiviste en sciences sociales, en faisant la démonstration du processus de construction de la réalité et de son caractère subjectif. Ces auteurs démontrent que « la vie quotidienne se présente elle-même comme une réalité interprétée par les hommes et possédant pour ces derniers un sens de manière subjective en tant que monde cohérent » (Berger et Luckmann, 1986, p. 32). D'emblée, ils proposent que la réalité quotidienne apparaisse comme objectivée puisqu'elle serait « constituée d'un ensemble ordonné d'objets qui ont été désignés comme tels avant même que j'apparaisse sur la scène » (Berger et Luckmann, 1986, p. 35). C'est par le langage que l'objectivation de la réalité serait possible et que la « vie » deviendrait « signifiante ». En démontrant que « mon "ici" est leur "à" et mon "maintenant" ne correspond pas tout à fait au leur » (Berger et Luckmann, 1986, p. 37), les auteurs avancent l'idée d'une réalité intersubjective et d'un sens commun. Ils insistent sur l'existence d'un lien entre les différentes significations, à savoir la présence

d'une « correspondance continue entre mes significations et leurs significations dans ce monde, que nous partageons le sens » (Berger et Luckmann, 1986, p. 37). Ils soulignent que la construction de la réalité est intrinsèquement liée à une dimension temporelle; l'organisation séquentielle des événements permettrait aux personnes de construire leur « profil de vie », leur « biographie » (Berger et Luckmann, 1986, p. 43). L'historicité d'une personne prendrait forme à travers une structure temporelle, ce qui déterminerait par la suite la « situation [de la personne] dans le monde de la vie quotidienne » (Berger et Luckmann, 1986, p. 43).

2.1.3. La notion de discours et le rôle des théories dans la pratique du travail social

Le caractère subjectif de la construction sociale de la réalité et des problèmes sociaux nous amène à percevoir la notion de discours comme une composante essentielle de ces processus. Les discours proposent en quelque sorte le cadre à travers laquelle la compréhension du phénomène des EEVC est échafaudée. Pour analyser les discours qui construisent le phénomène des EEVC, il nous faudra d'abord définir la notion de discours à partir des théories foucaaldiennes. Puis, nous référerons aux auteures Healy et Chambon afin d'ancrer cette notion dans la pratique du travail social.

2.1.3.1 L'apport des travaux de Michel Foucault

Philosophe incontournable dans le champ des sciences sociales, Foucault s'intéresse à la notion de discours et en fait l'un de ces principaux concepts. À ce sujet, Foucault mentionne ceci :

Inquiétude à l'égard de ce qu'est le discours dans sa réalité matérielle de chose prononcée ou écrite; inquiétude à l'égard de cette existence transitoire vouée à s'effacer sans doute, mais selon une durée qui ne nous appartient pas; inquiétude à sentir sous cette activité, pourtant quotidienne et grise, des pouvoirs et des dangers qu'on imagine mal; inquiétude à soupçonner des luttes, des victoires, des blessures, des dominations, des servitudes, à travers tant de mots dont l'usage depuis si longtemps a réduit les aspérités (Foucault, 1971, p. 10).

Foucault définit le discours dans sa matérialité, à travers les « mots » et les « choses ». Loin d'être neutre, Foucault parle des discours comme d'un pouvoir dont il faut s'emparer : « le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes

de domination mais ce à quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer » (Foucault, 1971, p. 12). Les discours sont pour lui des « événements discursifs ». Il n'est pas question pour Foucault d'explorer les représentations derrière les discours mais plutôt de considérer les discours comme étant des « séries régulières et distinctes d'événements » (Foucault, 1971, p. 61).

Dans *L'ordre du discours* (1971), Foucault explore les grands principes d'assujettissement du discours, il s'intéresse particulièrement aux différentes procédures de délimitation tant internes qu'externes de contrôle du discours. L'étude de ces principes d'assujettissement nous servira dans le cadre de notre recherche à analyser les rapports de pouvoir qui traversent les différents discours liés au phénomène des EEVC et des services d'aide et d'intervention.

Foucault présente les principes d'exclusion du discours comme étant un « système historique, modifiable, institutionnellement contraignant » (Foucault, 1971, p. 16). À ce sujet, il détermine d'abord trois grands principes d'exclusion du discours : l'interdit, le partage et le rejet, ainsi que l'opposition du vrai et du faux. Le premier principe est celui de « l'interdit » comme méthode d'exclusion du discours; « Tabou de l'objet, rituel de la circonstance, droit privilégié ou exclusif du sujet qui parle » (Foucault, 1971, p. 11). Foucault parle du discours comme « d'un pouvoir qu'on cherche à s'emparer ». Avec « le partage et le rejet » comme deuxième principe d'exclusion, Foucault utilise l'analogie de la raison et de la folie pour exprimer sa pensée « Il est curieux de constater que pendant des siècles en Europe la parole du fou ou bien n'était pas entendu, ou bien, si elle l'était, était écoutée comme une parole de vérité » (Foucault, 1971, p. 13). Aujourd'hui, ce sont les institutions avec leur « armature de savoir à travers laquelle nous déchiffrons cette parole » (Foucault, 1971, p. 14) et le pouvoir qui est accordé à certains discours qui produisent ce principe d'exclusion. Enfin, le troisième principe d'exclusion se trouve à être celui de « l'opposition du vrai et du faux ». Ce troisième système d'exclusion est soutenu institutionnellement par la pédagogie, l'écriture, les livres (Foucault, 1971, p. 19). Il n'est pas non plus statique, c'est-à-dire qu'il est système qui évolue dans le temps, à travers les époques. Il mentionne que « ce système est reconduit avec la

manière dont le savoir est valorisé, distribué, réparti et en quelque sorte attribué » (Foucault, 1971, p. 19-20). Selon lui, la recherche de « vérité » est « une machinerie destinée à exclure » (Foucault, 1971, p. 22). Sous cette volonté de vérité, il souligne que malgré qu'elle ait initié notre volonté de savoir (Foucault, 1971, p. 22), elle porte également du pouvoir.

Foucault aborde ensuite les procédures d'assujettissement du discours internes;

[...] puisque ce sont les discours eux-mêmes qui exercent leur propre contrôle; procédures qui jouent plutôt à titre de principes de classifications, d'ordonnancement, de distribution comme s'il s'agissait cette fois de maîtriser une autre dimension du discours : celle de l'événement et du hasard (Foucault, 1971, p. 23).

Il fait référence à une dénivellation entre les discours de sorte à en faire apparaître deux types. Ceux qui « se disent », dans la quotidienneté de l'existence et ceux qui « sont dits » (Foucault, 1971, p. 24), c'est-à-dire ceux qui appartiennent à des disciplines, à des dogmes ou à des rituels. Sans créer une dichotomie entre les deux types de discours, Foucault mentionne l'existence d'une telle dénivellation; que la production, la circulation ainsi que l'accessibilité aux discours créent un système d'exclusion. La contribution des théories de Foucault à notre cadre d'analyse, nous permettra ainsi d'aborder les rapports de pouvoir entre les discours (dominant et alternatif) présents au sein des services élaborés à l'intention des EEVC.

2.1.3.2. L'apport des travaux de Healy et Chambon

Dans le cadre de notre recherche, les auteures Healy et Chambon amènent un apport à la notion de discours et de son implication dans le domaine du travail social. Pour Healy,⁴ il est essentiel pour les travailleurs-euses sociaux de questionner les théories et

leur articulation avec la pratique du travail social. Ainsi, elle porte une critique à l'égard des théories poststructurelles, notamment celles de Foucault. Qui plus est, Healy nous permet d'avoir une définition du discours qui s'applique davantage au travail social. Elle définit la notion de discours à l'aide des écrits de Parson (1994) :

Discourses are structures of knowledge, claims and practices through which we understand, explain and decide things. In constituting agents they also define obligations and determine the distribution of responsibilities and authorities for different categories of persons such as parents, children, social workers, doctors, lawyers and so on... They are frameworks or grids of social organization that make some social actions possible while precluding others (Healy, 1999, p. 39)

Healy soutient également l'idée que « Discourse fundamentally shapes these experiences in that discourse facilitates understanding about and action towards them » (Healy, 1999, p. 3).

Les théories poststructurelles perçoivent le langage comme une constituante essentielle à la construction de la réalité (Healy, 1999, p. 39). Selon Healy (1999), le langage se trouve au cœur du discours qui modèle les expériences. Elle prend exemple sur les travailleuses sociales féministes afin de rendre compte la notion de discours dans la pratique du travail social. Elle explique que les travailleuses sociales féministes ont développé un langage propre aux idées promues par le féminisme et construit un discours à travers lequel l'expérience vécue par les femmes est comprise (Healy, 1999, p. 40). Ainsi, le discours féministe modifie le rapport avec les femmes victimes de violence conjugale et avec les EEVC, de même qu'il influence les actions sociales prises à leur égard.

⁴ D'entrée de jeu, l'auteure mentionne la nécessité de créer pour les travailleurs-euses sociaux des liens plus ténus entre les théories et la pratique. Par ailleurs, elle critique le peu d'aptitude, voire l'incapacité, des travailleurs-euses sociaux à repenser et à questionner les théories à l'égard de leur pratique « Rather than something that helps social workers understand and develop practice, theory is often experienced as, at worst, authoritarian or esoteric and, at best, an addition to practice rather than something useful to it » (Healy, 1999, p. 1). Pour Healy (1999), il est essentiel que les travailleurs-euses sociaux prennent conscience des présupposés théoriques afin de développer une approche plus critique de leur pratique. Inversement, il convient que les théoriciens-nés ne sous-estiment pas l'expérience « terrain » des travailleurs-euses sociaux. C'est ce qui amène Healy notamment à vouloir questionner certains aspects du travail social et ce, à travers les notions de pouvoir, d'identité et de transformation de la pratique (Healy, 1999, p. 2).

Pour Chambon, les idées évoquées par Foucault permettent d'articuler les théories et la pratique du travail social. Elle en fait la démonstration dans son étude *Une « intervention théorique » pour interroger le quotidien : Foucault et les pratiques de travail social* dans laquelle elle applique des théories foucaaldiennes à un processus de supervision clinique. Au cours de cette étude, Chambon (2003) se penche sur la notion de discours qui « se disent », comme le nomme Foucault, c'est-à-dire « Traiter des événements à faible intensité et non pas seulement des gestes héroïques et des moments de transformation. Donner ainsi aux non-événements, comme l'ont fait remarquer les historiens » (Chambon, 2003, p. 82). Selon elle, l'articulation des théories foucaaldiennes à l'action (l'intervention) évite une « psychologisation des phénomènes » et permet de « se tenir l'écart d'un système d'explication de nature englobante, c'est-à-dire totalisante, voire totalitaire » (Chambon, 2003, p. 81-82). Ces observations à partir des théories de Foucault rejoignent également la pensée de White. Dans le cadre d'une approche narrative, que nous verrons plus tard, White propose de rechercher des « moments d'exceptions », qu'il définit comme étant des aspects souvent négligés par les auteurs-es puisqu'ils ne font pas partie des aspects « dominants » de leur histoire.

En somme, ce que nous apprenons de ces auteurs-es est que la construction de la réalité se fait par l'entremise du langage, du sens et des significations que l'ont accordent aux choses ainsi qu'aux événements. Pour Healy (1999), par le biais des théories poststructurelles, le langage devient créateur du discours qui par la suite, permet de construire des représentations et définir l'expérience. Quant à Foucault (1971), il nous amène à considérer les rapports de force qui traversent la construction sociale du phénomène des EEVC, que les discours ne sont pas neutres, que le savoir et le pouvoir sont infiniment liés.

Par le biais des notions élaborées précédemment, nous avons déterminé que le langage est créateur de discours, qu'il transforme notre rapport à la « réalité » et contribue à définir nos « expériences ». Cela nous amène à nous intéresser à l'expérience des EEVC dans les services d'aide et d'intervention à partir des théories narratives et féministes. Les théories narratives nous permettront de saisir l'expérience des EEVC à partir de la

construction d'une histoire, de leur récit d'expérience. Les théories féministes nous permettront d'analyser ces récits d'expérience selon une perspective de construction des rapports de pouvoir qui traversent les rapports sociaux de genre. De même que l'influence des différents rapports d'oppression (genre, âge, famille) liés à « l'identité intersectionnelle » des EEVC.

2.2. La perspective narrative

Dans un premier temps, nous présenterons les postulats de base de la perspective narrative. Nous verrons dans un deuxième temps, de quelle façon les cartes narratives permettent d'opérationnaliser les récits recueillis en entrevue pour ensuite les analyser.

2.2.1. Les théories d'une approche narrative

Développée par White et Epston au cours des années 1980-1990, c'est dans la foulée et l'essor du courant constructiviste que l'approche narrative fait son apparition. Au même titre que Berger et Luckmann (1986), White et Epston, basent leur approche sur l'idée que la réalité est socialement construite, qu'il n'existe pas en soit de « vérité ». Van Wyk (2008) résume cette approche comme suit : « the way which discourses in societies contribute to the forming of our identities [...] people express the meaning they attach to the interpretation of their life experiences » (Van Wyk, 2008, p. 295).

Faisant référence à Bateson et à ses travaux, White et Epston (1990) proposent l'idée que toutes connaissances nécessitent un acte d'interprétation, que la réalité n'est pas objective et que c'est à travers ce processus que l'on donne un sens au monde (White et Epston, 1990, p. 2). Ils expliquent que la compréhension des événements et les significations qu'on leur accorde sont nécessairement influencées par le contexte (sociopolitique) dans lequel elle est reçue. En ce sens, « ce que les personnes connaissent de la vie, elles le connaissent à travers "l'expérience vécue" » (White et Epston, 1990, p. 10).

L'approche narrative (White et Epston, 1990) permet d'introduire une dimension temporelle aux récits d'expérience. En faisant maintenant référence aux travaux de Bruner, White et Epston indiquent que « la narration souligne l'ordre et la séquence, dans un sens formel et est plus appropriée pour étudier le changement, le cycle de la vie, ou tout processus de développement » (White et Epston, 1990, p. 3). Constituante de la narration, le langage permet à la personne de raconter son histoire, son expérience et les significations qu'elle en retire. À travers une narration dont elle est l'auteure, le mode narratif lui permet d'établir « des liaisons entre des événements séparés dans le temps ». Le caractère subjectif de l'expérience est ainsi mis de l'avant (White et Epston, 1990, p. 78). La dimension temporelle prend davantage son sens lorsque la personne organise ses expériences et ses significations à travers le temps. La personne classe et accorde des significations particulières à certaines expériences et moins à d'autres, se construisant ainsi une histoire.

White et Epston (1990) mentionnent que ces histoires influencent non seulement les relations avec les autres personnes mais aussi la construction de l'identité. Pour eux, les problèmes ne sont pas liés à une dysfonction de la personne, comme les théories essentialistes le proposeraient ; ils sont plutôt issus de la signification qu'on leur attribue et de leur influence sur la construction de l'identité⁵. Dans le cadre de leur approche thérapeutique, White et Epston (1990) suggèrent la mise en œuvre d'un processus d'externalisation du problème. Celui-ci consiste à « personnifier » le problème afin qu'il ne soit plus intrinsèquement lié à l'identité de la personne. Ils proposent également de re-raconter son histoire et de trouver de nouvelles significations à travers des expériences qu'ils nomment « moments d'exception ». Par le biais de ces « moments d'exception », il est question de se rappeler d'événements qui « contredisent les effets du problème dans leur vie et leurs relations » afin que de nouvelles significations puissent émerger (White et Epston, 1990, p. 57-58). La création

⁵ Dans leur ouvrage, White et Epston (1990) illustrent, à l'aide de différentes analogies issues de diverses perspectives théoriques, l'influence de ses interprétations sur la compréhension des « problèmes » et des « solutions » qui y sont amenées (White et Epston, 1990, p. 6).

de nouvelles significations permettra à la personne de modifier son histoire. Celles-ci auront à leur tour une influence quant à la construction identitaire de la personne.

2.2.2. Les cartes narratives

White (2009) approfondit son approche avec l'aide de cartes narratives. Ces dernières sont élaborées à partir des histoires (conversations) racontées par les personnes en consultation. Dans son livre *Cartes des pratiques narratives*, White (2009), mentionne qu'il conçoit ces cartes comme un outil d'exploration des histoires :

Quand les gens consultent un thérapeute, ils racontent des histoires; ils parlent de l'histoire de leur problème, de leurs difficultés ou des dilemmes qui les ont amenés en thérapie, et ils racontent comment ils en sont venus à prendre la décision de demander de l'aide. Ce faisant, ils relient entre eux les événements de leur vie, selon des séquences qui se déploient dans le temps, en fonction d'un thème ou d'une trame (White, 2009, p. 69).

Bien que nous soyons conscients que les cartes narratives sont habituellement utilisées dans un cadre thérapeutique, nous pensons qu'il est possible de les adapter aux fins de notre recherche. Cet outil sera principalement utile à l'étape de l'analyse des données où il sera question de cartographier le récit de chacune des participantes à l'étude. Nous pensons que l'intégration de cet outil théorique permettra l'émergence d'une tout autre perspective d'analyse.

Selon le type de conversations menées lors des entrevues, White a développé différentes cartes narratives⁶. À cet égard, il nous a fallu déterminer quel type serait plus cohérent avec les objectifs de notre recherche. Notre choix s'est arrêté sur les cartes narratives que White nomment « Cartographie des conversations pour Redevenir auteur ».

Ces cartes narratives (Cartographie des conversations pour Redevenir auteur) représentent le point de départ pour que les personnes puissent redevenir auteures de

⁶ White (2009) a développé différentes cartes narratives selon le type de narration développée. Elles se nomment respectivement : Cartographie des Conversations Externalisantes (p. 19), Cartographie des conversations pour Redevenir auteur (p. 69), Cartographie des Conversations de Re-groupement (p. 135), Cartographie de la Re-narration des Témoins Extérieurs (p. 171), Cartographie des Conversation qui Mettent en Lumière les Événements Uniques (p. 225) et Conversations en échafaudage (p. 267).

leur histoire (White, 2009, p. 69). Avant tout, il importe de spécifier que White, dans le cadre de ces conversations, accorde une importance particulière aux événements ou encore aux expériences qu'il appelle « moments d'exceptions ». Il rappelle que : « Les myriades d'expériences de la vie quotidienne passent pour la plupart comme un flash à travers l'écran de notre conscience et dans un vide historique » (White, 2009, p. 225). Il les définit comme étant : « des événements et des expériences des plus négligés mais potentiellement significatifs et qui ne sont pas "en phase" avec leur histoire dominante » (White, 2009, p. 69). En ce sens, les conversations sont composées de « moments d'exception » au sein d'une histoire dominante.

Ce qui nous amène ensuite à développer les autres aspects des cartes narratives « Conversations pour Redevenir auteur » (White, 2009). D'abord, l'élaboration de ces cartes permet de situer l'histoire des personnes sous une perspective temporelle. À cet égard, White identifie sur ces cartes différents marqueurs de temps : histoire éloignée, histoire distante, histoire récente, présent et avenir proche. Puis, les cartes narratives permettent d'étudier les effets du « problème » dans la vie des personnes. Pour ce faire, deux axes prennent forme à partir de la ligne temporelle. Le premier axe est celui que White nomme « paysage de l'action ». Il sert à identifier, à partir des marqueurs de temps, les événements, les circonstances, la séquence, le temps et les intrigues de l'histoire (White, 2009, p. 90). L'axe du « paysage de l'action » est en interaction avec un deuxième axe appelé « paysage de l'identité ». Plusieurs caractéristiques composent ce deuxième axe : des compréhensions intentionnelles, de la compréhension de ce à quoi de la valeur est accordée, de la compréhension interne, des prises de conscience, des apprentissages et des connaissances (White, 2009, p. 90). Toutes ces caractéristiques sont liées à l'identité des personnes. White définit et se représente le « paysage de l'identité » comme une « série de classeurs de l'esprit » et ce sont dans ces derniers que les conclusions identitaires sont rangées (White, 2009, p. 113). Les conclusions identitaires sont intrinsèquement liées aux expériences vécues puisqu'elles « déterminent la signification qui est accordée aux événements spécifiques de la vie des gens » (White, 2009, p. 113). Ainsi, le « paysage de l'identité » interpelle davantage

l'interprétation des personnes quant aux répercussions des événements sur leur identité.

Maintenant que nous avons établi la façon dont nous allons aborder les récits d'expérience et défini les outils conceptuels utiles à leur analyse, il sera question dans cette prochaine section d'intégrer notre dernier ancrage théorique, celui des théories féministes.

2.3. La perspective féministe

La troisième partie du cadre théorique permettra de comprendre le phénomène des EEVC sous une perspective féministe des rapports sociaux. Il sera d'abord utile de saisir en quoi les théories féministes radicales ont contribué à l'émergence d'un discours à l'égard des EEVC. Par la suite, à partir du courant théorique issu du mouvement *black feminism*, il sera question d'intégrer la notion d'intersectionnalité à notre analyse. Celles-ci nous seront utiles pour appréhender davantage la complexité des expériences vécues par les EEVC dans les services d'aide et d'intervention et des discours qui y sont présents.

2.3.1. Les théories féministes radicales

Le terme « radical » signifie « qu'on entendait remonter, dans l'explication de la subordination des femmes, « à la racine » du système » (Toupin, 1997, p. 21). Percevant le patriarcat, système qui produit et reproduit l'oppression et l'exploitation de la classe des femmes par la classe des hommes⁷ « Les féministes radicales voient un ordre patriarcal sexiste et la manifestation d'un rapport de pouvoir alimenté par des relations conflictuelles entre les classes de sexe » (Descarries, 1998, p. 189). Les théories féministes radicales ont apporté une vive critique aux théories de type naturaliste et individualiste. Le célèbre aphorisme « Le privé est politique » décrit bien cette nouvelle façon d'appréhender la réalité à travers la construction des rapports sociaux de sexe.

⁷ En référence à l'ouvrage « L'ennemi principal. Tome I et II (1998, 2001) de la féministe matérialiste Christine Delphy qui définit le concept de « classe de femmes ».

Les théories féministes radicales tentent de démontrer que le patriarcat, en tant qu'idéologie dominante, « présente la subordination des femmes comme naturelle, légitime et souhaitable » et « contribue à rendre acceptable ou invisible à celles qui sont dominées la réalité de la domination » (Romito, 2006, p. 63). Ces théories soutiennent que le système patriarcal (par le contrôle du corps de la femme à travers la maternité, la sexualité, etc.), structure des rapports inégaux entre les hommes et les femmes au sein de la société (Toupin, 1997, p. 22). Toupin (1997) mentionne à cet effet que les lieux où s'exprime le patriarcat sont d'abord :

[...] dans la famille et dans tous les domaines de la reproduction, mais aussi dans toute la société et à tous les niveaux (politique, économique, juridique), de même que dans les représentations sociales, le patriarcat constituant un véritable système social, un système social des sexes ayant créé deux cultures distinctes : la culture masculine dominante, et la culture féminine dominée (Toupin, 1997, p. 22).

Ces théories définissent donc les rapports sociaux « en terme de dominant et dominée » (Descarries, 1998, p. 189).

2.3.1.1 La redéfinition de la violence conjugale

Au Québec, le féminisme radical a pris son essor à partir des années 1960. L'émergence de ce courant aura permis, au Québec comme ailleurs, une « relecture de l'expérience des femmes à travers la réalité de leur vie quotidienne » (Descarries, 1998, p. 196), en illustrant de quelle façon les causes sociales sont à la base des problèmes vécus par les femmes. Elles vont ainsi à la « racine » du problème. Cette nouvelle compréhension des rapports sociaux aura dès lors permis la mise en branle d'un processus de définition et de redéfinition de phénomènes sociaux comme le viol, la violence conjugale et la non-reconnaissance du travail domestique.

C'est en s'appuyant sur l'une des prémisses du courant féministe radical qui dénonce l'absence de réponses adéquates pour les femmes dans le réseau institutionnel que de nombreux groupes de femmes voient le jour partout au Québec. À cette époque, un vaste réseau de ressources d'aide et d'hébergement est mis sur pied pour venir en aide aux femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants (Vandal, 1997). Il va sans

dire que l'analyse féministe radicale aura eu une forte incidence quant à la reconnaissance du phénomène de la violence conjugale. Elle aura non seulement permis la création de ressources pour répondre aux besoins des femmes, mais elle aura aussi influencer la définition et l'élaboration de politiques en matière de violence conjugale. D'ailleurs, il est possible de constater cette influence au sein de la *Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister et contrer la violence conjugale* du gouvernement du Québec (1986), où la violence conjugale y est définie comme étant :

[...] des agressions psychologiques, verbales, physiques et sexuelles ainsi que les actes de domination sur le plan économique. Elle ne résulte pas d'une perte de contrôle, mais constitue, au contraire, un moyen choisi pour dominer l'autre personne et affirmer son pouvoir sur elle. Elle peut être vécue dans une relation maritale, extra-maritale ou amoureuse, à tous les âges de la vie (Gouvernement du Québec, 1986).

D'ores et déjà, cette définition affirme qu'il existe un rapport de pouvoir et de domination et que la violence n'est pas une perte de contrôle mais bien un moyen choisi pour faire l'exercice de son pouvoir sur l'autre personne. Selon cette perspective, la violence conjugale est le résultat d'un rapport de pouvoir à l'intérieur d'un système patriarcal, avec des structures oppressantes, qui permet l'exercice de la violence afin de maintenir les femmes dans un statut inférieur et ce, jusque dans les familles. En ce sens, Romito (2006) définit la violence conjugale ainsi :

[U]n continuum d'actions diverses [...] celui de la domination, et cela au moyen de sévices psychologiques, économiques, physiques et sexuels exercés par un partenaire sur l'autre. Ceci implique que cet autrui ne soit plus considéré comme une personne mais comme une chose dont on peu disposer, que l'ont tient sous contrôle, que l'ont utilise quand on en a besoin et sur lequel on décharge sa rage et sa frustration (Romito, 2006, p. 40).

Trois notions incontournables sont au cœur de cette définition. D'abord, celle de domination qui, en lien avec la pensée Delphy (2001), estime qu'il existe une classe de femmes et qu'elle serait tenue dans un état d'infériorité par un système d'oppression, le patriarcat. D'ailleurs, Romito (2006) soulève la notion d'oppression par l'idée de « chosification » des femmes qui légitimerait la violence conjugale des hommes à l'égard des femmes. Elle exprime cette idée par l'extrait suivant : « cet autre ne soit plus

considéré comme une personne mais comme une chose dont on peut disposer [...] » (Romito, 2006, p. 40). La notion d'oppression, telle que la définit Romito, rejoint les théories élaborées par Guillaumin (1993) qui, pour sa part, analyse l'oppression des femmes à travers le concept de sexage. C'est-à-dire que les femmes vivent une double oppression, privée et collective, et par cette oppression, les femmes appartiennent à leur mari ou à leur père. Il est donc possible de considérer l'exercice de la violence conjugale comme moyen choisi de domination. Ensuite, les notions de socialisation et de victimisation sont pertinentes afin de mieux saisir leur rôle au sein du phénomène de la violence conjugale. La socialisation explique que les jeunes filles, comme les jeunes garçons, apprennent très jeunes à intégrer des modèles sociaux sexués. Les normes et les valeurs véhiculées dans la société par l'intermédiaire de l'école, des médias et particulièrement à travers l'institution de la famille comme premier milieu de vie, impliquent un processus de socialisation. Pour Descarries (2010), ce processus est celui à travers lequel :

[...] les filles et garçons apprennent les normes et comportements qu'elles ou qu'ils doivent adopter et intériorisent l'idée que sans cette adéquation entre son sexe biologique et le stéréotype qui lui correspond on n'est pas un « vrai homme » ou une « vraie femme » et l'on s'expose à des coûts sociaux (Descarries, 2010, p. 16).

Les hommes sont appelés à prendre un rôle de pouvoir, de figure d'autorité, alors que les femmes sont valorisées à jouer un rôle d'épouse et de mère, donc à soutenir, à prendre soin et à se centrer sur les besoins des autres afin de répondre au modèle dit « féminin ». Les normes sociales impliquent également que les hommes et les femmes, à l'intérieur de leur rôle sexué, soient complémentaires. Cela suppose que les fonctions biologiques des hommes et des femmes sont ancrées à l'intérieur de rôles sociaux précis, donc immuables au sein d'une perspective essentialiste (Bereni et al., 2013, p. 364). Cette dernière prémisse va à l'encontre de l'analyse féministe qui suppose que les rôles sociaux sont des constructions à l'intérieur de l'organisation sociale qui les déterminent. Elle permet également la perpétuation des stéréotypes sexistes et l'intériorisation d'une socialisation qui maintient les femmes dans la soumission, l'impuissance et rend légitime la violence faite à leur égard (Prud'homme, 1994). C'est donc par le processus

de socialisation qu'il est possible d'expliquer la victimisation des filles et la violence des garçons.

2.3.1.2. La violence conjugale et les enfants qui y sont exposés

Tout comme leur mère, les enfants subissent et ressentent les rapports de pouvoir (oppression et domination) exercés à l'intérieur de la famille (Turgeon, 2005). Bourassa et Turcotte (1998) dans leur étude *Les expériences familiales et sociales des enfants exposés à la violence conjugale : des observations tirées de leurs propos*, soulignent deux principales observations en ce qui concerne les répercussions de cette exposition chez les enfants. D'abord, ces enfants normalisent et intériorisent la violence comme un comportement acceptable. Ensuite, les enfants sont susceptibles de faire un « apprentissage différencié selon le sexe de la façon de réagir aux difficultés. Les filles apprennent à réagir de façon passive comme leur mère, alors que les garçons apprennent à réagir de façon agressive » (Bourassa et Turcotte, 1998, p.10). Le processus de socialisation et les normes implicites quant aux rôles sociaux différenciés selon les sexes viennent renforcer et rendre légitime la violence faite à l'égard des femmes. Comme le dénotent Bourassa et Turcotte (1998), les enfants intériorisent, normalisent et sont socialisés à travers leurs expériences. Par conséquent, ces notions serviront surtout à comprendre la socialisation comme étant un processus essentiellement patriarcal et ainsi mieux saisir l'expérience différenciée des EEVC dans les services d'aide et d'intervention.

Enfin, nous avons vu que les théories féministes radicales ont grandement influencé le discours lié au phénomène des EEVC au Québec. Celles-ci ont non seulement eu un impact sur la définition de la violence conjugale, sur la construction des services à l'intention de ces victimes mais elles offrent aussi certaines clés interprétatives sur l'expérience des EEVC. Or, il importe de se pencher sur certaines des critiques adressées à ces théories. L'une d'entre elles estime que les théories féministes radicales ne mettent pas suffisamment l'emphasis sur la « diversité et la multiplicité des identités sociales qui constituent les femmes comme sujet social. [...] le courant radical apparaît

incapable de briser la logique de la pensée dualiste [...] » (Descarries, 1998, p. 17). En regard à cette critique et considérant la complexité des expériences des EEVC, notre perspective d'analyse féministe sera complétée à l'aide du concept d'intersectionnalité.

2.3.2. Le concept d'intersectionnalité

Nous avons vu la façon dont un système d'oppression, tel que le patriarcat, produit et reproduit des rapports de pouvoir inégaux entre les hommes et les femmes. Or, les rapports de pouvoir ne sont pas uniquement liés aux genres mais aussi à d'autres caractéristiques ou marqueur de division sociale, tels que celui de la « race ».

2.3.2.1 L'émergence des théories intersectionnelles

C'est au courant des années 1970 que le mouvement *black feminism* est né aux États-Unis. Il dénonçait d'une part le « sexisme » du mouvement féministe qui était jusqu'alors construit à partir des préoccupations de « femmes blanches, hétérosexuelles, de classe moyenne » et d'autre part l'occultation de l'expérience des femmes au sein du mouvement anti-raciste aux États-Unis (Bilge, 2010). Les célèbres propos de Sojourner Thruth en 1851⁸, repris par bell hooks dans son essai *Ain't I a woman?* (Bilge, 2010, p.47), souligne l'invisibilité des femmes noires dans le mouvement des femmes. Elles soulèvent ainsi le problème à la fois de représentation et celui de représentativité au sein du discours féministe et de son analyse (Bilge, 2010, p.48). Le mouvement *black feminism* aux États-Unis développe des outils conceptuels importants, dont celui des théories intersectionnelles. Plusieurs auteures auront contribuées au développement de ces théories, dont Patricia Hill Collins à l'aide du concept « matrice de domination » et bell hooks avec le concept d'« interconnectivité ». C'est toutefois le concept développé par Crenshaw qui, la première, proposa le terme d'intersectionnalité afin de décrire l'expérience des femmes de couleur. Crenshaw démontra dans son article *Cartographie*

⁸ «That man over there says that women need to be helped into carriages, and lifted over ditches, and to have the best place everywhere. Nobody helps me any best place. And ain't I a woman? Look at me! Look at my arm. I have plowed [sic], I have planted and I have gathered into barns. And no man could (?) head me. And ain't I a woman? I could work as much, and eat as much as any man – when I could get it – and bear the lash as well! And I a woman? I have borne children and seen most of them sold into slavery, and when I cried out with a mother's grief, none but Jesus heard me. And ain't I a woman? [...]» (Bilge, 2010, p. 47).

des marges : Intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleurs que « les discours féministes et anti-racistes contemporains n'ont pas su repérer les points d'intersection du sexisme et du racisme. [...] » (Crenshaw, 2005, p. 54). Crenshaw poursuit en soulignant que :

Du fait de leur identité intersectionnelle en tant que femmes et personnes de couleur, ces dernières ne peuvent généralement que constater la marginalisation de leurs intérêts et de leurs expériences dans les discours forgés pour répondre à l'une ou l'autre de ces dimensions (celle du genre et celle de la race) (Crenshaw, 2005, p. 54).

Comme Toupin (1997) le souligne, « il n'y a pas de théorie générale du féminisme mais plutôt des courants théoriques divers qui cherchent à comprendre pourquoi et comment les femmes occupent une position subordonnée dans la société » (Mensah, 2007, p. 98). Ces théories posent une toute nouvelle réflexion quant à l'articulation des rapports de domination. Différemment aux théories féministes radicales que nous avons citées précédemment, qui perçoivent les rapports de domination à travers un seul axe (moniste) et à celles qui proposent l'addition ou la multiplication des axes de domination (pluraliste) (Bilge, 2010), l'intersectionnalité est un concept qui permet d'analyser les axes de domination comme des rapports indivisibles les uns des autres.

Grâce à cette analyse, la remise en question de plusieurs modèles théoriques qui avaient été jusqu'alors mis de l'avant par le mouvement féministe est possible. Dans son ouvrage *Ain't I a woman* (1981), bell hooks témoigne que :

Les analyses féministes contemporaines de la famille impliquent souvent que le succès du mouvement féministe devrait conduire à l'abolition de la famille. Cette suggestion est très choquante pour beaucoup de femmes et particulièrement parmi les non-blanches. Tandis que les militantes blanches peuvent expérimenter la famille en premier lieu comme une institution oppressive (une structure sociale où elles font l'expérience de graves abus et de l'exploitation), beaucoup de femmes noires trouvent que la famille est la moins opprimante des institutions. En dépit du sexisme dans le contexte familial, elles peuvent y faire l'expérience de la dignité, de l'estime de soi et de l'humanisation qui ne sont pas expérimentées dans le monde extérieur où elles sont confrontées à toutes les formes d'oppression [...] (1984, p. 37) (Poiret, 2005, p. 6).

hooks fait ainsi la démonstration que les expériences sont qualitativement différentes selon l'interaction des différents axes de domination et qu'ils sont les uns des autres indivisibles, puisqu'elles sont vécues de façon simultanée.

2.3.2.2. L'intersectionnalité et l'expérience des EEVC dans les services d'aide et d'intervention

En ce qui nous concerne, les théories intersectionnelles permettront de mieux saisir la complexité des situations des EEVC. Comme Bilge (2010) le souligne :

[...] intersectionality instead emphasizes that the complexity of processes of individual and social inequality cannot be captured by such arithmetical frameworks. Categories like gender, ethnicity and class coconstruct each other, and they do so in myriad ways, dependent on social, historical and symbolic factors (Bilge, 2010, p. 66).

Mené ainsi, le concept d'intersectionnalité, par le biais des récits des participantes, servira à appréhender l'enchevêtrement des rapports sociaux et de domination de même que leurs influences sur la trajectoire des EEVC dans les services d'aide et d'intervention. Dès lors, il nous est possible d'envisager certains axes de domination présents au sein de l'expérience des EEVC dans les services. Nous en avons identifié trois : la différenciation selon le genre, l'âge et la famille.

Le premier axe de domination est celui de la différenciation selon le genre. Au sein d'une perspective féministe, le genre est vu comme une construction sociale. Le célèbre aphorisme de Simone de Beauvoir « On ne naît pas femme, on le devient » (Beauvoir, 1949, p. 13) en fait état. Il s'agit d'une « bicatégorisation de sexe [hommes, femmes] qui s'opère comme un mécanisme de standardisation de deux types [...] » (Varikas, 2006, p. 57). Une différenciation des genres, qui, au sein d'un système patriarcal, produit et reproduit la domination des hommes sur les femmes. Le processus de socialisation, tel que vu précédemment à travers les normes implicites et les rôles sociaux déterminés et différenciés selon les genres, viennent rendre légitime les violences faites aux femmes. Tel que précisé dans l'étude de Bourassa et Turcotte (1998), les EEVC font un apprentissage différencié selon les genres. D'ailleurs, l'une des observations dont fait état l'étude de Bourassa et Turcotte (1998) est que :

Les filles apprennent à réagir de façon passive comme leur mère, alors que les garçons apprennent à réagir de façon agressive. [...] Les garçons en viennent alors à percevoir les femmes comme des victimes, comme leur démontre leur père ou le conjoint de leur mère. Ils intériorisent que la femme est sous la domination de l'homme et que les enfants doivent se soumettre au contrôle des adultes conformément aux normes sociales qui catégorisent les individus de façon à former une « pyramide sociale » où l'homme se situe au sommet, la femme au centre et l'enfant à la base (Bourassa et Turcotte, 1998, p. 10).

Ainsi, dans le cadre de notre recherche, nous considérons que le genre est l'un des principaux axes de domination où sont positionnés les EEVC.

Cela nous amène à identifier le deuxième axe de domination, celui de la différenciation selon l'âge des EEVC. Au sein de cet axe, nous avons identifié deux caractéristiques. La première de ces caractéristiques est la différenciation selon l'âge des EEVC au sein de la famille. Tel que le mentionnent Bourassa et Turcotte (1998), l'enfant se trouve au bas de la « pyramide sociale ». Théberge (1995) pour sa part, observe des ressemblances en ce qui concerne les causes, les agresseurs et les conséquences, entre la violence faite aux femmes et la violence faite aux enfants à l'aide des théories de la vulnérabilité (Théberge, 1995, p. 42). Pour Théberge (1995), trois facteurs de vulnérabilité l'expliquent. *Primo*, les enfants se trouvent souvent mal informés des ressources et des moyens à prendre pour dénoncer les abus (Théberge, 1995, p. 44). *Deuxio*, les enfants se trouvent, *in facto*, à être dépendants des adultes, sur le plan psychologique, affectif et économique (Théberge, 1995, p. 44-45). L'auteure avance l'idée que la socialisation des enfants contribuerait à ce qu'elles et ils se construisent une image d'eux sans pouvoir et démunis. Ainsi, cette socialisation augmente les risques d'abus. De surcroît, les risques augmentent si l'enfant vit dans un contexte familial abusif. *Tertio*, l'isolement social des enfants contribuerait à leur vulnérabilité (Théberge, 1995, p. 45). Elle souligne que les enfants sont vu comme la « propriété » des parents, par conséquent, l'entourage hésite bien souvent à intervenir dans des situations d'abus (Théberge, 1995, p. 45). Nous considérons que les EEVC, par la présence de violence conjugale, vivent dans un contexte familial abusif. Les enfants, de par leur âge, ont peu de pouvoir sur la situation de violence et se retrouvent en quelque sorte à être les témoins « impuissants » de la situation. De plus, la socialisation selon le genre vient augmenter les risques d'abus et

renforce une image victimisante des femmes. Enfin, par une analyse basée sur une différenciation selon l'âge mais aussi selon le genre, il sera possible de mieux saisir l'expérience des EEVC dans les services d'aide et d'intervention.

Selon nous, la différenciation selon l'âge influence la conceptualisation du phénomène des EEVC mine parfois la crédibilité même de leur discours. L'intégration de plus en plus grandissante des théories de l'attachement au sein des pratiques d'intervention en est un exemple. Selon Beaudoin, Turcotte et Pâquet-Deehy (1999), les théories de l'attachement attribuent une emphase particulière sur la vulnérabilité et la dépendance des enfants à l'égard des adultes. Ces théories tentent de démontrer que le développement psychoaffectif de ces enfants ne les rendrait pas « aptes » à comprendre les événements liés à l'exposition à la violence conjugale (Beaudoin, Turcotte et Pâquet-Deehy, 1999). Par conséquent, étant donné que certaines théories attribuent peu d'importance à la perception que ces enfants ont de la situation et des significations qu'ils en retiennent, leur discours s'en trouve amoindri. Dès lors, il est possible de croire que les EEVC ont peu de pouvoir au sein des services d'aide et d'intervention construits à leur égard et que la prise en compte de leur discours est associée à la différenciation selon leur âge.

Nous envisageons également la possibilité de définir la famille comme étant un troisième axe de domination. C'est du moins sous cette perspective que nous souhaitons l'aborder au sein de notre recherche. Nous délimitons cet axe de domination selon la configuration des multiples rapports de domination établis au sein et autour d'une même famille, c'est-à-dire une articulation de la classe, de la langue, de l'ethnicité, de la citoyenneté et autres, réunis ensemble. Du point de vue des EEVC, c'est dans une famille que se vit la violence conjugale et l'accès aux services d'aide et d'intervention. Nous avons donc considéré l'importance de tenir compte de cet axe de division sociale et des rapports de domination internes et externes qu'il peut y avoir. Il nous faudra étudier le « problème » et les « solutions » à la lumière de l'articulation classe, langue, ethnicité, citoyenneté, etc. qui positionnent singulièrement chaque EEVC en termes de rapports de pouvoir.

2.4. Conclusion

Les outils conceptuels développés au sein de ce chapitre nous permettront d'analyser les données recueillies lors de la recherche terrain. Ces données sont essentiellement tirées des récits de cinq femmes ayant reçu des services d'aide et d'intervention en raison de l'exposition à la violence conjugale au cours de leur enfance.

D'abord, les théories de l'approche narrative et de ses cartes représentent pour nous un outil de traitement et d'analyse de ces récits. Ces théories nous permettent d'accorder une importance prépondérante à l'interprétation, au sens et aux significations que les EEVC accordent à leur expérience. Elles permettront aussi d'intégrer une dimension temporelle à leur récit, en retraçant ainsi leur trajectoire dans les services d'aide et d'intervention tout en explorant leur interprétation des répercussions de ces services à court terme et à long terme dans leur vie.

Ensuite, la perspective féministe nous amène à aborder la construction de l'expérience des EEVC dans les services d'aide et d'intervention à partir d'une analyse du genre : la socialisation aux normes de genre, la victimisation des femmes, le patriarcat comme système de domination et l'intersectionnalité des oppressions liées au genre, à l'âge et la famille.

Enfin, le paradigme constructiviste nous permet de comprendre le processus à travers lequel le phénomène des EEVC est devenu un problème social. À cet effet, Dorvil et Mayeur (2001) nous amène à aborder le phénomène des EEVC et les services déployés à leur égard, comme intimement liés aux débats et aux tensions entre les différents discours présents et selon les groupes et les individus concernés par le « problème ». Berger et Luckmann nous démontrent le caractère subjectif du processus de construction de la réalité. Pour ces derniers, c'est par le langage que la « vie » devient signifiante. Ainsi, la dimension temporelle est rattachée à la construction de la réalité puisque c'est à travers l'organisation séquentielle des événements que les personnes construisent leur « profil de vie », leur « historicité » (Berger et Luckmann, 1986, p. 43).

Comme pour Healy et les théories poststructurelles, le langage est une composante essentielle à la construction de la réalité (Healy, 1999, p. 39). Toutefois, Healy (1999), propose l'idée que le langage est intrinsèquement relié à la notion de discours. Ainsi, elle nous amène à nous questionner sur la pratique du travail social et à l'importance que l'on doit accorder aux discours qui modulent et transforment notre rapport à la « réalité ». En abordant l'idée que les expériences sont vécues à travers les discours, cela nous amène à explorer davantage le phénomène des EEVC sous une perspective discursive. C'est avec l'aide des théories foucaldiennes sur les principes d'assujettissement des discours qu'il nous sera possible d'explorer les rapports de pouvoir institué entre les différents discours présents au sein du phénomène des EEVC. Ainsi, il nous sera possible de voir émerger le discours « alternatif » établi en lien avec les récits d'expériences des EEVC dans les services d'aide et d'intervention.

CHAPITRE III

LA MÉTHODOLOGIE

À présent que nous avons cerné la problématique et le cadre d'analyse de la recherche, il est temps de nous concentrer sur la méthodologie employée. Ce troisième chapitre permettra d'établir une vue d'ensemble du processus méthodologique à travers lequel cette dernière a évolué. La première étape de ce processus consistera à préciser le choix d'une approche de recherche, de manière à isoler les différents aspects qui la composent. Dans un deuxième temps, il sera question de définir le terrain de la recherche, c'est-à-dire les personnes auprès de qui la recherche a été effectuée, les stratégies de recrutement qui ont été déployées, ainsi que la collecte des données et leur traitement. Dans un troisième temps, nous poursuivons en élaborant sur les considérations éthiques qui ont été mises en place dans le cadre de la recherche. Nous concluons avec une présentation des limites de notre recherche.

3.1. L'approche de recherche

Au-delà d'une simple collecte des données sur les services offerts aux EEVC, il s'agit ici d'apporter une nouvelle perspective de compréhension du phénomène par l'émergence de leur discours. Afin que cette recherche puisse prendre forme, il importe de la camper au sein d'une approche de recherche cohérente avec la problématique établie ainsi qu'avec le cadre d'analyse. La recherche s'articule donc selon une approche à la fois qualitative et exploratoire, de même que sous une perspective féministe.

3.1.1. Recherche exploratoire

Selon Pourtois, Desmet et Lahaye (2006), une approche de type exploratoire se réalise dans le cadre d'un domaine de recherche jusqu'ici peu étudié. Il est dès lors difficile d'émettre des hypothèses *a priori* (Pourtois, Desmet et Lahaye, 2006, p. 185). Bien que bons nombres de chercheurs-es se sont intéressés-es au phénomène des EEVC, il n'en demeure pas moins que le point de vue des enfants sur les services reçus est encore fort peu abordé dans les différentes recherches. À l'instar des autres discours dominants dans ce domaine d'étude, l'exploration de récits permettra d'ajouter une nouvelle perspective de compréhension à ce phénomène.

3.1.2. Recherche qualitative

L'approche de recherche est également déterminée par son caractère qualitatif. Ancrée au sein d'un paradigme compréhensif, Pourtois, Desmet et Lahaye (2006) précise que ce type d'approche s'inscrit d'abord dans une perspective qui « s'efforce d'explicitier le sens que la réalité présente pour les personnes dans leurs expériences quotidiennes » (Pourtois, Desmet et Lahaye, 2006, p. 185). Pour Couturier, Lacourse et Mukamurera (2006), l'approche qualitative en sciences sociales offre la possibilité d'analyser la « réalité » comme une construction sociale et de prendre en compte la subjectivité des chercheurs-es au sein du processus de recherche. Les participantes à la recherche y sont perçues comme étant des auteures de sens et de significations. L'approche qualitative se prête donc bien pour appréhender le phénomène social complexe qu'est l'exposition des enfants à la violence conjugale.

Il est important de souligner que les objectifs de cette recherche ne sont pas uniquement centrés sur la documentation des trajectoires des EEVC dans les services et de leurs répercussions. L'un des principaux objectifs demeure de leur donner la parole. De cette manière, nous avons tenté de favoriser l'émergence et la construction d'un discours tirées de leurs expériences dans les services, à partir de leur univers de sens et de significations. Dans cette approche, l'« expérience » devient ainsi un élément au cœur du processus d'analyse et de recherche. Une approche qualitative permettra donc de

recueillir, à travers leurs récits, le sens qu'elles et ils accordent à leur expérience. L'émergence d'un discours construit par les EEVC sur les services reçus y est d'ailleurs perçue comme étant un travail de co-construction entre la chercheuse et les participantes puisqu'il sera question d'analyser et d'interpréter la « réalité » de ces enfants telle qu'ils se la racontent. L'approche qualitative permet donc de considérer les participantes comme auteures plutôt qu'« objets » de recherche.

3.1.3. Recherche féministe

Olivier et Tremblay (2000) posent une réflexion sur les enjeux méthodologiques à l'égard de la recherche féministe. Selon elles, dix grandes caractéristiques la déterminent :

[1] le féminisme est une perspective, non une méthode de recherche; [2] la recherche féministe recourt à plusieurs méthodes de recherche; [3] elle se veut un regard critique au sein des disciplines; [4] elle est guidée par les théories féministes; [5] elle tend vers la pluridisciplinarité; [6] elle se préoccupe de changement social; [7] elle s'efforce de reconnaître la diversité parmi les femmes et d'en tenir compte; [8] elle sollicite l'engagement de la chercheuse en tant que personne; [9] elle invite aussi à l'engagement des participantes à la recherche; [10] elle favorise l'engagement du lectorat (Olivier et Tremblay, 2000, p. 19).

L'enracinement de notre étude au sein d'une perspective féministe de recherche, fait en sorte que l'on y retrouve plusieurs des caractéristiques énumérées ci-dessus. Or, compte tenu des contraintes liées à la rédaction du mémoire, nous avons choisi d'approfondir plus spécifiquement seulement trois d'entre elles.

Avant tout, il importe d'évoquer que la recherche féministe se base sur la valeur fondamentale de l'égalité entre les hommes et les femmes (Olivier et Tremblay, 2000, p. 19). Cette valeur se trouve également au cœur de notre processus de recherche. Dès le départ, la chercheuse envisageait son implication au sein de ce projet comme la poursuite de son militantisme au sein de groupes communautaires féministes, où les valeurs d'égalité et de justice sont promues. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle nous nous sommes intéressées à un sujet lié aux luttes menées par le mouvement des femmes.

Premièrement, dans le cadre de notre recherche, une dimension importante de notre cadre théorique a été attribuée aux théories féministes. Celles-ci nous amènent d'une part à comprendre le phénomène des EEVC à travers des concepts de socialisation, de victimisation et de patriarcat. D'autre part, nous nous intéressons au positionnement des EEVC à travers les différents axes de domination de leur expérience dans les services, et ce, à partir du concept d'intersectionnalité.

La seconde caractéristique de notre recherche est qu'elle se préoccupe du changement social (Olivier et Tremblay, 2000, p. 37). Olivier et Tremblay la définissent par l'action de « maintenir la recherche sur une lancée émancipatoire, c'est-à-dire d'en faire un instrument d'action politique capable d'influencer les politiques publiques et de changer les expériences des femmes (Olivier et Tremblay, p. 38). De la même manière que l'approche qualitative, la recherche féministe s'intéresse principalement à l'« expérience » des femmes mais également à « des groupes de personnes (notamment des femmes, mais aussi des enfants) le plus souvent ignorés par les sciences sociales [...] » (Olivier et Tremblay, p. 24). Sans être ignoré, il va sans dire que peu d'espace est accordé au discours des EEVC dans l'élaboration de services construits à leur égard. Peu de recherches ont été réalisées à partir de leur point de vue et leur discours est pratiquement absent du domaine de recherche les concernant. De plus, comme nous l'avons mentionné au chapitre de notre problématique, certaines conceptualisations de ce phénomène peuvent parfois miner la crédibilité même de leur discours. Ainsi, l'utilisation de l'entrevue comme méthode de collecte de données nous permettra d'accéder à leur « expérience » afin d'intégrer leur point de vue comme un discours parmi les autres discours présents dans le domaine des services offerts aux EEVC. Il va sans dire que notre recherche porte en elle-même une visée politique car nous souhaitons transformer les pratiques en lien avec les services d'aide et d'intervention pour les EEVC.

La troisième caractéristique est la place importante accordée aux expériences personnelles de la chercheuse. Olivier et Tremblay (2000) soulignent que la recherche

féministe sollicite l'engagement de la chercheuse en tant que personne (Olivier et Tremblay, 2000, p. 45). Elles posent ainsi leur réflexion:

Mais d'où viennent les questionnements initiaux à une recherche, quelles forces structurent les questions et les hypothèses de travail, à quelles sources s'alimentent les interprétations des résultats sinon aux intuitions, à l'imagination, aux convictions, bref à la subjectivité des chercheurs objectiviste! (Olivier et Tremblay, p. 46).

Ces auteures indiquent que les expériences personnelles de la chercheuse jouent un rôle déterminant au cours du processus de recherche. En ce qui nous concerne, il a été possible de constater, dès le début du processus de notre recherche, l'importance de la place occupée par la subjectivité, l'intuition et des « données d'expériences » (Maxwell, 1999). Bien que l'objectivité en recherche soit peu probable, voire irréaliste (Poupart, 1993, p. 115), c'est grâce à une méthodologie de recherche féministe qu'il nous aura été possible de prendre conscience de notre propre implication au sein de ce processus et de développer une « subjectivité critique ». De la sorte, l'intuition et les données d'expérience ont permis l'emprunt de certaines avenues qui auront influencé l'orientation de la recherche. D'autre part, notre expérience en intervention auprès des EEVC aura déterminé le principal thème de la recherche. Elles ont également défini certaines de nos hypothèses de départ et contribué à l'élaboration de la question de recherche. Par ailleurs, nous aimons croire que notre expérience pratique aura permis d'aiguiser notre sensibilité relativement aux EEVC et aux histoires qu'elles avaient à raconter. Elle nous aura aussi donné une compréhension plus exhaustive des services d'aide et d'intervention et des liens qui les unissent les uns aux autres.

3.2. Le terrain

Cette prochaine partie du chapitre est consacrée au terrain de la recherche; les personnes qui étaient recherchées, les critères de sélection des participantes, les stratégies de recrutement employées et les outils de collecte des données.

3.2.1. Les critères de sélection des participantes

À partir de la question de recherche et de ses objectifs, différents critères de sélection ont été élaborés afin de cerner plus spécifiquement les personnes recherchées. D'abord,

il importe de préciser que ceux qui étaient intéressés à y participer pouvaient le faire à titre individuel seulement. Aucune association, organisation ou quelconque groupe ne pouvaient y participer. Quatre critères de sélection ont été élaborés afin de cibler plus précisément les personnes recherchées.

Le premier critère exigeait que les participantes aient été exposées à la violence conjugale au cours de leur enfance. L'enfance est définie comme une période s'échelonnant de 0 à 18 ans. Comme le démontrent Appel et Holden (1998) par leur importante recension des écrits, il existe un fort taux de concomitance entre l'exposition à la violence conjugale et une autre forme de maltraitance envers les enfants. En considérant cet aspect, il fallait envisager la probabilité que les participantes aient pu vivre cette concomitance. Cet élément a été pris en compte lors des entrevues et des mesures prises pour réduire les risques liés à la participation à la recherche.

Le deuxième critère demandait d'avoir reçu des services en raison de l'exposition à la violence conjugale dans au moins un des services suivants : école, CLSC, maison d'hébergement, protection de la jeunesse. Comme il a été mentionné précédemment, nous croyons que les EEVC sont susceptibles d'avoir reçu des services dans ces établissements. Certains d'entre eux ont développé des programmes en violence conjugale, parfois plus spécifiquement auprès des EEVC. Pour d'autres établissements, l'intervention auprès des EEVC est intrinsèque à leur mission et objectif. Ces derniers pouvaient se trouver à Montréal comme ailleurs au Québec. Ce deuxième critère de sélection est directement lié à l'objectif de connaître la trajectoire de ces enfants dans les services. Il sous-tend également la question de l'identification (dépistage) des EEVC. Par la même occasion, ce critère de sélection souligne une particularité de notre recherche, celle d'avoir une perspective sur une diversité de services et de pratiques. Cet aspect amène néanmoins son lot de difficultés quant au recrutement des participantes et il induit une perspective peut-être moins spécifique sur chacun des services. Nous pensons cependant à l'importance de préserver cette spécificité pour la richesse de l'analyse qui en découlera.

Le troisième critère est celui d'être un « jeune adulte ». Dans le cadre de la recherche, le jeune adulte est défini par une personne âgée entre 20 et 30 ans. Ce dernier critère, ainsi que les deux critères précédents, s'imbrique autour des principes théoriques d'une approche narrative. L'un des objectifs de la démarche entreprise par cette recherche vise à donner la parole aux EEVC sur les services reçus. White et Epston (1990) expliquent que « pour donner un sens à nos vies et nous exprimer nous-mêmes, l'expérience doit être transformée en «histoire» et c'est ce mécanisme qui détermine la signification que l'on attribue à l'expérience » (White et Epston, 1990, p. 10). Pour ce faire, il est proposé dans le cadre de notre recherche de laisser à ces enfants, maintenant adultes, le soin de raconter leur histoire, leur expérience et de partager les significations qu'ils et elles ont construites. De façon plus spécifique, il sera question de connaître la perception des jeunes adultes sur les services reçus au cours de leur enfance en raison de l'exposition à la violence conjugale.

Il est aussi question de savoir de quelle façon leurs expériences dans les services ont influencé la construction de leur identité et comment elles interprètent les répercussions de ces services dans leur vie. Il va sans dire que la cartographie de leur récit à travers une dimension temporelle pourra faire émerger une tout autre perspective de significations. Leur apparition sera notamment possible puisqu'une période de temps s'est écoulée entre la réception des services et leur participation à la recherche, chose qui n'aurait probablement pas pu être possible si l'on avait questionné directement les enfants.

Ces trois premiers critères ont permis d'identifier les personnes recherchées selon des caractéristiques reliées à l'âge et à l'expérience. Le quatrième critère a été émis en lien avec une préoccupation éthique, celui de réduire les risques associés à la participation à la recherche. Il consiste à ce que les participantes soient à l'aise de parler de leur perception des services reçus. Étant consciente que le sujet pouvait raviver certaines émotions douloureuses, nous voulions nous assurer que le bien-être des participantes était préservé. À partir de cette préoccupation, une réflexion a été menée, à savoir s'il était nécessaire d'exclure les participantes impliquées au sein d'une démarche

thérapeutique au moment de la recherche. Au terme de nos réflexions, nous avons convenu que les candidates ne seraient pas exclues de la recherche sur la base de ce motif et que des considérations éthiques allaient être prises en ce sens. Conséquemment, l'une des exigences en lien avec cette considération demandait de s'assurer que chacune des participantes soit à l'aise de parler de sa perception des services reçus.

Le dernier critère exigeait que les participantes parlent français. Ce critère de sélection n'a pas été émis dans l'intention de faire quelque distinction entre les services offerts à une population francophone ou anglophone. Ce dernier a été choisi en lien avec une barrière linguistique en tant que chercheuse et dans le seul objectif de poursuivre de façon satisfaisante les entrevus auprès des participantes. Cette barrière linguistique constitue en soi une limite à la recherche. Cette question sera développée ultérieurement.

3.2.2. Le recrutement des participantes

Les stratégies de recrutement ont été construites dans l'objectif de répondre à un critère de saturation de l'échantillon plutôt que d'atteindre une représentativité statistique (Lefrançois, 1982). Une planification des stratégies de recrutement a donc été réalisée, en plus d'être revue et remodelée en cours de processus. Le temps initialement prévu au recrutement avait alors été fixé à trois mois. Quant au nombre de participantes recherchées, il avait été établi à huit.

Deux caractéristiques ont permis de préciser la planification de ces stratégies⁹. D'abord celle du territoire; nous avons convenu de circonscrire les stratégies de recrutement au territoire du grand Montréal. Bien que les stratégies de recrutement aient été délimitées

⁹ Le recrutement des participants-es était déjà considéré comme un défi dès le début du processus de recherche. Conscient que le sujet même de la recherche pouvait rebuter bien des personnes à y participer, d'autres difficultés étaient aussi envisagées. Nous avons mené une réflexion sur la possibilité de collaboration avec des organisations (CLSC, protection de la jeunesse, maison d'hébergement) où certains-es intervenants-es auraient pu préserver contact auprès d'EEVC devenu jeune adulte. Or, nous avons constaté que ce type de recrutement ne correspondait pas à notre préoccupation de laisser les personnes libres et volontaires de participer à la recherche. Le lien entre le « client-e » et l'intervenant-e est souvent imprégné d'un certain rapport de pouvoir et peut ainsi influencer les personnes dans leur prise de décision à vouloir participer à la recherche.

à ce territoire, les participantes étaient susceptibles d'avoir reçu des services à la grandeur du Québec. L'autre caractéristique était l'âge des participantes recherchées. Celle-ci nous permettait davantage de cibler les lieux possibles de recrutement.

Deux stratégies de recrutement ont d'abord été élaborées; la première a été la mise en place d'affiches invitant les personnes à collaborer à une recherche dans le cadre d'un mémoire et faisant mention des objectifs de recherche, des critères de sélection à la recherche ainsi que la marche à suivre pour y participer. Ces annonces ont été affichées sur les babillards des universités de la région de Montréal, permettant ainsi de rejoindre une population âgée entre 20 et 30 ans. La méthode de recrutement « boule de neige » a été utilisée comme deuxième stratégie. Cette méthode, utile dans des recherches où les personnes à recruter sont difficiles à rejoindre, consiste à « identifier de bons cas grâce à des personnes qui connaissent des cas riches en informations » (Miles et Humberman, 2003, p. 60).

Le premier volet du processus de recrutement consistait donc à une période d'affichage. Sur les quatre universités de la région de Montréal, seulement deux d'entre-elles (McGill et l'UQAM) ont accepté que des affiches soient posées sur leurs murs. Entre mars et novembre 2011, 250 annonces¹⁰ ont été posées sur les babillards de ces universités. Les annonces ont été affichées dans différents pavillons, dans divers cafés étudiants, les bibliothèques, les corridors et les espaces communs. En cours de route, voyant le temps filer, il devenait évident que ces deux méthodes ne suffiraient pas à recruter un nombre suffisant de participantes à la recherche. Devant ces difficultés, il a fallu diversifier davantage les méthodes de recrutement employées.

Un deuxième volet s'est ajouté avec l'utilisation des réseaux sociaux comme lieu de recrutement. Une annonce a été publiée sous forme d'invitation sur le réseau social *Facebook*. Celle-ci a été partagée au sein de différents réseaux de connaissances et d'amis-es. Une annonce a aussi été faite par l'entremise du réseau *Twitter* ainsi que sur

¹⁰ L'affiche de recrutement se trouve en appendice A.

le site web *Reddit*¹¹ afin de rejoindre un maximum de jeunes adultes sur les réseaux sociaux.

Un troisième volet s'est joint aux stratégies de recrutement avec la publication d'une annonce via les réseaux de communication plus traditionnels. Une annonce a été diffusée à la radio étudiante Choq-FM de l'UQAM, ainsi que dans les journaux étudiants tels que le *Journal de l'UQAM* et dans le journal *Quartier Libre* de l'Université de Montréal. L'annonce de la recherche a également été diffusée dans des communiqués étudiants tels que le *Sétou* de l'UQAM, celui de l'association étudiante de l'Université de Montréal ainsi que celui de la *Post-Graduate Students Society* de l'Université McGill. L'annonce a été publiée sur le site Réseau féministe de l'UQAM (format papier et électronique), de même qu'une annonce *Kijiji*, diffusée sur plusieurs plates-formes internet.

Malgré la multiplication des méthodes de recrutement, le nombre de personnes recherchées n'était toujours pas atteint. C'est la raison pour laquelle nous avons actualisé un quatrième volet aux stratégies de recrutement. Il consistait à afficher des annonces sur les babillards de différents organismes et institutions de Montréal et de ses environs. Ces endroits ont été déterminés en fonction de la population âgée entre 20 et 30 ans qui pouvait s'y retrouver. Ces organismes et institutions sont les maisons de la famille, les auberges du cœur, un CLSC, les maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale, les cafés emploi jeunesse, cliniques de sexologie, cliniques de psychologie, CALACS et bien d'autres.

Le temps devenant un enjeu de taille, il aura fallu mettre fin à la période de recrutement suite à un an de recherche. Les retombées du recrutement n'ont donc pas été à la hauteur des espérances fixées et malgré les efforts investis, cinq participantes ont pu être recrutées. La première participante s'est manifestée dès le début du processus par

¹¹ Wikipédia définit *Reddit* comme étant «un site web communautaire de *social bookmarking* permettant aux utilisateurs de soumettre leurs liens et de voter pour les liens proposés par les autres utilisateurs».

l'entremise des annonces affichées à l'UQAM. Deux participantes ont été recrutées par la méthode boule de neige, une autre participante via l'annonce affichée sur le réseau social *Facebook*, alors que la dernière participante a été recrutée par l'annonce sur le Réseau d'études féministes de l'UQAM. Deux autres candidates correspondant aux critères de recherche nous ont contactés, mais n'ont pas donné suite à la prise de rendez-vous.

3.2.3. Les outils de collecte des données

3.2.3.1. Les données sociodémographiques

Contrairement à l'entrevue où la perception des participantes, le sens et les significations accordées à leur expérience ont été sollicités, le tableau de questions sociodémographiques a été construit afin d'obtenir des informations de type plus « objectives » sur le profil des participantes. Étant donné que certaines informations auraient pu ne pas émerger lors des entrevues semi-dirigées, nous avons cru important de les recueillir sous cette forme.

TABEAU 3.1. : DES DONNEES SOCIODEMOGRAPHIQUES¹²

Prénom	Alexandra	Éloïse	Zoé	Justine	Isabelle
Sexe	Féminin	Féminin	Féminin	Féminin	Féminin
Âge actuel	27 ans	34 ans	30 ans	24 ans	25 ans
Âge au moment des services	6-10 ans, 13-14, cégep	10 ans	5-6 ans	0-8 ans 13-17 ans	4 ans à 14 ans
Composition de la fratrie	2 frères et 1 demi-sœur	2 sœurs	2 sœurs	1 frère	3 frères et 2 sœurs
Rang dans la famille	Cadette	Centre	Cadette	Cadette	Aînée
Scolarité	Universitaire	Collégiale	Universitaire	Universitaire	Professionnelle
Nationalité	Canadienne	Canadienne	Canadienne	Canadienne	Canadienne

¹² Les entrevues ont été réalisées de septembre 2011 à septembre 2012.

Le tableau 3.1 résume les informations recueillies sur chacune des participantes (genre, âge, scolarité, nationalité, famille). Ces informations nous ont notamment permis de situer le récit de chacune des participantes à travers le temps.

Primo, ces données sociodémographiques nous informent que toutes les participantes à la recherche sont des femmes. Sur l'année qu'aura duré le recrutement des participantes, aucun homme n'aura pris contact avec nous. Les participantes (n=2) qui auront pris contact avec nous mais qui ne correspondaient pas aux critères de sélection étaient également des femmes, de même que les candidates (n=2) qui répondaient aux critères de sélection mais qui n'ont pas donné suite au processus d'entrevue. Celle-ci nous amène à aborder la question de l'expérience différenciée des garçons et des filles dans les services d'aide et d'intervention sous une autre perspective que s'il y avait eu un échantillonnage d'hommes et de femmes. Cet aspect sera considéré ultérieurement dans le cadre de l'analyse des données en lien avec le cadre théorique féministe de la recherche. *Deuxio*, l'âge moyen des participantes à la recherche est de 28 ans; la plus jeune des participantes ayant 24 ans et la plus âgée ayant 34 ans. L'écart entre la plus jeune et la plus âgée des participantes est donc de 10 ans et n'a aucune incidence sur la pertinence des récits et leur cohérence entre eux. Or, cet écart peut avoir une incidence significative quant à la trajectoire des participantes dans les services d'aide et d'intervention, en lien avec l'historicité du phénomène des EEVC et de son émergence au cours des années 1980-1990. Conséquemment, les services d'aide et d'intervention à l'égard des EEVC se sont progressivement construits, plusieurs programmes d'intervention ont fait leur apparition au cours des années 1990 et 2000. Ainsi, l'expérience et la trajectoire des participantes dans les services d'aide et d'intervention peuvent considérablement varier dépendamment de leur âge. *Tertio*, la variable de l'âge des participantes au moment où elles ont fait leur entrée dans les services d'aide et d'intervention peut avoir une incidence sur les récits en ce qui concerne la clarté des souvenirs. Toutefois, ce qui nous importe ici n'est pas tant la « vérité » des propos mais plutôt la perception de l'expérience des participantes et des souvenirs qui y sont rattachés. En ce qui nous concerne, l'approche de notre recherche suggère que la « réalité » est une construction sociale et subjective. *Quatro*, les informations relatives à

la composition de la fratrie et le rang que chacune des participantes y occupe sont utiles dans la prise en compte de l'expérience différenciée selon l'âge et le rôle que chacune pouvait occuper au sein de sa famille. Cet aspect sera étudié au chapitre suivant, dans le cadre de l'analyse des données en lien avec l'axe d'oppression de la famille. *Cinquo*, la nationalité des participantes ainsi que la scolarité de ces dernières nous informent au sujet de leur profil global. Ces données pourraient nous être utiles pour compléter certaines analyses ultérieurement.

3.2.3.2. Les entrevues

Compte tenu de l'approche employée dans le cadre de notre recherche et des objectifs, l'entrevue semi-dirigée a été pour nous la méthode de collecte de données la plus appropriée. Cette méthode s'inscrit dans une vision plus large, celle du paradigme constructiviste à travers lequel nous avons défini l'idée de discours. L'entrevue est perçue comme étant une interaction entre la chercheuse et les participantes et non pas comme une façon d'avoir des « réponses » (Poupart, 1993, p. 109). Pour Poupart (1993), il « paraît impossible de dissocier les discours du contexte social dans lesquels ils sont produits » (Poupart, 1993, p. 114), ce n'est donc pas la recherche de la « vérité » qui est poursuivie, mais plutôt le souhait de percevoir les interactions sociales au centre du discours.

L'entrevue a été composée d'un petit nombre de questions de type ouvertes. La méthode de l'entrevue semi-dirigée a permis de laisser libre court à l'expression du point de vue des participantes et de la richesse de leur histoire. Par celle-ci, il nous a été possible d'accéder à l'interprétation qu'elles en font ainsi que de leurs significations (Quivy et Campenhoudt, 2006, p. 174).

L'élaboration du schéma d'entrevue s'est échelonnée sur une longue période de temps. Une première version avait été créée dans le cadre du cours *Recherche qualitative*¹³.

¹³ TRS7050 – Recherche qualitative - Cours offert dans le cadre du programme de maîtrise en travail social de l'UQAM.

Cette première grille avait été éprouvée auprès d'une personne qui correspondait aux critères de sélection de la recherche dans le cadre d'une pré-entrevue. D'importantes modifications ont été apportées. Ces dernières ont principalement servi à orienter davantage les questions de l'entrevue vers l'expérience des EEVC sur les services plutôt que sur leur expérience en lien avec l'exposition à la violence conjugale. La grille d'entrevue a été validée par la suite auprès de plusieurs personnes : directrice du mémoire, intervenantes en violence conjugale et étudiantes de 2^e cycle en travail social.

Il aura été demandé aux participantes, dans le cadre des entrevues, de raconter leurs histoires survenues au cours de leur enfance dans les services en raison de l'exposition à la violence conjugale. Cela implique donc qu'une distanciation, parfois de plusieurs années, a eu cours entre le moment où les personnes ont reçu les services et celui où elles ont raconté leur histoire dans le cadre de la recherche. Elles ont dû aller puiser dans leurs souvenirs parfois lointains et altérés par le temps. Or, à l'aide de l'approche narrative (White et Epston 1990), il a été possible d'aborder la dimension temporelle des récits. Ils peuvent alors prendre un sens à travers le caractère subjectif des expériences et de l'organisation temporelle que les participantes feront de leur réalité. Dès lors, il est question de connaître de quelle façon ces enfants, devenus adultes, cartographient leur trajectoire dans les services reçus et qu'elles en sont leurs significations.

La grille d'entrevue¹⁴ a été élaborée en quatre principaux volets. Le premier est en lien avec l'objectif de documenter la trajectoire des EEVC dans les services d'aide et d'intervention. Les questions ont été posées de sorte que les participantes puissent transmettre les informations sur leur trajectoire dans les services. D'une part, il leur a été demandé de nous expliquer l'événement ou encore l'élément déclencheur dans leur parcours qui aura permis à un-e intervenant-e de les identifier comme EEVC. D'autre part, il importait de recueillir dans le cadre de ces entrevues des informations sur la nature des services reçus. Il était question d'aborder en particulier ce qui concerne les

¹⁴ La grille d'entrevue se trouve en appendice B.

types d'intervention (individuel, de groupe, en dyade, etc.), de même que les milieux dans lesquelles les services avaient été offerts. Toutes ces informations ont été recueillies de manière à saisir l'histoire des EEVC selon une dimension temporelle. Les données recueillies à partir de ces récits nous auront permis par la suite de cartographier leurs expériences dans les services. Le deuxième volet de l'entrevue a pour objectif de connaître la perception des participantes sur les répercussions des services d'aide et d'intervention dans leur vie. Les questions ont été posées de sorte à ce qu'elles communiquent leur perception des répercussions des services dans leurs relations familiales, amicales et amoureuses ainsi que celles sur la construction de leur identité. Le troisième volet de l'entrevue tente de souligner la perception des participantes, à partir de leur expérience, des services offerts aux EEVC. Cette partie d'entrevue a été balisée à l'aide de questions afin de faire favoriser l'émergence de leur point de vue.

Le premier contact (téléphonique ou par courriel) était initié par les candidates à la recherche. Il avait pour objectif de s'assurer qu'elles correspondaient aux personnes recherchées. À cet égard, deux candidates ont été exclues puisqu'elles ne correspondaient pas aux critères de sélection. D'un commun accord, le lieu de la rencontre était déterminé et un rendez-vous était fixé. Nous leur faisons ensuite parvenir le formulaire de consentement éthique¹⁵ par courriel. Les participantes avaient ainsi quelques jours pour prendre connaissance des informations qui y étaient recueillies. La majorité des rencontres se sont réalisées dans un local de recherche (n=3) situé à l'École de travail social de l'UQAM. L'une d'elles s'est réalisée dans un café d'un centre commercial et l'autre dans un restaurant du centre-ville. Les lieux de rencontres ont été adéquats et les participantes ont semblé être à l'aise d'y émettre leur point de vue.

Sur les cinq rencontres réalisées, la plus courte d'entre elles aura eu une durée de 30 minutes alors que la plus longue aura été de 90 minutes. Une autre a duré 50 minutes

¹⁵ Le formulaire de consentement éthique se trouve en appendice C.

alors que les deux autres ont eu une durée de 75 minutes. Une moyenne de 64 minutes par entrevue. Deux de ces entrevues sont d'une durée de moins d'une heure, l'une de 30 minutes, l'autre de 50 minutes. Ces dernières ont la particularité d'être reliées l'une à l'autre puisqu'elles ont été réalisées par deux sœurs. Bien que leur histoire soit respectivement liée par les événements et leur succession, elles prennent une forme et une perspective bien différentes puisqu'elles accordent un sens et des significations différentes des services reçus.

Toutes les participantes ont fait preuve d'ouverture et d'une grande générosité lors des entrevues. Elles donnaient beaucoup d'informations sur les services et sur leurs expériences personnelles malgré les émotions que leur histoire faisait ressurgir. Les entrevues étaient entrecoupées parfois de pleurs et de rires. Consciente que le récit pouvait faire remonter certaines émotions, nous étions alors centrés sur le bien-être des participantes tout au long de la réalisation des entrevues. Nous n'aurions pas hésité à y mettre fin si leur bien-être était menacé. Avant le début des entrevues, il était spécifié aux participantes qu'elles pouvaient en tout temps y mettre fin, et ce, sans donner de justifications. De plus, l'entente de collaboration avec la maison d'hébergement Multi-Femmes permettait aux participantes qui en ressentaient le besoin (n=2) d'y être référée.

Certains éléments de la recherche ont facilité la création d'un lien de confiance et le bon déroulement de l'entrevue. Quelques jours avant l'entrevue, la conversation téléphonique permettait déjà d'établir un contact. Les candidates étaient invitées à faire part de leurs interrogations ou inquiétudes en ce qui concerne leur participation. Aucune pression ou insistance n'était exercée sur les candidates. Nous croyons que cette conversation pouvait rassurer les participantes de l'approche de la chercheuse qui était basée sur le respect et sur la préoccupation du bien-être des participantes. Le formulaire de consentement spécifiait que la participante pouvait mettre fin à l'entrevue ou ne pas répondre à une question si elle le désirait, sans justification ou explication. Selon nous, la relecture du formulaire au début de l'entrevue, contribuait à ce que les participantes se sentent à l'aise de s'y engager.

3.2.4. La présentation et l'analyse des données

Dans un premier temps, puisque les récits des participantes ont été enregistrés sous forme audio, nous avons retranscrit les entrevues verbatim en portant une attention particulière à retirer toutes données nominatives pouvant de près ou de loin permettre de les reconnaître.

Dans un deuxième temps, la présentation des données aura grandement été inspirée de l'approche narrative (White et Epston, 1990) et des cartes narratives développées par White (2009), tel que décrit au chapitre précédent. La présentation des données est construite de façon à faire ressortir les différents thèmes abordés sous une perspective temporelle des récits. Ainsi, nous avons consacré un chapitre à chacune des présentations verticales des récits (chapitres 4, 5, 6, 7 et 8). Chacun est divisé en trois grandes dimensions. La première dimension s'emploie à explorer l'expérience des participantes par le biais des services d'aide et d'intervention à travers le « paysage de l'action » et le « paysage de l'identité ». La deuxième dimension porte sur la perception qu'ont les participantes des services d'aide et d'intervention aux EEVC. Ainsi, il sera possible de faire émerger les recommandations des participantes selon leur expérience. La dernière dimension présente les données sous la forme de cartes narratives (White, 2009). White (2009) les définit comme une méthode d'exploration de nouveaux territoires. Pour nous, elles représentent une méthode de présentation des résultats qui permettent de tracer les pourtours de l'expérience des participantes dans les services.

Dans un troisième temps, nous avons procédé à une analyse de contenu des données recueillies. Nous avons interprété ces données et analysé leur contenu avec l'aide des outils théoriques et conceptuels développés au chapitre précédent, ainsi qu'avec les éléments constitutifs de notre problématique. Pour Quivy et Van Campenhoudt (2006), le processus encouru par une analyse de contenu s'inscrit de sorte que « le choix des termes utilisés par le locuteur, leur fréquence et leur mode d'agencement, la construction du « discours » et son développement constituent des sources d'information à partir desquelles le chercheur tente de construire une connaissance »

(Quivy et Van Campenhoudt, 2006, p. 201). Ils mentionnent également que l'analyse de contenu permet de traiter « de manière méthodique des informations et des témoignages qui présentent un certain degré de profondeur et de complexité » (Quivy et Van Campenhoudt, 2006, p. 202). Ce type d'analyse nous paraît donc une méthode pertinente pour explorer les récits des EEVC dans les services. Elle permettra de dégager le sens et les significations que les participantes accordent à leur expérience à travers leur discours.

Enfin, comme Paillé (2006) le mentionne, cette dernière étape représente pour nous l'occasion de « sortir du coffre à outils les leviers théoriques qui fourniront les bonnes clés interprétatives » (Paillé, 2006, p. 112). Elle nous permet d'effectuer des allers-retours entre les données recueillies, notre cadre théorique et notre problématique. La mise en commun des différents récits d'expérience constituera pour nous un discours, qui jusqu'à présent, est peu étudié.

3.3. Les considérations éthiques

Comme l'Énoncé de *Politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains* (EPTC, 2010) le souligne, le respect des personnes, la préoccupation pour le bien-être et la justice sont les trois grands principes qui ont dirigé le cadre éthique de notre recherche. Le projet de recherche a reçu l'approbation éthique du SCAE de l'École de travail social en novembre 2010.

En lien avec le principe du respect des personnes de l'EPTC, toutes les entrevues se sont réalisées dans un contexte libre, éclairé, volontaire et sans rapport d'influence ou de pouvoir. Le processus de recrutement des personnes s'est déroulé de façon juste et toutes les participantes ont bénéficié du même traitement. Aucune participante n'a été exclue en raison de son origine culturelle, de son sexe ou de son orientation sexuelle. Des avantages et des risques étaient associés à la participation à la recherche. Il importe de souligner que l'entrevue n'était pas été orientée sur le vécu ou l'exposition à la violence conjugale comme telle, mais plutôt sur leur expérience des services d'aide et

d'intervention reçus au cours de l'enfance. Le principal avantage est que les participantes contribuent par leur savoir d'expérience à une recherche universitaire. Les risques associés à la participation étaient que l'entrevue fasse ressurgir certains souvenirs négatifs ou ravive les émotions d'une expérience douloureuse.

Dans un tel contexte, une grande préoccupation pour le bien-être des personnes participantes nous a guidés et plusieurs moyens ont été mis en place afin de diminuer les risques associés à leur participation. D'abord, l'affiche de recrutement divulguait les objectifs de recherche et les critères de sélection des participantes, de même que nos coordonnées. Les candidates se voyaient libre de nous contacter par téléphone ou par courrier électronique. Il nous importait que les participantes soient libres de tout rapport de pouvoir ou d'influence. Le premier contact était utile afin vérifier si les candidates répondaient aux critères de sélection, à discuter des risques et des avantages liés à la recherche et à expliquer le déroulement de l'entrevue. Cette première approche permettait aussi aux candidates de poser leurs questions quant au déroulement de la recherche et de ses objectifs. Elles étaient ainsi en mesure de prendre une décision éclairée quant à leur participation. Pour les candidates intéressées, nous leur faisions parvenir le formulaire de consentement par courrier électronique et une rencontre était planifiée. Au début de chaque entrevue, le formulaire de consentement était revu, signé par chacune des participantes et une copie du formulaire leur était remise. Il leur a aussi été mentionné qu'elles étaient libres de ne pas répondre aux questions qu'elles jugeaient embarrassantes et qu'elles étaient libres de mettre fin à l'entrevue sans avoir à se justifier. Nous précisons également que la chercheuse pouvait elle aussi mettre fin à l'entrevue si elle voyait que le bien-être des participantes était menacé.

Afin de prévoir les risques prévisibles de la participation à la recherche et par préoccupation du bien-être des participantes, une entente de collaboration avec un organisme offrant des services d'aide et d'intervention auprès des EEVC a été convenue. Grâce à cette entente de collaboration avec Multi-Femmes, maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants (services externes), il a été possible de référer les participantes de la recherche à un soutien psychologique

spécialisé en violence conjugale. Ces services ont été offerts aux participantes (n=2) qui ont ressenti le besoin de consulter suite à l'entrevue. D'autre part, notre savoir basé sur plus de sept ans d'expérience dans un milieu de pratique féministe en violence conjugale a pu également être mis à profit au cours des entrevues.

Enfin, en ce qui concerne l'enregistrement audio des entrevues, elles ont toutes été enregistrées avec la permission des participantes. Lors de la retranscription, des pseudonymes ont été utilisés afin de préserver la confidentialité des personnes. Toutes les données pouvant mener à une identification des participantes à la recherche ont été supprimées ou codifiées afin de préserver la confidentialité. À la suite de la retranscription, les enregistrements audio ont été préservés sur un disque dur et gardés scellés jusqu'au moment du dépôt final de la recherche où ils seront à ce moment uniquement, effacés définitivement. Les adresses courriel des participantes ont également été détruites à la suite de la retranscription des entrevues en verbatim. Seule la directrice de maîtrise du mémoire et la chercheure ont eu accès aux verbatims des entrevues où, dans tous les cas, aucune donnée n'aura permis d'identifier les personnes participantes.

3.4. Les limites de la recherche

Une des limites de la recherche est celle de la délimitation des expériences au sein des récits. Bien que nous ayons tenté de cerner l'expérience des participantes dans les services, nous sommes conscientes que les récits sont le reflet d'une multitude de facteurs pouvant influencer la perception des participantes. À cet effet, nous n'avons pas questionné les participantes à l'égard de l'exposition de la violence vécue. Nous savons par exemple que la sévérité et la durée de l'exposition à la violence conjugale influencent les répercussions dans leur vie et leur lien avec les services, notamment en ce qui concerne leur trajectoire. Or, la question de recherche telle que nous l'avons posée nous amène à mettre en perspective cette première limite à la recherche. Elle nous amène inévitablement à nous pencher sur la notion de « souvenirs » des événements survenus. Les souvenirs des participantes à travers les années sont parfois

flous et lointains. Cet aspect peut être considéré comme une limite de la recherche. Or, il nous importe ici de préciser que les « souvenirs » tels que les participantes se les remémorent ont construit leur récit d'expérience. Nous considérons ainsi qu'ils sont intrinsèquement liés à l'acte d'interprétation qu'elles ont réalisé en participant à notre étude.

Un aspect distinctif et imprévisible de notre recherche demeure que toutes les personnes ayant démontré un intérêt à notre recherche sont des femmes. Avec la composition de cet échantillon, il nous est dès lors impossible de développer une analyse comparative entre les récits d'expériences d'hommes et de femmes. Ce qui correspond à une limite de notre recherche. Or, cette composition exclusivement féminine de l'échantillon permet toutefois d'enraciner davantage notre approche de recherche au sein d'une perspective féministe. Un autre aspect imprévisible de notre recherche est celui des origines ethnoculturelles des participantes. Il s'est avéré que toutes les participantes sont d'origine canadienne. Notre échantillon ne nous permet donc pas d'analyser de manière plus approfondie, avec l'aide des théories intersectionnelles, le récit de femmes sous une perspective de diversité ethnoculturelle.

La taille de notre échantillon est une autre limite de la recherche. Malgré les nombreux efforts investis pour le recrutement des participantes et les stratégies déployées, seulement cinq personnes ont été recrutées. Sans mettre en péril la poursuite de la recherche, il en demeure que ce nombre restreint ($n=5$). Il faudra garder en tête que la taille de notre échantillon limite les conclusions qui peuvent être tirées de notre recherche. Cette limite n'en amoindrit pas pour autant la pertinence.

La dernière limite identifiée se situe à l'égard d'une barrière linguistique. L'un des critères de sélection spécifiait la nécessité de parler français. Ce critère avait été émis parce que la chercheuse ne parlait pas suffisamment anglais pour mener à bien des entrevues anglophones. Montréal demeure une ville qui abrite une grande communauté anglophone. De ce fait, une foule de services ont été développés à l'égard de cette

population. En ce qui concerne les EEVC, nous pouvons penser à Batshaw¹⁶, aux plusieurs maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale anglophone de l'île de Montréal sans compter le Foyer pour femmes autochtones de Montréal qui dessert principalement une population qui communique en anglais, mais aussi aux services offerts par Côté Cour et dans les CLSC qui officient aussi bien en français qu'en anglais. Enfin, plusieurs services à Montréal sont offerts en anglais puisque la population anglophone y est importante. La barrière de langue n'aurait probablement pas eu la même importance si elle avait été réalisée à l'extérieur de Montréal. Puisque la recherche s'est déroulée sur le territoire montréalais, il va de soi que nous n'avons pas eu accès aux récits des EEVC qui ne parlaient pas français.

3.5. Conclusion

Ce chapitre nous aura permis de voir la recherche à travers l'ensemble de son processus méthodologique. L'approche de la recherche féministe, exploratoire et qualitative aura grandement contribué à déterminer nos choix en ce qui concerne les outils méthodologiques employés. Elle aura aussi permis de préserver l'importance de considérer le point de vue des EEVC comme élément central du processus de recherche. Il est temps maintenant d'aborder la deuxième partie du mémoire où il sera question de la présentation des données, pour ensuite les analyser à partir des éléments et des outils théoriques définis dans le cadre de cette première partie du mémoire.

¹⁶ Batshaw est le service de protection de la jeunesse pour la population anglophone.

PARTIE II

Il sera question dans les prochains chapitres de présenter et d'analyser les données recueillies au cours de la période terrain de la recherche. Ces données proviennent des récits de cinq femmes qui ont reçu des services d'aide et d'intervention en raison de l'exposition à la violence conjugale au cours de leur enfance.

Chacun des récits aura un chapitre qui lui sera dédié. Les chapitres 4 à 8 seront donc consacrés à la présentation des données. Leur organisation est inspirée des principes de l'approche narrative développée par White et Epston (1990). Ce choix d'organisation des données nous permet de mettre de l'avant le caractère subjectif des expériences. Pour White et Epston (1990), comme pour les théories poststructurelles (Healy, 1999), le langage est une constituante essentielle à la construction de la réalité mais aussi du sens et des significations que les personnes accordent à leur expérience. C'est à travers la narration que les personnes viennent à organiser leurs expériences et l'importance qu'elles leur accordent à travers le temps. Pour White et Epston (1990), la narration est un outil avec lequel il est possible d'étudier le changement, le cycle de la vie et le processus de développement (White et Epston, 1990, p. 3). À cet effet, chacun des prochains chapitres sera divisé selon trois dimensions.

La première dimension est subdivisée en deux sections. D'abord, celle que l'on nomme « paysage de l'action » (White, 2009, p. 89). Celle-ci fait référence à l'un des principaux thèmes de la recherche, celui de la trajectoire des participantes dans les services d'aide et d'intervention. Chacun des récits débute au moment où la participante a été identifiée comme étant un EEVC et se poursuit de sorte à lier au sein d'une dimension temporelle les différents événements survenus au cours de leur trajectoire dans les services. La

seconde section, que l'on nomme « paysage de l'identité » (White, 2009, p. 112) fait référence cette fois-ci à un autre thème de la recherche, celui des répercussions des services d'aide et d'intervention dans la vie des participantes. Il nous sera possible dès lors d'accéder aux significations que les participantes accordent aux événements survenus dans leur trajectoire et quelles auront été les répercussions de ces services dans leur vie. De cette première dimension, plusieurs thèmes seront soulevés pour ensuite être analysés et discutés au chapitre 9.

La deuxième dimension nous permet de présenter la perception des participantes sur les services d'aide et d'intervention offerts aux EEVC. À partir de leur expérience, les participantes auront eu à se prononcer sur les différents services reçus. Leur discours sur les services offerts aux EEVC sera amené lors de l'analyse et la discussion des données. Nous intégrerons également leurs recommandations en conclusion de notre mémoire.

La troisième dimension, inspirée des « Conversations pour Redevenir auteur » (White, 2009), propose la présentation des récits d'expérience sous forme de cartes narratives. White (2009) définit ces cartes comme un point de départ pour de nouvelles compréhensions. Pour nous, la cartographie des récits représente un outil conceptuel permettant de nouvelles compréhensions de l'expérience des participantes dans les services. Comme nous l'avons précédemment mentionné, ces cartes narratives sont habituellement utilisées dans un cadre thérapeutique. À cet égard, nous avons dû les adapter aux fins de notre recherche. D'abord, deux axes composent ces cartes « le paysage de l'action » et le « paysage de l'identité ». L'interaction de ces deux axes servira à percevoir l'interaction entre les services reçus et leurs répercussions dans la vie des participantes. Ensuite, nous y avons intégré des marqueurs de temps afin de situer les récits sous une perspective temporelle. Nous les avons définis comme suit : histoire éloignée (0-12 ans), histoire distante (12-18 ans), histoire récente (18 ans à aujourd'hui), présent. Enfin, nous avons annoté certaines indications afin de relever le caractère des réflexions menées par les participantes. Elles serviront essentiellement à identifier les « conclusions identitaires » qu'elles en tirent. Bien que ces cartes fassent

partie intégrante de la présentation des données, pour une raison méthodologique, elles se retrouveront en appendice à la recherche.

À la suite de la présentation des récits, nous nous pencherons au cours du chapitre 9 à l'analyse et à la discussion des données recueillies. Avec l'aide de notre cadre d'analyse et des éléments de notre problématique, nous effectuerons une analyse de contenu des différents thèmes issus de la présentation des récits. La perspective narrative servira de canevas à notre analyse alors que les outils conceptuels issus de la perspective féministe seront utiles à l'analyse des expériences. De plus, le paradigme constructiviste de notre analyse nous permettra d'aborder les récits d'expérience comme un discours en émergence.

CHAPITRE IV

LE RÉCIT D'ALEXANDRA

4.1. L'expérience d'Alexandra dans les services d'aide et d'intervention¹⁷

L'histoire d'Alexandra débute lors de la 1^{re} année de son primaire, au début des années 1990. Alexandra a 6 ans et elle est la cadette de sa famille. Elle habite une petite ville avec son père, sa mère et ses deux grands frères. Dès son jeune âge, Alexandra est exposée à la violence conjugale que son père exerçait envers sa mère.

4.1.1. Le paysage de l'action

Alexandra raconte les éléments qui ont fait en sorte qu'elle ait été identifiée comme étant une enfant exposée à la violence conjugale :

Je sais que lorsque j'étais enfant, on avait dénoté que j'avais besoin d'aide. [...] Je sais que pour mon frère, on l'avait dénoté parce qu'il avait commencé à pleurer tout seul dans une classe. Moi, c'est à peu près la même chose, mais moi c'était pour mon agressivité. (Alexandra, p. 1-2).

Elle raconte que sa professeure de 1^{re} année lui demande de rester après la classe pour jouer avec elle. Elles s'amusent à des jeux de mémoire « je trouvais ça agréable que quelqu'un veuille jouer avec moi, mais je trouvais ça bizarre que ma prof veuille juste jouer » (Alexandra, p. 1-2). Selon elle, ce sont les professeurs-es de son école qui ont parlé à sa mère concernant le besoin qu'elle avait de parler en lien avec ce qu'elle vivait chez elle.

¹⁷ La cartographie du récit d'Alexandra se trouve en appendice D (D-1).

Alexandra mentionne qu'elle éprouvait des difficultés en classe. Ces difficultés, elle les attribue à des problèmes de comportement (agressivité) et à une légère dyslexie. En lien avec ces dernières, Alexandra commence des rencontres avec une orthopédagogue. Cette professionnelle est la première personne chez qu'Alexandra identifie comme étant une « intervenante » dans sa trajectoire dans les services.

Ces rencontres avec l'orthopédagogue ont débuté dès sa 1^{re} année et se sont échelonnées de façon régulière, jusqu'en 3^e année, pour prendre fin à la 4^e année de son primaire. Elle explique que ces rencontres lui permettaient de passer du temps dans un petit groupe d'étudiants-es : « je me suis tout de suite rendu compte qu'elle [l'orthopédagogue], elle me faisait du bien, parce que c'était de plus petits groupes, j'étais moins stressée, ça me donnait des endroits où être bien » (Alexandra, p. 3). Conséquemment, Alexandra désirait poursuivre les rencontres avec son orthopédagogue. Or, Alexandra raconte ceci : « un bon moment donné, elle m'a dit « je viendrai plus te chercher parce que tu es rendue assez bonne », pis j'avais fait par exprès pour couler des affaires, des acquis que j'avais [...] » (Alexandra, p. 3). Ainsi, après un certain temps, les rencontres avec l'orthopédagogue cessèrent.

La professeure de 5^e année du primaire est la deuxième personne qu'Alexandra identifie au sein de sa trajectoire dans les services. Elle explique que l'approche pédagogique de cette professeure faisait pour elle une différence. D'une part, son approche était axée sur le travail d'équipe et en sous-groupe. D'autre part, cette professeure avait pris l'habitude de créer des groupes de partage avec les élèves de la classe où chacun-e pouvaient s'exprimer sur ce qu'elles et ils vivaient à l'école comme à la maison. L'intégration de cette approche pédagogique avait, pense-t-elle, été influencée par un travailleur social qui avait recommandé cette manière de procéder :

On avait des profs qui expérimentaient. Je me souviens que cette prof-là nous avait dit qu'elle voulait essayer ça avec nous. [...] Faque je me souviens qu'on avait eu ça, faque on avait le droit de parler pis on avait le droit aussi de mettre des mots dans une boîte s'il y avait des choses qu'on voulait parler (Alexandra, p. 4).

Sans être des « services reçus » au sens strict, Alexandra perçoit les contacts avec certains membres du personnel de l'école (infirmière, directeur) comme étant significative pour elle. Elle souligne « À mon école primaire, il y avait toujours quelqu'un qu'on pouvait aller voir, pour parler. L'infirmière, c'était comme une super infirmière qui faisait tout [...] » (Alexandra, p. 5). Au près d'eux, elle dit avoir été en mesure de se confier, de discuter.

À la fin de sa 5^e année, Alexandra mentionne les grands chambardements survenus dans sa vie. Elle explique que sa mère a quitté son père. Sa famille nouvellement reconstituée déménagea dans un grand centre urbain, loin de leur ville d'origine. La séparation de ses parents, le déménagement de maison, mais aussi de ville, la transformation des dynamiques familiales, les changements d'école, la disponibilité de sa mère sont des éléments qui mènent Alexandra à dire que cette période était particulièrement difficile.

[...] ma mère travaillait beaucoup quand j'étais enfant, faque je la voyais pas, j'avais un père au foyer. Faque quand on a divorcé... ils ont divorcé, c'était totalement l'inverse. J'ai perdu tout contact avec mon père vraiment un an ou deux après le divorce parce qu'il a fait des menaces de mort à ma mère, faqu'il a eu un *restraining order*¹⁸ [...] pis je voyais plus ma mère, mais en même temps, mon frère me disait tout le temps que je ne pouvais pas l'achaler, de me faire toute petite [...] (Alexandra, p. 6).

À son arrivée à sa nouvelle école primaire, la professeure de 6^e année attribue les difficultés d'Alexandra à un problème d'adaptation. Selon Alexandra, les professionnelles percevaient ses problèmes comme étant liées à son adaptation à sa nouvelle école. Pour elle, ses problèmes étaient également liés à des changements significatifs au sein de ses relations intrafamiliales :

Dans les rencontres de parents, elle [la professeure de sixième année] disait que j'étais intelligente mais que j'avais de la misère à m'adapter, faque, eux autres y'ont pris ça comme quoi c'était le déménagement. Le changement aussi là, c'était dur là. Mais aussi, à la maison avec le divorce là, ce n'était pas facile. Mon grand frère aussi il était un peu, ben, lui aussi *rough* avec moi (Alexandra, p. 5).

¹⁸ Traduction libre : interdiction de contact

La séparation avait certes amené plusieurs changements mais avait aussi influencé une transformation des rôles au sein de la fratrie. Elle souligne que son frère exerçait de la violence psychologique à son égard :

Lui, c'était l'aîné faqu'il prenait un peu comme la place du père qu'il faut que, t'sais, mais le faisait mal un peu. T'sais comme la discipline, t'sais, de nous dire que notre mère est stressée pis elle travaille beaucoup. Mais, en tout cas, moi il me demandait de ne pas être demandante à ma mère, de me faire plus petite encore (Alexandra, p. 5).

Malgré les recommandations des professionnelles conseillant qu'Alexandra puisse rencontrer « quelqu'un », aucun service ne lui a été offert. À partir de son expérience, Alexandra émet certains constats entre son expérience des services reçus à son ancienne et sa nouvelle école :

[...] [nom de la grande ville] c'est très impersonnel parce que quand j'étais à [nom de sa ville d'origine], c'est une petite ville, petite école aussi. Je me rendais compte aussi qu'il y avait beaucoup de services qu'on n'avait pas à mon école primaire, vraiment beaucoup. À mon école primaire, il y avait tout le temps quelqu'un qu'on pouvait aller voir, pour parler, l'infirmière, c'était comme une super infirmière qui faisait tout, le directeur [...](Alexandra, p. 5).

C'est à sa 1^{re} année du secondaire qu'Alexandra fait la rencontre d'une travailleuse sociale. À ce moment, une personne de l'école lui aurait demandé si elle désirait rencontrer une travailleuse sociale en lien avec ses problèmes d'adaptation, « Moi j'avais juste fait comme, oui, t'sais, ça va faire du bien. J'étais déjà habituée quand j'avais été au primaire de voir quelqu'un » (Alexandra, p. 6). Les rencontres avec une travailleuse sociale se sont principalement déroulées en 1^{er} et 2^e secondaire, une heure à toutes les deux semaines. Au cours du 3^e et 4^e secondaire, les rencontres avec la travailleuse sociale se sont espacées, jusqu'à en prendre fin.

Un événement marquant est survenu au cours de ses rencontres avec sa travailleuse sociale : « Je me souviens clairement un bon moment donné je lui parlais du divorce à mes parents pis que parce que je pleurais beaucoup pis qu'elle a été surprise que ma réponse avait été que je ne veux pas qu'ils reviennent ensemble » (Alexandra, p. 8). Quelque temps à la suite des rencontres avec la travailleuse sociale, sa mère lui a dit « inquiète-toi pas, on ne reviendra pas ensemble » (Alexandra, p. 8). Elle comprend

alors que la travailleuse sociale divulgue de l'information sur le contenu de leur rencontre à sa mère.

Cet événement semble avoir eu des répercussions majeures sur la construction de sa perception des services. À partir de ce moment, Alexandra ne souhaite plus aller à ses rencontres avec la travailleuse sociale, pour elle, le lien de confiance est brisé.

[J]'y allais mais je faisais attention à ce que je disais. [...] j'évitais des sujets, t'sais. Je ne voulais pas parler de certaines affaires parce que je sais que je me disais, ben, elle va le dire à ma mère, faque je ne voulais pas parler de ma mère parce que je ne voulais pas la blesser (Alexandra, p. 9).

Elle mentionne que maintenant, avec du recul, cet événement est fort probablement en lien avec l'interruption des services « [...] peut-être que c'est pour ça que je n'ai pas continué avec elle [travailleuse sociale]? Peut-être qu'elle a évalué que ça allait bien parce que je voulais plus parler. Je lui disais «non, ça va bien, ça va avec ma mère, ça va bien à la maison» » (Alexandra, p. 9 et 10). Elle dit avoir ressenti un sentiment de trahison et qu'elle avait peur que ce qu'elle divulguait à la travailleuse sociale puisse blesser sa mère. Son souvenir de la manière dont les services ont pris fin avec la travailleuse sociale demeure aujourd'hui vague « un bon moment donné, je ne l'ai pu vu » (Alexandra, p. 10).

Alexandra raconte qu'au cours de son 4^e secondaire, elle fût très malade et présentait plusieurs symptômes de dépression. S'ensuivirent de nombreuses rencontres auprès d'un médecin qui diagnostiqua une crise de stress aigu à Alexandra. Celui-ci recommanda à la mère d'Alexandra qu'elle puisse rencontrer une personne pour « parler ». Or, aucune suite n'a été donnée à cette recommandation.

L'état de santé d'Alexandra eut un impact considérable sur sa présence à l'école et remit en question son désir de continuer ses études. Ayant moins de 16 ans, elle fût transférée dans une autre école pour jeunes décrocheurs, ce qui ne l'empêcha pas quelques mois plus tard, à son 16^e anniversaire, de quitter l'école.

À l'âge de 18 ou 19 ans, Alexandra retourna l'école où elle entama des rencontres avec un orienteur. Elle souligne l'importance que ces rencontres représentaient pour elle :

Oui j'avais des tests, je me souviens, pendant une période de temps, je me souviens que toutes les semaines ou deux semaines, j'étais dans son bureau pour parler beaucoup. Parce qu'en fait, j'avais beaucoup à craindre de mes avancements. [...] je ne croyais pas vraiment à mes aptitudes. Mais mon frère était très dénigrant, pis mon père aussi. Faque t'sais, je sais que j'ai été l'a voir pis elle m'a motivé à croire en mes aptitudes mais à travers des tests qu'elle me faisait passer (Alexandra, p. 12-13).

Elle mentionne qu'il y avait beaucoup d'échanges et de dialogues lors de leur rencontre. Ces rencontres l'ont motivé à terminer ses études secondaires pour ensuite les poursuivre au cégep.

Pour Alexandra, la trajectoire dans les services sociaux au cours de son enfance (0 à 18 ans) s'arrête ici. Or, son parcours se poursuit à l'âge adulte. Même s'il ne sera directement l'objet d'analyse, nous considérons pertinent d'en faire la présentation puisque ces données nous aideront à mieux comprendre son histoire dans son ensemble. Ces données serviront également à émettre des liens avec les répercussions à long terme qu'ont eues les services dans la vie d'Alexandra.

Au Cégep, Alexandra raconte qu'une professeure devient pour elle une personne significative dans son parcours dans les services : « je la considère comme quelqu'un qui serait dans la catégorie d'intervenante, aussi, parce que quand même elle me motivait, mais elle me faisait des mises en garde, parce que je brûlais vraiment la chandelle par les deux bouts » (Alexandra, p. 16). Celle-ci a amené Alexandra à aller consulter pour verbaliser ce qu'elle vivait.

Elle me l'avait dit, mais c'était parce qu'elle sentait une détresse psychologique, elle faisait juste me dire, t'sais euh « si un moment donné tu trouves que c'est trop [...] tu peux aller voir le psychologue, mais si c'est urgent tu peux aller voir [nom de la personne] » qui est l'intervenant, pis l'autre psychologue que je ne me souviens pas. ...]. Elle m'avait dit « au pire tu as l'infirmière ». L'infirmière aussi elle était *nice* (Alexandra, p. 17).

Au cours de son cégep, Alexandra raconte qu'elle traversa une période plus difficile de sa vie. À la suite d'interruptions de grossesse et d'une relation amoureuse empreinte de

violence psychologique, Alexandra explique qu'elle avait des pensées suicidaires. Pour la soutenir, elle fit appel à plusieurs intervenants-es. Alexandra exprime aussi qu'elle a toujours été à l'aise de chercher les ressources dont elle avait besoin.

Étudiante à l'université, Alexandra entreprend une démarche thérapeutique auprès d'une psychologue, service offert aux étudiants-es de son université. Contrairement à l'événement survenu au cours de son enfance avec sa travailleuse sociale en lien avec la confidentialité des informations, Alexandra était assurée que sa psychologue ne puisse divulguer aucune information. À ce sujet, Alexandra explique que la notion de choix de s'engager au sein d'une thérapie revêt une importance particulière pour elle, mais aussi celle de la confidentialité et de l'anonymat :

Ce n'est pas comme une travailleuse sociale qui vient me chercher pis que c'est un peu obligé d'y aller. En même temps, j'y allais parce que je voulais faire plaisir à ma mère. Tandis que là, c'était pour moi, vraiment pour moi. [...] Je me souviens quand j'ai commencé avec ma thérapeute, je n'aimais pas trop ça, mais vu qu'elle ne pouvait pas genre me *stooler*¹⁹ à ma mère, ça été mieux. Pis si je peux pu, ben c'est moi (Alexandra, p. 21).

Alexandra résume ainsi sa perception des services reçus au cours de son enfance :

J'ai jamais compris que c'était parce que moi j'avais besoin d'aide. C'était tout le temps parce que c'était des gens qui jugeaient que c'était moi qui avais besoin d'aide. Moi j'étais ben « si vous le dites que j'en ai besoin, je vais le prendre ». Pis de toute façon, c'était agréable. [...] Je manque un cours (Alexandra, p. 21).

4.1.2. Le paysage de l'identité

Alexandra exprime quelles ont été les répercussions des services qu'elle a reçus sous le thème de ses relations familiales. En ce qui concerne sa fratrie, elle explique que dans un contexte familial où ses deux grands frères performaient académiquement, les services qu'elle recevait de son orthopédagogue n'étaient pas valorisants. Bien qu'ils amélioraient son bien-être, elle souligne que cela lui renvoyait une image négative d'elle-même : « l'orthopédagogue c'était le fun mais en même temps, ça me renvoyait, j'avais l'impression d'être stupide. Oui, c'est le fun, j'étais aidée, mais justement, j'étais

¹⁹ Traduction libre : dénoncer

aidée, je n'étais pas capable de faire comme mes frères » (Alexandra, p. 23). D'autre part, elle dit avoir intériorisé l'impression d'être différente des autres, « je sentais que je n'étais pas comme eux pis c'était pour ça que j'étais là » (Alexandra, p. 24).

En ce qui concerne sa relation avec ses parents, Alexandra explique d'abord que les services n'ont pas eu de répercussions sur celle qu'elle vivait avec son père puisqu'elle ne l'a plus revu suite à la rupture de ses parents. Avec sa mère, Alexandra explique que la seule fois où il a été question des services qu'elle recevait fût l'événement où la travailleuse sociale a divulgué de l'information. Avant cet événement, Alexandra ne savait pas que sa mère avait connaissance qu'elle recevait des services. Maintenant que sa mère connaissait le fait qu'Alexandra recevait des services :

[...] ça me ramenait un peu à ma position de faiblesse, à savoir que j'ai été voir l'orthopédaque parce que je n'étais pas assez bonne pis là ça me ramenait à me dire que j'allais voir une travailleuse sociale parce que t'es pas capable de t'adapter. Je n'aimais pas ça, c'était comme le fait qu'elle sache ça, ça me ramenait encore à « j'ai besoin d'aide », t'sais. Je ne sais pas? (Alexandra, p. 26)

Bien que de recevoir des services lui renvoyait une image négative d'elle, cela l'aidait toutefois à exprimer ses émotions en lien avec ce qu'elle vivait chez elle.

[les services] m'aidaient moi à être moins agressive donc ça pouvait aider à la dynamique familiale. Parce qu'aussi ça me permettait de déverser à quelqu'un avant que ça soit trop plein que je ne pouvais pas exprimer chez-nous parce que c'était coupé, ce n'était pas du tout encouragé (Alexandra, p. 29).

Quant aux répercussions des services à long terme sur ses relations familiales, Alexandra les situe principalement en lien avec le rapport entretenu avec sa fratrie. D'une part, le fait que son frère ait exercé de la violence psychologique à son égard a contribué à ce qu'elle se perçoive comme étant un fardeau pour sa mère. D'autre part, l'intériorisation de son sentiment d'infériorité par rapport à ses frères qui, contrairement à elle, n'ont pas eu recours à des services, est venue renforcer une image négative d'elle-même. Ainsi, cette représentation aura contribué, à long terme, à ce qu'elle s'éloigne des membres de sa famille.

Malgré que ma mère ne me l'a jamais dit [qu'elle soit un fardeau] ou jamais fait sentir. Mais le fait que mon frère me l'ait dit pis que j'ai eu des services d'aide, pédagogique, d'orientation pis tout ça, ça m'a amenée à me dire que j'en suis un [fardeau] pis que ça m'a créé une distance mais par rapport à toute ma famille (Alexandra, p. 28).

Selon Alexandra, le fait d'avoir reçu des services n'a pas particulièrement eu de répercussion sur ses relations amicales. Elle explique d'abord qu'elle n'avait pas beaucoup d'amis-es puisque sa famille étant très pauvre lors de ses années, elle était ostracisée et isolée des autres élèves : « On était dans une petite école où il n'y avait pas beaucoup de pauvres. Faque on avait du linge usé mais en plus je n'avais aucun de mes deux parents pour m'habiller le matin [...] » (Alexandra, p. 26). Elle se souvient toutefois, à l'époque où elle rencontrait la travailleuse sociale, qu'une amie l'avait mise en garde envers les travailleurs sociaux « ben fait attention parce que c'est des voleurs d'enfants » t'sais elle va t'enlever ta mère ou quelque chose du genre [...] » (Alexandra, p. 27).

Elle mentionne que les deux intervenantes les plus significatives pour elle ont été la professeure de sa 5^e année du primaire et l'orthopédagogue. Si elle n'avait pas reçu ces services, Alexandra croit qu'elle aurait probablement rencontré plus de difficulté dans ses études. L'orthopédagogue lui aura donné un endroit où elle pouvait s'exprimer alors que la travailleuse sociale l'a aidé à s'adapter aux changements dans sa vie. Aspect notoire des répercussions sur son identité, la travailleuse sociale lui aurait aussi permis de ne pas trop intérioriser une représentation négative d'elle-même, c'est-à-dire « le fait que je n'étais pas bonne pis juste stupide tout court et non pas, "j'ai des déficits mais je peux avancer quand même" [...] ça m'a aidée à percevoir que je ne suis pas un problème, j'ai un problème. Ça, ça m'a aidée » (Alexandra, p. 33).

La thérapie à l'âge adulte lui aura permis, entre autres, d'apaiser la « hargne » qu'elle ressentait envers les membres de sa famille mais aussi d'aider directement sa relation avec sa mère. Dans ses relations amicales, elle a appris à mieux communiquer ses besoins, à augmenter son estime d'elle-même et sa confiance. Elle a pu également

« régler » des événements de son enfance qui la fragilisait et mettre fin à un cycle de violence psychologique qu'elle reproduisait parfois.

Selon elle, le fait d'avoir eu recours à des services au cours de son enfance a fait en sorte qu'elle connaît mieux les ressources et qu'il lui soit plus facile d'aller chercher une aide si elle en ressent le besoin.

4.2. La perception d'Alexandra sur les services d'aide et d'intervention

Dans un premier temps, Alexandra souligne l'importance de la confidentialité des informations recueillies lors des rencontres avec un-e intervenant-e :

Je suis sûre que la travailleuse sociale me l'avait dit que c'était pas toujours confidentiel, pis qu'elle allait peut-être le dire à ma mère. Je suis sûre qu'elle me l'a dit un bon moment donné, mais je ne me souviens pas que j'avais compris la portée de ce que c'était. Pis que, avoir su la portée, que ça n'allait pas être confidentiel, je n'aurais pas parlé. Mais sinon si elle m'avait vraiment assuré que c'était confidentiel, j'aurais plus parlé (Alexandra, p. 35).

Elle recommande que les intervenants-es puissent expliquer aux enfants la notion de confidentialité des informations et la portée de celle-ci. Alexandra souligne également l'importance de préserver les enfants d'un éventuel conflit de loyauté avec leurs parents, « Peu importe ce qu'on subit [les enfants], je veux dire que tu parles contre tes parents, ben t'sais, c'est atroce » (Alexandra, p. 36). Alexandra fait le lien avec les événements survenus dans sa propre histoire. Selon elle, il est difficile pour les enfants de parler de la situation de la violence conjugale puisque cela implique nécessairement de parler « contre » ses parents à dire, « tu nous diras que tes parents ne sont pas corrects » (Alexandra, p. 36).

Alexandra propose également de préserver davantage la confidentialité des services. Elle suggère que les travailleurs-euses sociaux dans les écoles viennent chercher les enfants pour leur rencontre avant le début des cours. Elle propose d'attendre la pause afin que l'enfant ne se fasse pas stigmatiser pas les autres élèves.

Dans un deuxième temps, Alexandra soulève l'aspect de la perception du rôle des travailleurs-euses sociaux. Selon elle, il faudrait tenter de construire une perception plus positive du rôle de ces professionnels-les « ce n'est pas perçu comme quelque chose de bien d'avoir un travailleur social [...] c'est un envahisseur, quelqu'un qui est venu nous espionner, il ne faut pas lui parler, pas trop » (Alexandra, p. 36).

Dans un troisième temps, Alexandra croit qu'il serait souhaitable d'amener les enfants à se confier davantage. Elle pense que des façons de faire anonymes aideraient les enfants à le faire. Elle propose l'idée de créer une ligne d'écoute anonyme pour les enfants. Bien que Tel-Jeune existe, elle l'associe principalement pour les adolescents-es et non destinée pour les enfants. Elle propose aussi d'installer des boîtes dans les écoles où les enfants pourraient laisser leurs coordonnées, de sorte que quelqu'un puisse aller chercher les enfants dans leur classe afin qu'il puisse recevoir l'aide dont ils ont besoin. Enfin, Alexandra suggère la création de groupe de partage au sein des classes afin que les enfants puissent s'exprimer plus librement. Elle explique la façon dont sa professeure de 5^e année procédait :

Oui, je me souviens qu'elle nous donnait un papier, on n'était pas obligé d'écrire, mais tout le monde était obligé de le mettre dans la boîte. Faqu'il n'y avait personne qui savait s'il y avait quelque chose d'écrit ou pas. Elle [la professeure] pigeait. C'était des questions très larges, genre je me suis chicané avec une amie pis je ne sais pas comment m'excuser (Alexandra, p. 39)

4.3. Conclusion

En somme, le récit d'Alexandra nous amène à explorer divers thèmes qui seront par la suite analysés lors de l'analyse et de la discussion. Dans la première partie de son récit, Alexandra nous permet de découvrir sa trajectoire. Cela nous aura permis entre autres de connaître la « porte d'entrée » à travers laquelle Alexandra reçoit pour la première fois des services mais aussi les liens qui unissent les différents services les uns aux autres. Son récit nous permet d'accéder aux sens et aux significations qu'elles accordent à ses expériences. Nous avons découvert notamment qu'Alexandra se représente les intervenants-es avec qui elle a été en contact à travers sa trajectoire comme étant des personnes qui ont été pour elle significatives dans son parcours et non des personnes

ayant un titre précis (travailleur-euse social-e, intervenant-e, psychoéducateur-trice). Ensuite, le récit d'Alexandra nous permet d'identifier quelles ont été les répercussions qu'ont eues les services sur ses relations familiales, amicales et amoureuses. Ces répercussions nous ont par la suite révélé les conclusions identitaires à travers lesquelles Alexandra en est venue à se percevoir. Malgré le fait qu'elle ait initialement intégré une image négative d'elle-même, les services l'ont aidée à ne pas se percevoir comme un « problème ». Alexandra souligne aussi qu'elle se perçoit « différente » des autres. Elle remarque également des répercussions des services à long terme dans sa vie. Dans la deuxième partie de son récit, Alexandra pose son regard sur les services d'aide et d'intervention à l'intention des EEVC. À partir de sa propre expérience, Alexandra propose des pistes de réflexion en ce qui concerne leur élaboration. Elle suggère notamment de développer de nouveaux savoir-faire auprès des EEVC afin de leur rendre les services plus accessibles.

CHAPITRE V

LE RÉCIT D'ÉLOÏSE

5.1. L'expérience d'Éloïse dans les services d'aide et d'intervention²⁰

L'histoire d'Éloïse débute à l'automne de ses 10 ans, en 1986. Éloïse a deux sœurs, une plus âgée et l'autre plus jeune. Sa mère est victime de violence conjugale depuis déjà quelques années. Selon ce que sa mère lui a raconté, la violence conjugale a débuté à la suite de la naissance de sa jeune sœur, en 1980.

5.1.1. Le paysage de l'action

À la question : « Quel est l'élément déclencheur qui vous a mené à recevoir des services d'aide et d'intervention pour EEVC? » Éloïse nous décrit l'événement qui les a conduites, elle et ses sœurs, à être identifiées comme des EEVC :

[...] mon père a dépassé les bornes, ma mère s'est réfugiée chez une gardienne. Pis là la gardienne, elle a appelé la police de chez elle. Faque là, nous, on était à la maison avec mon père, on entendait crier. Pis un bon moment donné, il est parti, il nous a laissé les trois sœurs toutes seules. On avait 6, 10 et 12 ans. Pis là, un bon moment donné ça cogne à la porte pis c'était la police. Pis là, c'est la police qui nous dit « OK les filles, préparez vos sacs, on vous amène chez votre [membre de la famille] ». [...] La police nous a amenés chez [membre de la famille] [...] (Éloïse, p. 1).

À son souvenir, elles ne seraient pas retournées chez-elles « Je pense qu'ils nous ont directement amenés dans un centre d'hébergement pour femmes battues dans [la ville

²⁰ La cartographie du récit d'Éloïse se trouve en appendice D (D-2).

où elles habitaient] » (Éloïse, p. 2). Éloïse raconte qu'elles sont restées dans cette maison d'hébergement quelques mois, d'octobre à février.

Éloïse se souvient que les services offerts en maison d'hébergement n'étaient pas orientés vers elle et ses sœurs, mais plutôt destinés à leur mère :

Sincèrement, je ne me rappelle pas d'avoir eu des services. Je me rappelle qu'il y avait une intervenante sur place et c'était plus ma mère avec l'intervenante. Et ce que je me rappelle c'est que ma mère avait des rendez-vous avec des avocats ou d'autres services à l'extérieur [nom de la ville] ou peu importe. Je me rappelle que c'était toujours avec une intervenante qu'elle y allait (Éloïse, p. 3).

Éloïse évoque sa perception de son séjour en maison d'hébergement « Sincèrement, mes quatre mois que j'ai passés là pour moi c'était pas genre "centre d'hébergement j'ai de la peine et je pleure". Sincèrement, j'ai eu du plaisir à cette maison d'hébergement là » (Éloïse, p. 4). Les intervenantes faisaient des activités avec les enfants, dit-elle.

Personnellement, je veux dire, de mon expérience d'enfant qui a vu son père et sa mère se battre et tout, ce n'est pas de beaux souvenirs, mais je veux dire, la maison d'hébergement, j'ai pas de séquelle traumatisante. Je trouve qu'on était bien, je ne me sentais pas une enfant euh « pauvre petit-là », non, non, tous le monde était bien gentil (Éloïse, p. 5).

Elle poursuit en expliquant que malgré les difficultés « on se serait cru comme dans un hôtel, t'sais il y avait des chambres et le soir il y avait le couvre-feu, pis on allait se coucher, il y avait la grande salle pour jouer » (Éloïse, p. 5).

Au cours même de l'entrevue, Éloïse se remémore un souvenir qu'elle avait oublié, celui d'un événement survenu lors de ce séjour en maison d'hébergement. Elle raconte :

À moins que, t'sais je me rappelle qu'il y avait eu une intervenante de la DPJ... Ah oui, tu me fais penser, c'est vrai, il y avait une intervention de la DPJ qui ne travaillait pas à la maison d'hébergement. [...] Oui, je m'en rappelle parce qu'elle avait un drôle de regard. Euh ... elle venait, écoute, je ne m'en rappelle pas si elle venait une fois par semaine ou une fois par mois [...] (Éloïse, p. 5).

Pour Éloïse, les souvenirs associés aux rencontres avec l'intervenante de la DPJ demeurent lointains et quelque peu voilés. Elle se souvient cependant que cette intervenante la questionnait à savoir comment elle vivait la situation.

Au cours de cette même période, lors de son séjour en maison d'hébergement, Éloïse raconte qu'elle a eu recours à un autre type de service d'aide et d'intervention, soit des sessions avec un psychologue. Le souvenir d'Éloïse concernant la prise de contact avec ce service est nébuleux. À son souvenir, elle a obtenu des rencontres avec ce dernier par l'intermédiaire des démarches juridiques entreprises par sa mère :

Mais je sais que ce n'était pas au centre d'hébergement. Je me rappelle, on est allé quelque part pis euh, probablement, les personnes au centre d'hébergement, veux veux, pas ils étaient là pour guider ma mère dans les procédures de divorce pis toutes ces choses-là. Je me rappelle il y avait toujours une intervenante qui était avec ma mère quand on faisait les sorties, quand on allait voir l'avocat ou quand on allait voir ce psychologue-là. Mais je pense, dans mes souvenirs de petite fille de 10 ans, que c'était pour nous aider, à nous permettre de cheminer là-dedans (Éloïse, p. 4).

Éloïse précise qu'elle et ses sœurs ont été rencontrer ce psychologue dans le cadre de séances individuelles. Elle mentionne qu'à la suite de ces rencontres, le psychologue a produit un rapport. Ce rapport indique l'état mental dans lequel Éloïse et chacune de ses sœurs se trouvaient à cette époque, souligne-t-elle.

Compte tenu des événements, elle raconte qu'elle a dû changer d'école au moment où elle a été accueillie en maison d'hébergement. Elle confirme qu'elle n'a reçu aucun service d'aide et d'intervention. Elle pense néanmoins que le personnel de sa nouvelle école était au fait de sa situation familiale. Elle l'explique ainsi :

[J]'ai changé d'école, on nous a mis dans une nouvelle école, ils savaient qu'on venait d'un centre d'hébergement parce qu'on avait une petite carte spéciale, probablement que ça arrivait souvent. C'était l'école qui l'envoyait quand tu allais là j'imagine. Je me rappelle, on avait une petite carte, donc ils le savaient, j'imagine, donc les professeurs [aussi] (Éloïse, p. 7).

À son souvenir, Éloïse présume que cette « carte spéciale » était utile aux fins du transport scolaire et devait indiquer qu'elle habitait en maison d'hébergement.

Éloïse nous raconte que son père avait quitté la résidence familiale, c'est la raison pour laquelle elles ont pu retourner y vivre et quitter la maison d'hébergement. À leur retour, Éloïse a réintégré son ancienne école. Elle souligne toutefois que personne ne l'a questionné quant à son absence qui s'était pourtant échelonnée sur plusieurs mois :

[...] je suis retournée à mon ancienne école pis là je recommençais. Pis je suis revenue dans ma classe pis « hey Éloïse a été disparu pendant quatre mois » pis on ne m'a jamais demandé, euh Probablement, ils le savaient les professeurs, le directeur, mais ils ne m'ont jamais euh. [...] Non, ils ne m'ont jamais questionnée (Éloïse, p. 7).

Le récit d'Éloïse sur la question de sa trajectoire dans les services prend fin ici. Elle nous explique qu'elle n'a eu, jusqu'à maintenant, recours à aucun autre service d'aide et d'intervention. Elle spécifie néanmoins qu'elle ressent présentement le besoin d'aller consulter :

Peut-être que ça dépend de chaque cheminement? Comme moi là. Aujourd'hui à 34 ans, je sentirais peut-être le besoin de consulter. [...] là je parle avec l'âge que j'ai mais à 10 ans, un enfant de 10 ans j'imagine ne saura pas ce qu'il aura de besoin (Éloïse, p. 21).

5.1.2. Le paysage de l'identité

Pour Éloïse, ses expériences (exposition à la violence conjugale, séjour en maison d'hébergement, divorce de ses parents, déménagements, changement d'école) sont intrinsèquement liées. C'est la somme de ces expériences qui ont eu des répercussions dans sa vie.

Les expériences d'Éloïse ont eu des répercussions sur ses liens familiaux, particulièrement celui avec son père. Elle raconte :

Là, mes parents se sont divorcés. On a pu revu notre père après ça. [...] Pis un moment donné, c'est ma mère, je devais avoir à peu près 12 ans. On n'a pas vu mon père, pendant un an et demi je te dirais, pendant un an et demi on ne l'a pas vu, on n'a pas eu de coup de téléphone, pas rien. Pis je ne me rappelais pas de m'avoir sentie brimée là-dedans, sincèrement, j'étais contente parce qu'on vivait autre chose (Éloïse, p. 10).

Sans contact avec lui depuis un peu plus d'un an, Éloïse revit son père. Ce moment, elle se le remémore comme étant un événement marquant de son histoire « Un soir on arrive de l'école et elle nous dit : "les filles je vous emmène voir votre père" » (Éloïse, p. 10). À partir de cet événement, des visites chez son père ont débuté. Au début, il avait la garde une fin de semaine sur deux. Ces moments de garde étaient supervisés par un membre de la famille explique Éloïse (Éloïse, p. 11).

[C]e n'était pas dans une routine si tu veux. Exactement. Pis après ça, pis ben, plus je vieillissais plus ça s'espaçait [les visites chez son père] pis on ne s'est jamais vraiment appelé. [...] mon père il n'a jamais, il n'a jamais donné de pension alimentaire à ma mère, il n'a jamais rien payé, *nothing*, rien, rien, rien (Éloïse, p. 11).

Éloïse nous décrit la perception de son père et du discours qu'il tenait lorsqu'elle le visitait chez lui :

À chaque fois qu'on allait le voir, à partir de mes 12 ans comme je te disais, il me parlait toujours du respect, qui aimait notre mère, que c'était ma mère qui l'avait quitté, c'était le sermon perpétuel quand on allait le voir pis je pense que c'est ça. C'est ça qui me *blasait* finalement, parce qu'à chaque fois qu'il partait sa cassette [...] Un moment donné, ben, arrête, on voulait plus y aller à cause de ces discours plates et longs (Éloïse, p. 14).

Aujourd'hui adulte, Éloïse dit ressentir encore un sentiment de culpabilité à l'égard de son père « Sincèrement, je me suis toujours sentie coupable. Je me rappelle adolescente pis que je l'appelais pas [son père], je me sentais coupable de ne pas l'appeler » (Éloïse, p. 22). Elle dit avoir eu l'impression d'avoir la responsabilité de la relation avec son père, malgré le fait qu'elle était l'enfant et lui l'adulte. Éloïse souligne que même adulte, une certaine méfiance est demeurée envers son père :

[...] t'sais même adulte pis que j'allais chez eux pis qu'il pognait les nerfs après sa femme ou après ses enfants, ce regard-là il m'a toujours euh... Je n'ai jamais eu confiance en lui. Quand j'allais là sincèrement je ne me suis jamais sentie en confiance, j'avais toujours peur de t'sais, il va tu m'en sacrer une? (Éloïse, p. 23).

Contrairement à la relation avec son père, Éloïse raconte qu'elle, ses sœurs, sa mère ont toujours été très près les unes des autres :

T'sais, on a toujours été très proche les quatre si tu veux, faque... T'sais, ça ne nous a pas éloignés en tout cas, ça nous a, soit on est resté pareil ou ça nous a rapprochés. Ça n'a pas été en se dégradant et au contraire on a toujours été les quatre ensemble (Éloïse, p. 18).

Éloïse mentionne qu'elle pleurait très souvent et que cela avait selon elle eu une influence sur ses amitiés :

[...] quand je suis revenue à mon école. Je pleurais tout le temps, je me rappelle, je pleurais tout le temps. Tellement que je me rappelle mes amis-es, j'avais une amie d'en face si tu veux, elle venait plus me chercher. [...] Écoute, j'imagine c'est parce que je pleurais tout le temps et qu'elle devait me trouver plate, t'sais (Éloïse, p. 15).

Éloïse explique que sa mère a vendu la résidence familiale et qu'elles sont déménagées en appartement. Elle raconte, « Je me rappelle ma 5^e année et le début de ma 6^e année, les souvenirs que j'ai c'est que je braillais, tout le temps, tout le temps, tout le temps » (Éloïse, p. 16). À la suite d'une situation survenue avec son amie en cinquième année, elle émet l'hypothèse qu'elle est devenue un peu plus solitaire « je me rappelle en vieillissant, j'ai l'impression que j'avais comme des amis-es pis après cette anecdote-là j'ai l'impression que je me suis en allée en solitaire si tu veux. [...] Je me rappelle que je me suis toujours comme renfermée » (Éloïse, p. 18), raconte Éloïse. Elle se décrit comme une personne ayant une certaine timidité. Elle suppose que son séjour en maison d'hébergement et les grands bouleversements que ce séjour a occasionnés dans sa vie ont fort probablement un lien avec le développement d'une certaine timidité chez elle :

[...] j'ai toujours été timide à la base, mais je sais pas si c'est le fait que t'sais, tu déménages, tu changes d'école, tu vas en maison d'hébergement, veux veux pas, c'est d'autres femmes qui sont là amochées pis il y avait d'autres enfants, euh... C'est comme en communauté si tu veux là. On a changé d'école, après ça, après quatre mois tu retournes à la maison, tu reviens à l'école (Éloïse, p. 15).

Concernant les répercussions des services sur elle à long terme, Éloïse souligne :

C'est con ce que je vais dire, mais je n'ai pas d'amis-es. Je ne suis pas une personne qui, t'sais, je m'arrange toujours toute seule, je sais pas si ça un lien avec mon enfance ou quoi? Mais je ne suis pas une fille de groupe, je suis toujours toute seule, individualiste qu'on dit? [...] Je suis très très solitaire (Éloïse, p. 17).

En somme, Éloïse explique que ce sont davantage les changements liés à la séparation de ses parents, aux déménagements, aux changements d'écoles et aux traumatismes liés à l'exposition à la violence conjugale qui ont eu des répercussions dans sa vie, plutôt que les services reçus en maison d'hébergement. En parlant de son expérience en maison d'hébergement, Éloïse raconte :

[...] je suis convaincue qu'on a aidé ma mère. Mais j'ai pas l'impression que sincèrement, dans le fond nous [les enfants] on était là pis on suivait. [...] J'ai pas l'impression qu'on nous a aidés. [...] On faisait partie comme d'un tout, de notre mère, on suivait, je n'ai pas l'impression quand ils [la maison d'hébergement] voient les enfants, qu'ils pensent qu'ils ont eu un traumatisme, qu'il faut essayer de les aider. Peut-être que ça été aussi, mais ce n'est pas l'impression que j'en ressors (Éloïse, p. 19-20).

5.2. La perception d'Éloïse sur les services d'aide et d'intervention

Selon elle, il serait pertinent d'aider les EEVC à ne pas se sentir responsables de la situation et de la relation avec le père qui exerce de la violence. Ainsi, elle souligne la pertinence de déculpabiliser les enfants « S'il y a un moyen à faire sentir à l'enfant qu'il n'est pas responsable (Éloïse, p. 23).

Éloïse mentionne qu'elle trouve pertinent d'intégrer au sein des services offerts aux EEVC, celui d'aider les mères victimes à parler de la situation et des changements qui surviendront à leurs enfants. Selon son expérience, Éloïse raconte que sa mère n'était pas une personne qui parlait beaucoup, elle l'a décrit comme une personne plutôt discrète :

Parce que oui on avait une relation avec notre mère, mais les événements par rapport à mon père, on n'a jamais vraiment sérieusement parlé, t'sais j'ai pas de souvenirs que ma mère et moi, on s'assoit dans le salon avec elle et qu'elle nous disait « bon les filles... » t'sais c'était comme, on voyait avec elle ce qui s'en venait. Ce n'était pas « les filles, il va se passer ça, il va se passer ça », t'sais on suivait le train avec elle dans le fond. Je ne sais pas, peut-être dire aux mères, pis t'sais je veux pas rendre responsable ma mère de rien là (Éloïse, p. 24).

Elle pense que sa mère aurait peut-être eu plus de facilité à avoir ce genre de discussion avec ses filles si elle avait été davantage outillée à le faire.

5.3. Conclusion

Nous explorons dans le récit d'Éloïse plusieurs thèmes. Dans la première partie de son récit, sa trajectoire permet de constater que la plupart des services en maison d'hébergement ont été mis en place pour aider sa mère et qu'ils n'étaient pas orientés vers elle. Il est possible de voir également que l'événement déclencheur qui a permis

qu'elle soit identifiée comme étant une EEVC a été le point de départ de nombreux changements dans sa vie d'enfant (déménagements, changement d'école, séparation). Le récit d'Éloïse relate aussi les répercussions des services sur ses relations familiales, amicales et les conclusions identitaires qu'elle en retire. Cela nous permet de constater qu'Éloïse considère que ce sont l'ensemble de ces expériences (en lien avec l'exposition à la violence conjugale) qui ont eu des répercussions dans sa vie. Elle parle notamment de son père et de la construction de son sentiment de culpabilité à son égard. Dans la deuxième partie du récit, Éloïse émet son opinion sur les services à l'égard des EEVC. Elle souligne l'importance d'accorder un plus grand soutien à ces enfants ainsi que de soutenir les mères victimes de violence conjugale dans leur relation avec leurs enfants.

CHAPITRE VI

LE RÉCIT DE ZOÉ

Zoé et Éloïse sont deux sœurs. Par la force des choses, leurs récits sont étroitement liés. Bien que leurs récits s'entrecoupent sur plusieurs aspects, il n'en demeure pas moins que le sens et les significations qu'elles accordent de part et d'autre aux événements survenus diffèrent. Qui plus est, leur âge respectif à l'époque où elles ont reçu les services d'aide et d'intervention diffère l'une de l'autre. Étant la cadette de sa famille, les souvenirs de Zoé en sont parfois altérés et sont moins vifs à son esprit que sa sœur Éloïse.

6.1. L'expérience de Zoé dans les services d'aide et d'intervention²¹

L'histoire de Zoé débute à l'automne 1986. Zoé à 5 ans. Composée de trois sœurs, elle est la cadette de sa fratrie. Selon son récit, sa mère est victime de violence conjugale depuis déjà plusieurs années.

6.1.1. Le paysage de l'action

À la question « Quel est l'événement déclencheur ou la situation qui a fait en sorte que tu sois identifiée comme étant une EEVC? », Zoé répond ceci :

Un bon moment donné, je sais qu'elle [sa mère] a eu beaucoup de menaces de mon père, donc un bon moment donné, elle avait eu juste pas le choix de quitter. Je pense que de son côté, elle voulait s'assurer que mon père n'allait pas avoir la garde ou quoi que ce soit. Faque écoute, je ne sais pas au juste comment ça s'est

²¹ La cartographie du récit de Zoé se trouve en appendice D (D-3).

déroulé. Écoute, moi j'étais toute petite et je suivais, mais un bon moment donné c'était une question de sécurité avec ses enfants. Je pense qu'elle a décidé de chercher de l'aide et ils ont décidé de nous placer dans une maison [maison d'hébergement] (Zoé, p. 2).

Selon elle, sa famille (sa mère et ses deux sœurs) est demeurée en maison d'hébergement quelques mois : « Je me souviens d'avoir passé ma fête, Noël [...]. En tout cas, on est resté là l'hiver. Donc pour moi ça a duré, parce que je me souviens parce qu'on a vu plusieurs familles passer » (Zoé, p. 2). Zoé décrit que les services en maison d'hébergement étaient axés sur les femmes et non pas sur les enfants :

Moi pour être franche, il me semble qu'on était un peu laissé à nous-mêmes. [...] Mais moi je n'ai pas de souvenir d'avoir été prise en charge, c'était plus ma mère, pis nous autres on était là, dans une maison avec des gens qu'on ne connaissait pas (Zoé, p. 3).

Elle précise qu'à son souvenir, sa mère rencontrait une intervenante chaque semaine alors qu'elle et ses sœurs n'auraient eu recours à aucun service mis à part celui d'avoir été hébergé.

Ses souvenirs liés à son séjour en maison d'hébergement ne sont pas négatifs « Je n'en garde pas un mauvais souvenir, je ne suis pas traumatisée de l'expérience qu'on a eue. Je suis capable d'en parler ouvertement, c'est un service auquel on a eu recours » (Zoé, p. 3). Le fait d'avoir été près de ses grandes sœurs semble avoir eu des répercussions positives sur Zoé « Mais, je me souviens j'étais avec deux grandes sœurs, donc pour moi ça c'est bien passé » (Zoé, p. 3).

Zoé eut recours à des services avec un psychologue. Or, ces rencontres, Zoé ne s'en souvient pas de façon précise. Ses souvenirs sont principalement en lien avec la découverte récente d'un document, celui d'un rapport d'évaluation que le psychologue avait produit à cette époque dans le cadre d'un processus juridique. Elle explique :

[...] c'est drôle j'avais même fait un dessin de c'est quoi que représentait ta famille pis je n'avais même pas fait mon père. Faque ça voulait tout dire. Mais ça, je pense que c'était juste dans l'optique de voir la perception qu'on avait de notre père parce que là notre mère ne voulait pas que mon père ait la garde là (Zoé, p. 4).

Zoé explique qu'elle associe son séjour en maison d'hébergement avec un changement d'école, « j'étais amenée à changer d'école donc c'est sûr que ça, c'était moins le fun » (Zoé, p. 4). D'ailleurs, Zoé décrit cette période de son enfance comme suit :

C'était un moment de ma jeunesse que ce n'est pas comme tous les autres qui font juste jouer dans la cour et c'est ça. Tu te fais *barouetter* à droite et à gauche, tu te retrouves avec des gens que tu ne connais pas, t'es pas avec ta famille, mais (...) Tu es habituée à voir ta mère dans un état, combien de fois qu'on est allées chez [membre de la famille] pis qu'elle mettait des concombres sur les yeux de ma mère pour dégonfler et pour dépocher pis moi je regardais ça, bizarre. (Zoé, p. 4).

Pour résumer, les services semblent avoir été ponctuels dans la vie de Zoé. Ils se sont échelonnés sur une période de quelques mois et ils ont pris la forme d'un séjour en maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale ainsi que des sessions avec un psychologue.

6.1.2. Le paysage de l'identité

Concernant les répercussions des services sur ses liens familiaux, Zoé précise que :

[...] le fait d'avoir été éloigné de mon père, moi je voulais juste ne pas le voir, j'avais juste peur de lui. Pis euh... Ce que dans le fond le passage en maison d'hébergement a favorisé cela ou pas je ne pourrais pas te le dire, mais je pense que cela a créé un peu d'insécurité, je ne sais pas. D'être *barouetté*, tu ne sais pas dans le fond qu'est-ce qui t'attend, qu'est-ce que tu vas faire (...) (Zoé, p. 6).

Elle ajoute en précisant que la situation familiale dans laquelle elles se trouvaient a augmenté la nervosité et le stress de sa mère, « On s'entend là, tu as trois enfants à charge, tu veux juste leur bien. Donc j'avais une mère qui était hyper stressée, nerveuse, qui était toujours sur le gros nerf. Faque t'sais en même temps, tu es témoin de ça » (Zoé, p. 7). Par ailleurs, sa mère, ses sœurs et elle-même ont toujours été très près les unes des autres : « Avec mes sœurs, on est vraiment proches, mais vraiment beaucoup là. Pis t'sais avec ma mère on a toujours été super proche. [...] le fait qu'on a traversé différentes épreuves ça a fait qu'on ne s'est jamais lâchée » (Zoé, p. 9).

Pour Zoé, les services n'ont pas eu de répercussions négatives dans sa vie. Elle mentionne que son jeune âge au moment de son séjour en maison d'hébergement a

probablement influencé sa perception des répercussions des services dans sa vie : « Moi en même temps je suivais ma mère, je suivais mes deux sœurs et peu importe où on aurait été » (Zoé, p. 8). Le fait d'avoir vécu ces expériences l'a amené selon elle à faire certains constats :

Ça me fait prendre conscience plus aujourd'hui, j'apprécie encore plus n'importe quoi, parce que j'ai peut-être été en contact avec des gens qui l'ont peut-être eu plus facile et tant mieux, je ne leur souhaite pas, mais en même temps, d'avoir traversé par des moments vraiment plus difficiles, aujourd'hui je veux juste avoir des relations saines. On change les priorités (Zoé, p. 9).

Zoé identifie sa timidité comme étant peut-être l'une des répercussions possibles de son séjour en maison d'hébergement. Elle l'associe également aux événements adjacents à ce séjour, c'est-à-dire, les changements d'écoles et l'exposition à la violence conjugale au cours de son enfance. Elle précise :

[...] est-ce que c'est dû à ça [le séjour en maison d'hébergement], à la violence ou si c'est un mélange de facteurs, mais t'sais. J'ai toujours été très très très réservée, je pense qu'on a trop été euh *barouetté*, t'sais on n'a pas eu une petite vie tranquille. Faque on dirait que, t'sais j'ai changé d'école souvent [...] ça tout le temps été de se retrouver de nouveaux amis-es. Faque j'étais gênée, je me suis renfermée (Zoé, p. 5).

À la suite du séjour en maison d'hébergement, Zoé raconte qu'elle a eu à changer plusieurs fois d'école, due notamment aux changements de travail de sa mère. À son souvenir, les services ont pris fin lorsqu'elles ont quitté la maison d'hébergement « j'ai pas le souvenir que ça [les services] s'est poursuivi par la suite. Ça aurait peut-être été une bonne chose » (Zoé, p. 6). Elle poursuit à la fin de l'entrevue qu'il serait probablement positif que les services se poursuivent à la période de l'adolescence pour les EEVC puisque « C'est à cet âge-là que tu évolues, tu te cherches un peu pis avec le passé que tu as » (Zoé, p. 11).

6.2. La perception de Zoé sur les services d'aide et d'intervention

Selon Zoé, les EEVC auraient principalement besoin d'un soutien psychologique. À partir de son expérience, elle conclut que les EEVC auraient besoin de s'exprimer et de partager davantage ce qu'ils vivent :

Ça fait du bien et je n'en ai pas eu quand j'étais jeune pis avec tout ce qu'on vivait, surtout pour une enfant, c'est pas euh... Peut-être que ça fait ce que je suis aujourd'hui et fasse qu'à certaine situation je réagis différemment ou peut-être plus craintive ou pas assez fonceuse, peut-être que je n'ose pas, peut-être que j'ai peur d'une mauvaise réaction des gens. Je ne sais pas. (Zoé, p. 10).

Comme mentionnée précédemment, elle propose que ces services soient offerts à la période de l'adolescence. Elle précise que ces services doivent préserver un aspect flexible et énumère certaines qualités que les intervenants-es travaillant auprès des EEVC devraient posséder : « Ça prend des gens compréhensifs, qui sont doux, juste pour que la personne se sente à l'aise, il ne faut pas que ça soit dans un contexte rigide » (Zoé, p. 12).

6.3. Conclusion

L'histoire de Zoé, ainsi que celle de sa sœur Éloïse, nous amène à percevoir l'expérience dans les services comme faisant un ensemble précis d'événements survenus au cours de l'enfance. Il est dès lors difficile de cerner quelles sont précisément les répercussions des services dans leur vie. Par contre, il est possible de définir les répercussions de cette période (exposition à la violence conjugale, séjour en maison d'hébergement, déménagement, nouvelle école) sur ses relations familiales et amicales ainsi que sur son identité. Leurs récits mettent ainsi en relief la mince frontière entre le sujet d'étude et la richesse des expériences des participantes.

Par ailleurs, plusieurs thèmes ont été abordés dans le récit de Zoé. Entre autres, il est possible d'observer l'importance des liens familiaux entre la mère et ses filles, ainsi qu'entre les sœurs. Nous observons également que même si le séjour en maison d'hébergement n'a pas été traumatisant pour Zoé, il en demeure que cette période correspond à un moment d'insécurité pour elle. Ces thèmes et bien d'autres encore, seront analysés dans le cadre du chapitre d'analyse et de discussion.

CHAPITRE VII

LE RÉCIT DE JUSTINE

7.1. L'expérience de Justine dans les services d'aide et d'intervention²²

L'histoire de Justine débute avant sa naissance, en 1984, au moment où sa mère est enceinte de son grand frère. Sa famille réside dans l'un des grands centres urbains du Québec. Justine raconte que sa mère est dès lors victime de violence conjugale. Son entrevue ne précise pas à quel moment la violence a débutée. Il est néanmoins possible, avec les informations recueillies, de présumer que sa mère a été victime de violence conjugale bien avant la naissance de son premier enfant. Justine, quant à elle, est née quelques années plus tard, en 1987.

7.1.1. Le paysage de l'action

À la question « Quel est selon toi l'élément déclencheur ou encore la situation qui t'a menée à être identifiée comme étant une EEVC par un-e intervenant-e? » Justine répond qu'avant même sa naissance, sa mère a eu recours à des services d'aide et d'intervention. Elle nous décrit ainsi l'événement qui l'aura amené une première fois vers ces services :

Pis, il y avait un poste de police vraiment proche de chez-nous pis je sais que ma mère le premier appel qu'elle a fait c'est qu'elle a appelé la police. Elle a appelé directement la police, elle était enceinte pis je pense qu'elle avait plus peur de faire du mal au bébé que de se faire faire du mal à elle. Donc, elle a appelé les policiers (Justine, p. 1).

²² La cartographie du récit de Justine se trouve en appendice D (D-4).

Justine raconte que sa mère a fait appel aux policiers à maintes reprises avant de recevoir leur aide. Elle souligne qu'à l'époque, les policiers n'étaient peut-être pas suffisamment outillés pour intervenir dans des situations de violence conjugale :

Ma mère a dit qu'elle ne savait pas s'ils [les policiers] étaient vraiment prêts à répondre à ce genre d'appel là, dans ce temps-là à cause de la criminalisation de la violence conjugale pis tout ça. [...] ça a pris plusieurs appels avant qu'ils aient des conseils ou quelque chose de concret qui se passe [...] (Justine, p. 1-2).

Lorsque les services policiers se sont impliqués dans la situation, ils ont procédé à différentes démarches, notamment celle de créer des périmètres de sécurité autour de leur résidence et fournir une enregistreuse afin de capter les messages téléphoniques « violents, agressifs, les menaces de mort [...] » (Justine, p. 2) laissés par son père, explique Justine. Les services policiers ont également suggéré à sa mère de se rendre au CLSC et « qu'ils allaient être peut-être plus outillés pour l'aider que les policiers qui ne savaient pas trop encore comment intervenir et interagir dans cette situation-là » (Justine, p. 2). Ainsi, par l'entremise du CLSC, sa mère a été référée à une maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale. Cette maison était située dans le même quartier où ils résidaient préalablement.

Ce premier séjour en maison d'hébergement fut le premier d'une longue série. Il y eut par la suite de nombreux allers-retours entre les maisons d'hébergement et la résidence familiale. Justine mentionne que son enfance a été entremêlée de périodes parfois calmes et parfois empreintes d'événements de violence :

Moi je suis née en 1987, faque en 87-88 à peu près [...] entre nous deux [entre la naissance de son frère et elle], ma mère a arrêté de prendre des recours parce que mon père était en prison. [...] Mais après il est sorti, peu de temps après, pis là... c'est ça, la violence a continué (Justine, p. 3).

Comme le témoigne Justine, à la sortie de prison de son père, sa mère est retournée avec ses enfants se réfugier dans une maison d'hébergement. Ils ont ensuite été transférés pour des questions de sécurité dans une autre de ces maisons, puis dans une autre située beaucoup plus loin de la résidence familiale. Selon Justine, ce dernier séjour s'est avéré être d'une plus longue durée, mais aucun des séjours n'aura duré plus que trois semaines consécutives.

À la suite de ces séjours, Justine raconte que sa mère décida de se réfugier chez ses parents. Or, d'autres épisodes de violence ont éclatés entre son père et [un membre de sa famille]. Ils ont donc dû retourner se réfugier dans une maison d'hébergement :

[...] dans ces années-là c'était comme devenu de maison d'hébergement à maison d'hébergement pis là, la police a eu plus d'espaces dans notre vie à ce moment-là aussi parce que là les recours juridiques sont entrés en jeu. Parce qu'il y a eu des travailleuses sociales par exemple de la maison [nom de la maison d'hébergement] qui ont pris en main comme le dossier OK. [...] ma mère a comme été prise en main parce que là ma mère avait une grosse instabilité, mon frère il fallait qu'il commence l'école, il y avait plein de ... conditions qui faisaient que là il fallait que ça se fasse là (Justine, p. 4).

Enfin, de sa naissance jusqu'à l'âge de 4 ans, Justine aura séjourné à plusieurs reprises dans des maisons d'hébergement.

Quant à sa perception des services offerts dans ces maisons, elle raconte qu'ils n'étaient pas orientés vers elle et son frère. Elle n'a jamais rencontré une intervenante « Parce que dans les maisons d'hébergement hum... à part les *focus groups* pis le fait qu'on soit entouré d'enfants et de femmes. [...] Je n'ai pas eu de services comme dirigés comme sur nous deux [son frère et elle] » (Justine, p. 6). Justine trace le portrait de ses séjours en maison d'hébergement :

Mais en fait, ça ne m'a jamais dérangée d'avoir passé ma jeunesse, ben ma petite enfance dans des centres pour femmes [maisons d'hébergement]. J'ai tout le temps dit que c'était les périodes les plus joyeuses de mon enfance. Parce que j'étais entourée de pleins d'amis-es, pleins de maman et qu'il y avait moins de difficultés dans ces moments-là. C'était vraiment de beaux moments (Justine, p. 21).

À la suite de cette période, Justine raconte que sa mère entreprit des démarches judiciaires en cour criminelle « Pis à cause que les démarches criminelles ont commencés, ont a pu retourner chez-nous avec un périmètre de sécurité. Mais il y a eu quand même d'énormes attaques et d'énormes situations de danger là » (Justine, p. 5). Elle définit la notion de périmètre de sécurité par le fait que son père ne pouvait approcher la résidence familiale jusqu'à un certain nombre de mètres. Ce périmètre de sécurité, raconte-t-elle, n'aura toutefois pas empêché son père de transgresser cette mesure de protection, « [...] il le faisait pareil pis il rentrait pareil pis il y avait quand

même beaucoup de violence qui se passait et tout » (Justine, p. 5). Justine explique qu'à son souvenir, les services policiers auraient été plus présents à partir de ce moment. Justine précise que ces policiers ont été présents près de deux ans et demi, voire trois, dans la vie de sa famille.

Justine mentionne qu'elle et son frère ont été la cible d'intervention en raison de l'exposition à la violence conjugale, entre autres, lorsque sa mère s'est engagée dans des démarches en cour criminelle. Démarches judiciaires qui se seront ensuite échelonnées sur une période de huit ans « Faque, au niveau criminel, avec les procureurs de la justice et les travailleuses sociales qui sont dans le palais de justice, là, on a commencé à avoir des services plus adaptés, qui nous visaient plus nous » (Justine, p. 7).

Simultanément avec le début des procédures criminelles, vers l'âge de 5 à 7 ans, Justine nous raconte qu'elle s'est retirée dans un mutisme. Le mutisme mettait en danger son apprentissage académique et sa professeure se questionnait à savoir si elle était autiste. Après réflexion, Justine dit ne plus se souvenir si les services avaient été offerts par le biais du palais de justice ou par l'entremise d'un autre établissement. Elle croit que son mutisme et les démarches judiciaires ont contribué au fait qu'elle reçoive des services plus spécifiques pour elle.

À partir de ce moment, elle entreprit des sessions d'art thérapie, raconte-t-elle. Ces services étaient selon elle liés à son mutisme qui était une réaction à l'exposition à la violence conjugale. Elle décrit ces sessions comme suit :

Je sais qu'il y avait comme une vitre où est ce que ma mère était l'autre bord, elle elle nous voyait, mais pas nous on la voyait pas. Là, moi j'étais seule avec la personne et mon frère avait son tour aussi. Il y avait ça, faire des dessins, analyser nos dessins. Beaucoup, mais par rapport à la violence conjugale (Justine, p. 8).

Elle dit que le mutisme mettait en danger l'attachement qu'elle avait envers sa mère. À cet effet, elle avait des rencontres appelées « sessions d'attachements », explique-t-elle.

Donc, j'avais aussi des genres de sessions d'attachement là. Comme, il y a un miroir et là il y a une étrangère qui entre dans la pièce, je reste avec l'étrangère et là ma mère rentre, l'étrangère part, là je reste toute seule avec ma mère.

Comme pour tester l'attachement. On [elle et son frère] était comme des pots de colle avec notre mère parce qu'elle nous traînait toujours avec elle et on dormait toujours dans le même lit qu'elle (Justine, p. 9).

À son souvenir, les sessions d'art thérapie et celles sur l'attachement se sont échelonnées de l'âge de 7 à 8 ans.

Suite aux procédures entreprises en cour criminelle, son père alla en prison. À sa sortie, ce dernier s'engagea dans des recours judiciaires pour obtenir la garde de ses enfants, explique-t-elle. Ce qu'il obtint : « C'est ça, il a eu un ... il a été en prison. Il est sorti et il a eu le côté civil pis finalement on a eu des gardes partagées, euh, pas des gardes partagées, des gardes surveillées » (Justine, p. 12). Justine raconte que sa mère avait très peur pour la sécurité de ses enfants.

Elle explique qu'elle a un souvenir indélébile du centre où se déroulaient les rencontres supervisées :

[...] on était dans une pièce avec mon père pis il y avait une femme avec nous dans la pièce. Faque s'était très très supervisé. Pis là, moi je faisais encore du mutisme donc je ne parlais pas plus à mon père que je parlais à n'importe qui. Faque moi, je faisais des dessins tout le long pis je pense que mon frère faisait autre chose aussi. C'était pour nous un inconnu [son père], un inconnu dangereux en fait parce qu'on voyait tout plein de trucs, mais on ne le connaissait pas dans le fond (Justine, p. 12).

Les rencontres supervisées ont pris fin après un certain temps, dit-elle. Son père a été en mesure d'obtenir la garde, une fin de semaine sur deux, sans supervision. À partir de ce moment, ce dernier a commis des actes de violence graves envers eux.

Faque dans le fond, je ne sais pas pourquoi, mais ils ont permis une fin de semaine sur deux pendant une période après ça [les rencontres supervisées]. Pis là, il y a eu de gros actes de violence directement sur nous pis dans le fond, ça prit une couple de fins de semaine pour qu'on [Justine et son frère] en parle. Pis là, quand on en a parlé, ils sont retournés en cours pis là il y a eu le psychologue qui pleurait (Justine, p. 12).

À la suite d'une quatrième visite sans supervision chez leur père, elle raconte qu'elle et son frère révélèrent les actes de violence qu'il exerçait à leur endroit. Elle souligne que sa mère perdit confiance envers les services suite à ces événements :

Donc elle a vraiment commencé à ne plus avoir confiance en tous les services, en tout ce qui concerne la justice. [...] Elle a vraiment eu un gros gros blocage par rapport à tous les services parce qu'on a été blessé, pas juste par mon père, mais par les services qui nous ont menés vers ça (Justine, p. 13).

À la suite de ces révélations, Justine explique qu'elle entreprit un suivi auprès d'un psychologue. Deux ou trois séances ont eu lieu. Ces dernières auront été marquantes dans l'histoire de Justine :

Dans le fond, ce psychologue, il pleurait tout le temps. C'était un homme pis j'y parlais, je parlais avec lui pis il posait des questions, mais il pleurait tout le long de la session. Disons que je n'avais vraiment pas conscience, peut-être de l'impact du fait que c'était vraiment dur ce que je racontais. Je le racontais peut-être vraiment vraiment de façon banale (Justine, p. 10).

Il nous semble que ces sessions avec le psychologue ont eu des répercussions sur la construction de la perception de Justine sur les services. Celle-ci mentionne :

Ça a pris beaucoup beaucoup de temps après. Pendant mon adolescence j'aurais vraiment vraiment eu besoin d'avoir recours à une travailleuse sociale ou à une psychologue ou t'sais n'importe quel service d'aide dans le fond et je voulais pas, j'étais *buckée*, je voulais vraiment vraiment pas pis parce que je me souvenais de ces sessions-là qui avaient été vraiment vraiment marquantes pis un peu ben je sais pas, j'avais senti que c'était un peu déplacé après ça quand je réfléchissais à ça pis que dans le fond, ça ne servait à rien, qu'il ne pouvait pas m'aider finalement (Justine, p. 10).

À la suite de ces événements, Justine n'aura eu recours à aucun autre service pendant son enfance.

Pour Justine, les services reçus au cours de son enfance et ceux de son adolescence, bien que ce ne soit pas pour les mêmes raisons, sont interreliés « Pour moi, ça va tout ensemble » (Justine, p. 15). Au début de son adolescence, lors de son arrivée à l'école secondaire, Justine explique que certains problèmes de comportements ont émergé et c'est la raison pour laquelle elle fût en lien avec d'autres services :

[...] j'avais des comportements très dérangeants pis euh... en fait au-delà des dérangements à l'école je n'étais pas nécessairement l'élève la plus sage. En fait, j'avais des comportements autodestructeurs pis ben on s'inquiétait de mon poids, de ma consommation de drogue (Justine, p. 15).

Elle précise que lorsqu'elle changea d'école, son dossier a été transféré. À cette nouvelle école, Justine mentionne avoir grandement apprécié le type d'encadrement qui lui

offert : « on m'a vraiment encadrée. Encadré, mais j'ai adoré parce que les gens étaient vraiment présents. J'ai adoré ce genre d'encadrement là parce que c'était quand même pas mal lousse » (Justine, p. 15). À une certaine période de son adolescence, raconte-t-elle, l'encadrement était devenu un peu moins souple :

Donc là, l'encadrement s'est refermé un petit peu. Ils m'ont quand même laissé des passes droites et des trucs, mais vraiment comme à la place d'aller dans des cours où j'avais déjà de la facilité, il me laissait aller en art ou en théâtre. Dans le fond, c'était une autre manière de me développer. Pis j'avais plus [davantage] de rendez-vous (Justine, p. 15).

Ces rendez-vous consistaient à rencontrer une psychoéducatrice. Ces séances se sont déroulées tout au long de son secondaire, mais principalement au cours de la 2^e et 3^e année. Elle était libre d'aller rencontrer la psychoéducatrice lorsqu'elle en ressentait le besoin. Les séances étaient essentiellement centrées sur ce qui se passait à l'école et à la maison.

Justine raconte qu'elle n'aura pas revu son père avant l'âge de 19 ans. Elle précise que malgré le temps écoulé, il est demeuré dans le déni en ce qui concerne ses propres comportements violents.

Ce n'est que plus tard, étudiante à l'université, qu'elle renoua avec les services d'aide et d'intervention. Les services de psychologie destinés aux étudiants-es de l'université lui ont permis de renouer, en quelque sorte, avec la psychologie.

7.1.2. Le paysage de l'identité

Concernant les répercussions des services d'aide et d'intervention, Justine mentionne que ces derniers ont eu davantage de répercussions dans sa vie à long terme qu'à court terme.

Bien que ce ne soit pas directement lié aux services d'aide et d'intervention reçus au cours de son enfance, Justine définit les répercussions de la violence conjugale sur ses relations familiales, notamment celles avec ses grands-parents. Particulièrement sa grand-mère qui a été très présente lors de la période d'instabilité de sa famille « Ma

grand-mère je sais que je l'ai appelé maman avant ma mère. Elle était vraiment très présente » (Justine, p. 23). De plus, la présence de la violence conjugale a eu, selon Justine, beaucoup de répercussions sur les relations avec des membres de la famille éloignée :

Beaucoup beaucoup beaucoup. Cela a des répercussions aussi, à cause de mes [membres de la famille éloignée], surtout une en particulier qui est fâchée que ma mère soit restée dans la relation avec mon père aussi longtemps, qu'elle ait coupé les ponts pendant ce temps-là et qu'elle ait fait payer mes grands-parents. Elle est vraiment vraiment fâchée encore. Donc nous nous n'avons pas de bonnes relations avec [ces personnes] (Justine, p. 25).

Par ailleurs, Justine précise que le type de relation entretenue avec sa mère au cours de son enfance était « fusionnel », alors qu'à l'adolescence ce lien s'effrita :

Je me souviens à cette époque-là, dans la petite enfance, ma mère m'amenait avec elle, je la suivais, j'étais vraiment vraiment collée. Ma mère m'aurait amenée à n'importe quel endroit, n'importe où. Je l'aurais suivi, je pense. Je n'avais pas vraiment la conscience de ça, mais j'avais tellement peur de la perdre dans le fond que je faisais n'importe quoi » (Justine, p. 24).

Enfant, Justine se définit comme « réactive » et émotive face à son environnement. D'abord par son mutisme, ensuite par le refus de services d'aide et d'intervention au cours de son adolescence :

Très très longtemps dans ma vie j'étais en réaction. Par exemple le mutisme, je crois que c'était une réaction à ça. Pis à l'adolescence j'étais vraiment vraiment réactive aussi. Faque je ne sais pas, vu que j'étais en réaction et que je refusais beaucoup de services, dans le fond que je ne faisais pas appel (Justine, p. 27).

Elle explique que les sessions avec ce psychologue ont eu des répercussions sur sa trajectoire à travers les services puisque cela l'a conduite à ne pas recevoir de services au cours de son adolescence :

[...] j'ai eu des rencontres avec des psychologues ou un psychologue en particulier dont je me souviens qui m'a vraiment vraiment marquée parce que ça m'a, ben dans le fond j'ai l'impression que cette rencontre-là ou ces rencontres-là m'ont empêchée d'avoir recours à ce genre de services plus tard (Justine, p. 10).

Aussi, selon Justine, le comportement inadéquat du psychologue l'a amené à construire un sentiment de culpabilité par rapport à son histoire.

Quant aux répercussions à long terme, Justine explique dans un premier temps que les services d'aide et d'intervention l'ont amené à développer un rapport ambigu avec l'autorité :

Je pense, en général avec les maisons d'hébergement, vu que je ne ressentais pas vraiment d'autorité et que ma mère n'a pas été une figure autoritaire pendant tout ce temps-là vu que c'était une personne comme à charge un peu. J'ai une grosse grosse difficulté avec l'autorité. Vraiment, c'est vraiment intense (Justine, p. 20).

Ce rapport ambigu avec l'autorité est d'autant plus visible à l'égard de son rapport avec les services policiers. Elle explique qu'enfant, ils ont beaucoup aidé sa famille. Or, au cours de son adolescence Justine mentionne qu'elle a été victime de brutalité policière dans une manifestation. Ce qui l'a menée a développé un rapport ambivalent auprès d'eux.

Dans un deuxième temps, elle perçoit son engagement dans les milieux féministes comme étant l'une des répercussions positives que ses séjours en maison d'hébergement lui auront laissés :

Depuis que mon frère m'a rappelé ce souvenir-là, je devais avoir 15 environ. C'est aussi à ce moment-là qu'on est partie ensemble [Justine a quitté la maison familiale avec son frère lorsqu'elle avait 15 ans], depuis ce temps-là, je suis féminisme. J'ai un grand attrait vers les milieux de femmes et tout ça. Je sais que ça m'a apporté beaucoup (Justine, p. 21).

Selon Justine, le fait qu'elle soit moins émotive et moins en réaction face aux évènements survenus au cours de son enfance est positif; désormais, elle est en mesure de voir ce que les milieux féministes ont pu avoir comme répercussions dans sa vie. Elle explique qu'ils lui ont permis d'apprendre à développer des relations amicales saines « d'égale à égale ». Ainsi que :

Dans la communication aussi, ça a beaucoup aidé puisque ce sont des milieux qui t'apportent à parler beaucoup de ton expérience et tout. [...] Le milieu communautaire aussi, dans le même esprit d'horizontalité, organisation collective, solidarité et tout ça. Ce qui est comme l'envers de l'autorité finalement ((rires)) (Justine, p. 22).

Concernant les répercussions sur ses relations amoureuses, Justine explique ceci : « je ne sais pas si je peux faire vraiment un lien avec les services? Je sais par exemple que ça

rend les choses compliquées [...]. » Elle ajoute que son militantisme féministe et « le fait que pour moi, j'ai eu peur beaucoup des hommes, du moins de la figure masculine.. Euh ... c'est sûr que ça me fait questionner beaucoup » (Justine, p. 23), notamment, sur son orientation sexuelle. De même, Justine mentionne « j'ai vraiment de la difficulté dans ma relation de couple à mettre les limites entre ce que c'est de la violence. C'est vraiment compliqué, c'est vraiment complexe » (Justine, p. 23).

7.2. La perception de Justine sur les services d'aide et d'intervention

À partir de son expérience, Justine précise qu'elle aurait trouvé pertinent que son père puisse recevoir des services d'aide et d'intervention.

[J]e pense que mon père n'a jamais eu de services pis il en aurait eu de besoin, pour plein de raisons en fait : pour sa consommation, pour sa violence pour ce qu'il a vécu quand il était jeune, plus une attention particulière sur pas ces actes, mais les raisons de ces actes (Justine, p. 28).

D'ailleurs, Justine émet un rapprochement entre les services offerts aux hommes ayant des comportements violents et la sécurité des familles.

Parce que mon père est une personne très dangereuse et menaçante. [...] Mais je crois que la protection aurait pu être meilleure si par ailleurs mon père aurait pu avoir des recours aussi. [...] Des services d'aide dans le fond (Justine, p. 30).

En ce qui concerne les services offerts à sa mère, Justine mentionne que beaucoup de services lui ont été offerts, mais que ceux-ci ont été en quelque sorte trop « intrusifs ». Elle précise : « Dans le fond, j'ai l'impression que ma mère, à un certain point, elle a lâché les services parce qu'on jugeait beaucoup de sa conscience comme de mère, de femme qui pouvait offrir de la protection à ses enfants » (Justine, p. 28). De plus, Justine déplore le fait que les services faisaient en sorte qu'elle, sa mère et son frère devaient constamment retourner dans le même milieu :

Comme aujourd'hui, je sais qu'il y a des services qui offrent des appartements, à changer de maison, à faire leur hypothèque, plein de truc comme ça, mais ma mère elle était tout le temps repoussé à retourner dans le même milieu, dans la même maison. Je pense que cela a manqué pour notre développement aussi parce qu'on était toujours *repitché* dans le même milieu (Justine, p. 29).

Selon elle « [l]es services étaient bons d'une certaine façon, mais c'était difficile de retourner et d'avancer dans ce cheminement-là. [...] je ne pense pas que c'était du

pouvoir d'agir ». Elle explique l'importance qu'elle accorde aux « pouvoir d'agir » des personnes et que les services devraient faire en sorte de développer ce « pouvoir d'agir ». Elle l'explique : « Déménager, de prendre confiance en soi à l'extérieur des services, je pense que c'est plus cela. [...] de changer d'espace, de faire en sorte qu'on puisse s'organiser dans la société malgré ce que l'on a vécu avant » (Justine, p. 29). Elle précise également que selon elle, les séjours en maison d'hébergement étaient trop courts et étaient défavorables au développement de ce « pouvoir d'agir ».

Justine mentionne que sa famille a été mise en danger, et ce, à plusieurs reprises. Elle décrit le manque de communication entre la cour criminelle et la cour supérieure en matière familiale, mais aussi les répercussions des décisions qui y sont prises :

[...] la communication entre le criminel et le civil et le après, le fait que mon père ait ce dossier-là [criminel] et que les choses se soient passés dans la cour, que ça ne soit pas tenu en compte. Le fait qu'il y a eu un bris entre ces deux-là [entre la cour criminelle et civile] et qu'on a été mis en danger (Justine, p. 31).

Justine poursuit en affirmant que le discours de sa mère n'a pas été pris en compte :

Mais ma mère, je ne crois pas que son discours ait vraiment été écouté à la lettre... Que, en tant que mère, elle savait qu'elle mettait ses enfants en danger en faisant ça. Peu importe à quel point que mon père revenait à la charge sur cette question-là [question de la garde des enfants] (Justine, p. 31).

Selon elle, sa famille a également été mise en danger par les services offerts en maison d'hébergement « Pis même dans les maisons d'hébergement qui la retournait chez-elle [sa mère]. Le fait que même si mon père était en prison, le danger n'était pas éliminé » (Justine, p. 31). Justine conclue que :

Je pense que c'est vraiment la façon dont les services n'ont pas pris en considération le discours de ma mère. Ce qui nous a mis en danger les trois. Dans le fond, que ce soit les maisons d'hébergement ou le système judiciaire. Oui, c'est ça, c'est plus cela par rapport aux services (Justine, p. 32).

7.3. Conclusion

Dans la première partie de son récit, il est possible de constater l'interaction, au sein de sa trajectoire, des différents types de services offerts pour les femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants. D'ores et déjà, il est possible de déceler de quelle

manière la sécurité de la famille de Justine a été maintes fois compromise par les allers et retours entre les maisons d'hébergement et la résidence familiale. De même, que la cour supérieure en matière familiale qui octroyait des droits d'accès au père et mettait ainsi en danger, encore une fois, Justine et son frère. De plus, il est possible d'observer de quelle façon une mauvaise expérience dans les services, en l'occurrence les séances avec le psychologue, influence grandement la suite de la trajectoire. Dans la deuxième partie de son récit, les thèmes qui ont été soulevés sont principalement en lien avec les répercussions à long terme des services. Entre autres, le lien établi entre les séjours en maison d'hébergement au cours de son enfance et l'implication dans des milieux féministes à l'âge adulte. Ainsi que celui du rapport ambigu avec l'autorité, principalement en lien avec les services policiers. Dans la troisième partie de son récit, Justine propose plusieurs recommandations en lien avec le « pouvoir d'agir » des individus sur une situation et soulève aussi l'enjeu de la sécurité des victimes.

CHAPITRE VIII

LE RÉCIT D'ISABELLE

8.1. L'expérience d'Isabelle dans les services d'aide et d'intervention²³

Isabelle est l'aînée d'une famille de six enfants, dont trois frères et trois sœurs composent la fratrie. L'histoire d'Isabelle relate que sa mère a été victime de violence conjugale pendant de nombreuses années, et ce, avant même sa naissance. Sa mère a aussi été victime de violence conjugale par différents partenaires. Son histoire débute en 1990, lorsque Isabelle a 4 ans.

8.1.1. Le paysage de l'action

Lorsque nous demandons à Isabelle de nous raconter l'événement qui l'a menée à être identifiée par un-e intervenant-e comme une EEVC, elle explique :

J'avais 4 ans. [...] Moi les premiers souvenirs que j'ai de mon enfance, c'est de la violence. C'est ma mère qui se fait défigurer avec un soulier dans l'appartement [nom de la rue] de [nom de la ville]. Donc ça fait que ça, moi, c'est devenu comme naturel. Nous autres, changer de maison comme ça, se ramasser dans des grosses maisons avec plein de madames où est-ce qu'il y a plein de gens qui ne sont pas heureux et qu'on n'arrête pas de dire que c'est pour le mieux, que t'es pas dans cette violence-là (Isabelle, p. 4).

Elle ajoute qu'elle ne se souvient pas de l'événement précis qui l'aurait mené à aller séjourner une première fois en maison d'hébergement :

²³ La cartographie du récit d'Isabelle se trouve en appendice D (D-5).

Je sais pas parce que j'étais tellement *barouettée*... Je te dirais que dans les premières 10 années de ma vie, j'ai dû déménager environ 13 fois. [...] Donc pour moi, c'était juste une autre maison, c'est juste que là, il y avait des jouets pis il y avait des enfants pis il fallait que je partage pis en même temps il fallait que je *deal* avec le fait que j'étais pas dans la même ambiance (Isabelle, p. 6).

La trajectoire dans les services d'aide et d'intervention d'Isabelle est caractérisée par ses nombreux séjours en maison d'hébergement « J'ai fait plusieurs maisons d'accueil pour femmes battues, dans plusieurs villes tout dépendamment de la gravité de ce que c'était. Je te dirais que dans ma vie, j'ai dû en faire une dizaine de séjours » (Isabelle, p. 1). Elle raconte que sa famille a été hébergée dans quatre ou cinq différentes maisons d'hébergement, en plus d'effectuer plusieurs séjours dans certaines d'entre elles. Les séjours pouvaient s'échelonner sur une période d'une semaine à quatre mois. Ces derniers ont principalement eu lieu avant qu'elle n'atteigne l'âge de 12 ans. Elle précise qu'après son départ du domicile familial, à l'âge de 15 ans, sa mère a continué à fréquenter ces maisons d'hébergement. Ses séjours étant trop nombreux, il n'aura pas été possible dans le cadre de l'entrevue de retracer précisément chacune de ces expériences en maison d'hébergement et d'en faire une description exhaustive. Nous avons donc fait le choix de décrire ses séjours dans une perspective plus globale des services reçus en maison d'hébergement, tout en évoquant les autres services reçus au cours de son enfance.

Isabelle raconte qu'elle a une mémoire relativement vive de l'endroit et du séjour qu'elle a fait dans sa première maison d'hébergement. Au cours de ce séjour, elle explique ce qu'elle a apprécié « Ce que j'ai aimé par contre dans les premières [maisons d'hébergement], dans la première en particulier, c'était situé à [nom de la ville]. C'est qu'ils faisaient beaucoup d'ateliers avec les enfants » (Isabelle, p. 4). Elle précise que les ateliers consistaient à : « Beaucoup de gouache, beaucoup de dessins. T'sais, il y avait des enfants fâchés, il fallait qu'ils expliquent pourquoi ils étaient fâchés » (Isabelle, p. 5). Les interventions menées dans cette maison étaient, selon Isabelle, davantage orientées sur les émotions des enfants.

D'ailleurs, Isabelle fait une différenciation comparative des interventions menées dans cette maison d'hébergement située dans une grande ville et une autre de ces maisons situées dans une petite communauté où elle habita plus tard :

Chose que je n'ai pas vu comme dans une petite communauté comme [nom de la ville] où c'était : « tu *itches* des jouets, ça ne se fait pas... tu ne *itches* pas des jouets, on ne fait pas ça aux autres ici, il n'y a pas de violence ici. [...] Mais c'était souvent ça : "il n'y a pas de violence ici, ce n'est pas comme ça qu'on agit ici....Trrrrr" super *hyper* structuré. C'était plus au niveau de la discipline contrairement à la maison d'hébergement [nom de la ville] (Isabelle, p. 5).

Les services de la maison d'hébergement qu'elle a fréquentée au sein de la petite communauté étaient selon elle moins personnalisés pour les enfants. Elle observait que les intervenantes étaient souvent surchargées de travail. Cette maison d'hébergement avait selon elle moins d'intervenantes pour famille hébergée. Conséquemment, les intervenantes n'étaient pas toujours en mesure d'offrir des services aux enfants. Ceux-ci étaient, selon elle, souvent laissés à l'écart. Elle mentionne qu'elle aurait trouvé pertinent d'organiser davantage d'activités pour eux.

Compte tenu de son contexte familial, Isabelle explique qu'elle a dû rapidement développer une grande autonomie. Malgré son jeune âge, les adultes de son entourage lui attribuaient souvent des qualités dites d'adulte, « J'ai 6 ans et je suis traitée comme une adolescente; j'ai 12 ans et je suis traitée comme un adulte » (Isabelle, p. 12). Questionnant ce comportement, les intervenantes des maisons d'hébergement ont rencontré Isabelle à cet égard :

Pourquoi c'était moi qui se levais le matin et qui plaçais les bols pour le déjeuner des enfants? Pourquoi c'était moi qui disais "arrête de frapper ton frère avec ta cuillère"? Pourquoi c'était moi qui faisais les lunchs? Pourquoi c'était moi qui faisais prendre les douches? Pourquoi c'était moi qui habillais les enfants, quand j'avais cet âge-là? Pourquoi? Parce que ma mère était en toute petite boule dans le sous-sol pis que ça fait trois jours que je ne l'ai pas vu monter en haut (Isabelle, p. 19-20).

Il y avait aussi, raconte-t-elle, des interventions de groupe pour les enfants de type *storytelling*²⁴. Or, ces interventions de groupe étaient davantage dirigées vers les enfants âgés de 3 et 4 ans. Selon Isabelle, ces interventions n'avaient pas les mêmes répercussions sur elle puisqu'elle était âgée de 10 ans.

Isabelle mentionne que les intervenantes en maison d'hébergement permettaient de tempérer les réactions de sa mère et des autres mères qui y séjournaient. Les interventions qui y étaient menées permettaient d'amener les femmes à parler de leurs propres réactions envers leurs enfants :

Parce que souvent elles [les mères] sont rendues à bout. Elles n'ont plus l'énergie de *dealer* avec les enfants. Pis souvent les intervenantes disent "heille, calmes-toi, ça va bien aller, viens avec moi dans le bureau, on va en parler. OK. Laisse-les *pitcher* les Legos et viens-t-en". Je pense que c'est quelque chose qui est important aussi. Justement, je trouvais qu'elles étaient là les intervenantes par rapport à la manière dont les mères agissaient avec leurs enfants (Isabelle, p. 34).

Au cours de l'entrevue, Isabelle aborde certains aspects de la structure organisationnelle des maisons d'hébergement et du climat qui y régnait :

[...] je considère que ce sont des endroits qui sont nécessaires sauf que... pour la perception d'un enfant tu es aussi *out of the blue*, projeté dans un monde qui est fermé, clos, que les gens n'ont pas le droit de savoir c'est où, que tu n'as pas vraiment le droit de parler d'où est-ce que tu es, qu'est-ce qui se passe autour de toi, avec plein de gens malheureux et qui ne sont pas nécessairement malheureux pour les mêmes raisons et qui n'ont pas nécessairement le même historique de violence (Isabelle, p. 13).

Elle nous explique de quelle façon ce climat peut avoir des répercussions sur les enfants qui y séjournent :

Tu es en contact avec de la douleur, tu es en contact avec des gens qui ne savent pas où ils s'en vont, qui sont en contact avec des enfants de soit leur âge ou un peu plus jeunes aussi qui ne savent pas ou bien tu *deal* avec des adolescents qui eux sont en crise d'adolescence [...] (Isabelle, p. 13).

²⁴ Isabelle définit les interventions de groupe de type *storytelling* comme suit : « Ils vont lire une histoire pis là on va parler de comment ont a perçu l'histoire » (Isabelle, p. 22).

À travers son expérience, Isabelle aborde la question de la création de liens significatifs entre les enfants séjournant en maison d'hébergement :

Quelque part, il y a des liens qui se tissent avec des enfants qui passent trois mois dans des centres comme cela. Souvent, ces liens-là ne sont pas maintenus. [...] Tu te ramasses à développer des liens avec des gens, avec des enfants qui sont comme toi, qui ont des situations similaires que les gens ne comprennent pas à l'école. Puis, là tu te ramasses *whoop*... tu perds ces petits liens-là auxquels tu t'étais un peu habitué, avec des gens un peu comme toi (Isabelle, p. 20).

Outre les séjours en maison d'hébergement, Isabelle mentionne qu'elle a rencontré plusieurs travailleurs-euses sociaux « Je sais qu'on a fait 8 travailleuses sociales dans mon enfance » (Isabelle, p. 25). Elle raconte qu'elles étaient toutes associées à la protection de la jeunesse, elles venaient la rencontrer au cours des séjours en maison d'hébergement, mais aussi lorsqu'elles n'y étaient pas. Elle mentionne que les contacts auprès de ces dernières étaient pour la plupart en lien avec des procédures juridiques, dont notamment des évaluations psycholégales.

À son souvenir, la présence de ces travailleurs-euses sociaux était également en lien avec les nombreux séjours en maison d'hébergement « Parce que, en même temps quand une femme revient [en maison d'hébergement], je présume, je ne sais pas vraiment comment ça marche en même temps, quand c'est son sixième séjour en 4 ans, il y a un problème quelque part » (Isabelle, p. 25). D'ailleurs, elle précise qu'elle était méfiante envers les travailleurs sociaux de genre masculin « Pis un moment donné, ça c'est mis à *clasher* quand c'est devenu des t.s. homme » (Isabelle, p. 43) compte tenu de sa perception des hommes « Ben c'était des ennemis [les hommes], parce que tous les hommes qui ont passés dans la vie à ma mère étaient tous, il n'y en a pas un qui a été correct dans la gang » (Isabelle, p. 43).

Vers l'âge de 12 ans, Isabelle explique qu'elle vit une période qu'elle décrit comme étant plus *roughs* « Ça commençait à déraiper énormément chez moi parce que je commençais à en avoir plein mon cul. [...] Parce que ma mère cumulait ces espèces de relations là [relations violentes] » (Isabelle, p. 9). Selon elle, plusieurs facteurs ont contribué à ce que cette période soit plus difficile. Premièrement, par le fait qu'elle était au début de

son adolescence. Deuxièmement, sa mère quittait son conjoint et entreprenait plusieurs démarches juridiques pour la garde d'un-e de ses enfants « ça été des jours et des jours et des jours et des semaines et des mois en cour où moi je gardais [l'enfant] dans le bureau de l'avocate. Je manquais énormément d'école » (Isabelle, p. 9). Troisièmement, elle raconte qu'elle en avait assez du rôle qu'elle tenait auprès des membres de sa famille, celui de prendre soin des autres. Finalement, Isabelle raconte que sa famille était stigmatisée et victime d'une campagne de « salissage ».

Le cumul de ces éléments ont fait en sorte, selon elle, qu'elle a commencé à se rebeller « là j'ai commencé à voir ce qui ne marchait pas dans la vie, à être consciente que ce n'était pas normal ce que je vivais » (Isabelle, p. 10). Isabelle fait également une association entre son éducation, qu'elle décrit comme « sans structures et sans règlements » et son désir de défier l'autorité « je me révoltais contre tout ce qui était autorité » (Isabelle, p. 9). Ce qu'elle explique ainsi :

Je n'ai jamais eu de couvre-feu faque je me ramassais à être chez-nous où c'est le *free for all* total et rentrer dans ces maisons-là [maison d'hébergement] où pour moi c'était juste un autre *pit stop*²⁵ que la bof *whatever* (Isabelle, p. 10).

Selon Isabelle, ces éléments ont contribué à ce que vers l'âge de 12 ans, elle se mette à exercer une violence de nature verbale. Lorsque nous lui demandons de préciser ce qu'elle veut dire en ce qui concerne sa propre violence, elle explique « je ne sais pas comment je vais pouvoir t'expliquer ça... C'était comme "de toute manière, tu ne sais pas ce que je vis, t'es qui toi?" » (Isabelle, p. 10). Elle précise :

Les autres jeunes, je me sentais persécutée souvent, donc j'avais tendance à beaucoup prendre mon trou, à être habituée de se faire écœurer. Un bon moment donné, ça te passe comme sur le dos d'un canard parce que sinon tu t'en sors pas. Sauf que là, c'est ça... quand je me suis mise à *pitcher* des chaises dans des classes, quand je me suis mise à ne pas me présenter, tout simplement, quand je me suis mise à consommer de la drogue. Pis là, à un certain moment donné, il a fallu que quelque chose se passe... (Isabelle, p. 11).

Jusqu'à ce que le personnel de l'école la met en lien avec un psychologue du CLSC :

²⁵ Traduction libre : *pit stop* signifie un arrêt pour ravitaillement

Un bon moment, je suis devenue extrêmement violente et ils m'ont dit « pourquoi tu es comme ça? » [Isabelle répond :] « Vous vous en êtes foutu toute ma vie à l'école, qu'est-ce que ça vous dérange? Parce que je casse votre mobilier? » Et c'est là qu'ils m'ont mise en contact avec le CLSC (Isabelle, p. 23).

Elles se voyaient toutes les semaines. Ces rencontres se sont échelonnées sur un an et demi, c'est-à-dire de l'âge de 12 ans à 13 ans et demi. Isabelle nous explique que ces séances lui ont permis entre autres de mieux comprendre les mécanismes de défense qu'elle avait développés en lien avec les expériences familiales vécues.

8.1.2. Le paysage de l'identité

D'abord, lorsque nous posons la question à Isabelle à savoir si les services d'aide et d'intervention ont eu des répercussions sur elle, en tant qu'individu, elle répond qu'elle avait perdu espoir envers le « système ». Elle explique ceci : « En général, que ce soit DPJ, que ce soit tout le monde qui dit qui veulent nous aider, la même chose en centre [maison d'hébergement]. Pour moi c'était du vent parce qu'il n'y avait jamais rien qui changeait [...] » (Isabelle, p. 31). Peu importe la bonne volonté des intervenantes, personne ne changeait rien à la situation, explique-t-elle « [d]onc de toute manière, à chaque fois qu'on repartait, on se disait qu'on allait revenir. [...] Hum. On revenait tout le temps » (Isabelle, p. 31). Pour elle, le fait d'avoir développée très jeune une facilité à s'adapter à différents milieux l'a amené à être plus disposée à faire face aux changements une fois adulte.

De plus, les maisons d'hébergement présentaient une structure qui lui permettait en quelque sorte de développer un certain sentiment de stabilité et de sécurité « ça faisait du bien aussi d'avoir un couvre-feu et que les plus jeunes que moi se couche avant moi, t'sais » (Isabelle, p. 28). Les maisons d'hébergement représentaient, pour Isabelle, un lieu sûr « Tu n'es pas à la maison où tu es exposé à cette violence-là. Tu as de la nourriture [...] Donc, il y a toujours des repas, il y a la télévision, il y a le câble, il y a une salle de jeux avec des jouets » (Isabelle, p. 28). Cependant, inversement, le fait d'être retourné si souvent en maison d'hébergement créait aussi une instabilité :

Pour ça [les séjours en maison d'hébergement], dans mon enfance, ça fait du bien quelque part, mais à cause d'y avoir retourné aussi souvent... ben souvent tu te mets à te demander c'est quand la prochaine fois qu'on va y retourner ((rires)). On peut pas juste habiter ici à la place, ça va être ben plus facile (Isabelle, p. 28).

En outre, l'aide apportée à sa mère au cours de ces séjours a eu des répercussions positives sur elle et ses frères :

Quelque part elle [sa mère] avait des outils et elle se sentait supportée, elle se sentait soutenue. Ça, je pense que c'était super important aussi parce que bon, il y a la relation genre intervenant/enfant, mais il y a aussi les répercussions adultes à adultes sur le moral des adultes qui affectent directement les enfants (Isabelle, p. 29).

Malgré le fait que les services en maison d'hébergement ont aidé sa mère, Isabelle mentionne qu'ils n'ont cependant pas nécessairement contribué à améliorer la relation qu'elle entretenait avec elle. Qui plus est, Isabelle raconte qu'elle aurait apprécié des rencontres familiales (parent/enfants) afin de mieux comprendre la raison qui poussait sa mère à retourner au sein de relations violentes « Je pense aussi que je ne comprenais pas nécessairement ce qui se passait et je ne comprenais pas ma mère, pourquoi elle retournait? » (Isabelle, p. 29).

En ce qui concerne les relations entre les membres de la fratrie, Isabelle explique que cela n'aurait pas eu de répercussions puisque les services d'aide et d'intervention ne changeaient en rien la situation qu'ils pouvaient vivre :

Non, je ne pense pas que ça changeait vraiment quelque chose. [...] Qu'on soit dans une place ou dans un autre, on n'était pas dans un espace heureux, le fun, où est-ce qu'on était bien pis où est-ce que notre famille était dont bien heureuse. Ça n'existait pas ça (Isabelle, p. 30).

Toutefois, l'exposition à la violence conjugale a eu des répercussions sur les comportements de ses frères. Isabelle raconte qu'à l'adolescence, ils répétaient certains comportements violents dont ils avaient été exposés au cours de leur enfance « Un certain moment donné ma mère avait ces relations-là avec les hommes et pis là elle s'est

mise à avoir des relations semblables avec ces fils, verbalement » (Isabelle, p. 17).

Isabelle raconte :

[...] mes frères avec leurs multiples fréquentations dans des centres d'hébergement, de multiples séjours et de multiples durées et que les autres temps qui n'ont pas été là-dedans, ils ont été soumis. Pas eux soumis à de la violence, mais ils ont été sujets à en voir et aux conséquences qui arrivent. Ben pour eux tous les hommes qui se retrouvent-là, avec maman à la maison, c'est des pas gentils qui traitent leur mère comme de la marde et qu'après ça ils arrivent ensemble [dans les maisons d'hébergement] et il n'y a pas d'exemple (Isabelle, p. 16).

En ce qui concerne les relations amicales au cours de son enfance, Isabelle raconte que ses amis-es ne connaissaient pas son histoire et qu'elle cherchait souvent à masquer ce qu'elle vivait à l'extérieur de l'école « Tes amis-es te demandent « tu ne prends pas la même autobus que moi? » pis tu réponds « ah non je suis chez une amie à ma maman, on répare la chambre de bain. [...] Quelque part, ce n'est pas des choses que tu as envie de partager quand tu es jeune » (Isabelle, p. 32). D'autant plus que sa famille habitait une petite communauté où elle était stigmatisée « Parce qu'on était des enfants pauvres, parce qu'on avait des lunchs bizarres, parce qu'on était habillés bizarres, parce que... une petite communauté c'est ça que ça fait » (Isabelle, p. 32).

À savoir si les services d'aide et d'intervention ont eu des répercussions à long terme sur ses relations amoureuses, elle répond que non, du moins, *a priori*. Elle mentionne qu'au cours de son adolescence, elle a dû se poser la question à savoir si tous les hommes étaient violents et réaffirme encore une fois à la pertinence d'amener des modèles masculins positifs aux EEVC. D'autre part, Isabelle déplore la dialectique femme/victime et homme/agresseur, ce qu'elle explique ainsi :

Parce que dans notre société présentement on commence à voir un peu plus que la violence, ça peut se faire des deux bords. Moi ça fait 12-13 ans que j'ai vécu ça et on n'entendait pas parler de ça. Et dans les centres d'hébergement non plus. [silence] Je veux dire que c'était toujours la pauvre femme et le méchant monsieur [silence] (Isabelle, p. 36).

8.2. La perception d'Isabelle sur les services d'aide et d'intervention

Isabelle propose que des ateliers « anti-violence » soient offerts aux EEVC. Selon elle, ils pourraient être offerts à partir de l'âge de 5, 6 ans lorsque les enfants sont davantage conscients de leur environnement. Ces ateliers revêtent une pertinence autant pour les jeunes garçons que pour les jeunes filles, ce qu'elle explique ainsi :

Pour les garçons parce qu'ils ont eu comme exemple des hommes qui maltraièrent les filles et là, quand ils arrivent à l'école, ils se font dire « fait pas ça » mais personne n'explique pourquoi ne pas agir comme ça avec les petites filles. Ces petites filles-là, il y en a beaucoup qui sont très vulnérables à un certain moment donné. [...] j'ai rencontré beaucoup de petites filles que c'était des petites filles à papa. Pis là elles n'avaient plus le droit de voir papa et elles étaient fâchées contre maman parce qu'elles n'avaient plus le droit de voir papa (Isabelle, p. 39).

Pour Isabelle, il serait approprié que les EEVC, particulièrement les garçons, soient en contact avec des hommes qui pourraient représenter des modèles masculins positifs. *A fortiori* pour les EEVC qui fréquentent les maisons d'hébergement, afin de contrecarrer l'émulation des comportements violents de modèles masculins auxquels ils ont été exposés.

Elle est d'avis que des rencontres familiales (parents/enfants) pourraient être bénéfiques. Cela permettrait aux enfants de mieux comprendre la situation dans laquelle elles et ils se trouvent.

À partir de sa propre expérience à travers les services d'aide et d'intervention, Isabelle déplore le manque de communication entre les intervenantes en maison d'hébergement et le personnel de l'école « Moi, je n'ai jamais eu de lien direct entre les intervenantes qui habitaient avec moi pendant que j'étais là [en maison d'hébergement], qui voyaient mes comportements puis, comment ça se passe à l'école » (Isabelle, p. 39-40). Pour elle, la communication entre les différents-es intervenants-es est un aspect très important et ce, pour deux raisons. D'abord, selon elle, la mère ne serait pas toujours apte à discuter de la situation auprès du personnel de l'école :

Parce que la mère n'est pas tout le temps apte à aller à l'école pis dire « salut, je me fais battre par mon mari, je suis victime de violence conjugale, est-ce que vous pourriez svp garder mon enfant à l'œil juste un plus que les autres parce que je ne sais pas nécessairement comme il réagit? » souvent c'est ça, il n'y avait pas de lien (Isabelle, p. 39).

Ensuite, pour éviter aux EEVC de répéter sans cesse leur histoire. Selon elle, répéter son histoire n'est pas nécessairement aidant pour l'enfant « parce que tu revis ça. À chaque fois, ils posent le même genre de question » (Isabelle, p. 41).

Un autre aspect mit en lumière est celui de la stabilité des intervenants-es. Selon elle, les EEVC vivent souvent beaucoup d'instabilité dans leur vie. Ayant eu de nombreux intervenants-es dans sa vie, Isabelle explique qu'il était difficile parfois de tisser des liens avec ces derniers-es étant donné qu'elles et ils restaient seulement une courte période de temps dans sa vie, mais surtout la perte d'espoir que l'intervenant-e puisse apporter un changement dans la situation qu'elle vivait. Elle raconte ainsi :

Mais à un certain moment donné, tu te dis « ben comment ils vont faire pour m'aider? » Est-ce qu'ils vont aller le sortir de la maison? Non, ils ne vont pas aller le sortir de la maison. Donc, un bon moment donné, tu commences à comprendre que tous les intervenants-es que tu as dans ta vie, ils n'ont pas de pouvoir (Isabelle, p. 43).

Offrir un suivi individuel aux EEVC et particulièrement un suivi en milieu scolaire est pour Isabelle un incontournable :

Plus individuel, mais aussi que les gens qui sont dans son environnement immédiat soit, surtout à l'école puisque c'est là qu'il [l'enfant] passe la plupart de son temps, soit un peu plus conscient ou montre à l'enfant qu'ils sont conscients de ce qui se passe dans son existence (Isabelle, p. 39).

Certes, Isabelle propose des suivis individuels, elle précise toutefois que ces suivis devraient s'exercer à long terme auprès des EEVC afin que l'intervenant-e puisse suivre l'enfant à travers les différents changements de sa vie :

Par exemple, ils sortent d'une maison d'hébergement, souvent ils vont déménager ailleurs. Après ça, c'est le suivi après. [...] Voir aussi comment ça va après t'sais. Parce qu'aussi, il y a des enfants qui retournent dans la même situation, avec le même père. T'sais, on a dit qu'on allait l'aider et s'occuper de lui à la maison pis un coup qu'il est en dehors du centre on le met dans la même marde, on a dit qu'on allait essayer de l'aider, t'sais. [...] Un suivi à long terme

pour ne pas perdre de vue les enfants. Leur montrer qu'on était là, qu'on allait les aider, on va encore être là (Isabelle, p. 45).

8.3. Conclusion

La première partie du récit d'Isabelle met principalement en lumière les nombreux séjours en maison d'hébergement qui ont marqué sa trajectoire. Il est possible de constater qu'Isabelle sera exposée à la violence conjugale de sa naissance jusqu'à son départ de la maison. Sa situation familiale ne change pas. Ainsi, malgré les contacts répétés avec des intervenants-es de toutes sortes, Isabelle perd espoir envers le « système » des services d'aide et d'intervention. Par ailleurs, son récit nous permet d'identifier quelles ont été les répercussions qu'ont eues les services sur ses relations familiales, amicales et amoureuses. Son récit nous révèle par la suite les conclusions identitaires à travers lesquelles Isabelle en est venue à se percevoir. Dans la deuxième partie de son récit, Isabelle propose plusieurs recommandations en lien avec les services d'aide et d'intervention offerts aux EEVC. Elle y aborde notamment les thèmes de la concertation entre les intervenants-es et de la socialisation selon la norme de genre.

CHAPITRE IX

L'ANALYSE ET DISCUSSION DES RÉSULTATS

Ce dernier chapitre est divisé en trois grandes parties. Par le biais d'une perspective narrative et féministe, nous développerons au cours de la première partie du chapitre une analyse des thèmes dévoilés au sein des récits d'expérience. Grandement inspiré de l'approche narrative (White et Epston, 1990), le canevas de notre analyse tiendra compte de la perspective temporelle de la construction des récits d'expérience à travers les dimensions de « paysage de l'action » et de « paysage de l'identité ». Au cœur de ce canevas se trouveront les grands concepts de notre analyse féministe. D'ailleurs, nous poursuivrons cette analyse dans la deuxième partie du chapitre en posant une réflexion sur les récits d'expérience selon l'enchevêtrement des différents axes de domination de « l'identité intersectionnelle » des EEVC. Cette analyse contribuera, selon nous, à favoriser l'émergence d'un discours « alternatif » portant sur les services d'aide et d'intervention auprès des EEVC.

9.1. Les récits d'expérience

Comme le mentionne White (2009), lorsque les gens racontent l'histoire de leur problème, ils en viennent à relier « entre eux les événements de leur vie, selon des séquences qui se déploient dans le temps, en fonction d'un thème ou d'une trame » (White, 2009, p.69). Dans le cadre de notre étude, nous avons demandé aux participantes de raconter l'histoire de leur expérience dans les services d'aide et d'intervention en raison de l'exposition à la violence conjugale au cours de leur enfance.

Le récit qu'elles ont fait de leur expérience les a amenées à tracer de façon séquentielle différents événements de leur vie liés à leur trajectoire dans les services. Ces événements sont reliés à des thèmes bien précis de leur histoire que nous découvrirons sous peu. Inspiré des écrits de Bruner, White (2009) fait l'utilisation de métaphores narratives pour illustrer ses concepts. Il propose ainsi que les « histoires » soient composées de deux paysages principaux : le « paysage de l'action » et le « paysage de l'identité » (White, 2009, p. 84). Tel que nous l'avons mentionné au chapitre de notre cadre théorique, le « paysage de l'action » est essentiellement composé des événements séquentiels de l'histoire, alors que le « paysage de l'identité » porte sur les significations que les personnes attribuent aux événements (White, 2009, p. 84). Les personnes sont ainsi amenées à développer certaines conclusions quant à leur « caractère et identité », ce que White nomme des « conclusions identitaires » (White, 2009, p. 85). Ce sont ces concepts théoriques et pratiques qui serviront de canevas à notre analyse. De plus, l'expérience des participantes dans les services est selon nous profondément enracinée dans des rapports sociaux de genre. Ces dernières seront donc analysées selon une perspective féministe, à travers le concept de patriarcat comme système d'oppression qui produit et reproduit la domination des hommes sur les femmes, de socialisation aux normes de genre et de victimisation des femmes.

9.1.1. Le « paysage de l'action » des récits d'expérience

Une analyse des récits d'expérience nous permet d'aborder différents thèmes tels que la diversification des services, l'identification des EEVC, les collaborations intersectorielles entre les différents services, ainsi que l'intervention auprès des EEVC dans les services. Avant tout, nous souhaitons préciser la période dans laquelle s'enracinent les récits des participantes à notre recherche. Selon les données recueillies, nous avons déterminé que les participantes ont reçu des services entre les années 1986 à 2005. L'ensemble des récits s'échelonne donc sur une période de près de 20 ans. Or, comme nous l'avons démontré au chapitre de la problématique, la reconnaissance du phénomène des EEVC est relativement récente ; les services d'aide et d'intervention qui ont été élaborés à leur égard le sont tout autant. Dès lors, il importe de considérer l'historicité du phénomène

dans l'analyse des données en reconnaissant que les services offerts à cette époque peuvent grandement différer des services offerts et des préoccupations que nous avons aujourd'hui à l'égard des EEVC.

Nous avons vu au chapitre de notre problématique que la mobilisation de plusieurs services d'aide et d'intervention était nécessaire pour répondre aux besoins multiples des EEVC. Déjà en 1998, le groupe de travail CLSC / Centres jeunesse soulignait que « [l]e décloisonnement est la clé du succès. Aucun établissement ou organisme n'a en soi la solution, mais chacun a un bout d'expertise » (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 18). Or, à ce jour, il demeure difficile de documenter précisément les interventions menées dans les services d'aide et d'intervention auprès des EEVC :

[...] outre les services dispensés dans les maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence, peu de services ou de programmes spécifiques sont offerts aux enfants exposés à la violence conjugale, et ce, qu'il s'agisse d'intervention individuelle, de groupe ou familiale (TCVCM, 2010, p. 8).

Comme nous l'avons envisagé, l'une des richesses de notre étude est la diversité des services explorés au sein des récits. Les principaux services que nous avons identifiés sont les milieux scolaires (n=3), les services policiers (n=3), la protection de la jeunesse (n=2), les maisons d'hébergement (n=4), les CSSS (n=2) et les institutions judiciaires (n=4). Dès le départ, il nous est possible d'observer que les récits d'Isabelle, de Justine et d'Alexandra sont caractérisés par une trajectoire fort diversifiée en terme de services reçus. Ces récits se distinguent notamment par leur dimension temporelle puisque leur trajectoire s'échelonne sur une longue période de temps, soit de l'enfance à l'âge adulte. En contrepartie, la diversité des services est moins présente dans les récits des sœurs Zoé et Éloïse. Leurs trajectoires s'échelonnent sur une période de temps plus circonscrit survenu au cours de leur enfance. Les trajectoires permettent également d'observer les services qui ont été offerts dans plusieurs régions du Québec. Certaines des participantes font des différenciations précises entre les services offerts dans les grands centres urbains et ceux des plus petites villes. Par ailleurs, le récit d'Alexandra possède une caractéristique distinctive quant à sa trajectoire et de la diversité des services reçus. Cette dernière trace sa trajectoire dans les services selon une définition bien précise qu'elle se fait des intervenants-es ; elle y mentionne une orthopédagogue, une

orienteur, une professeure et une infirmière. À cet égard, nous observons qu'Alexandra comprend le rôle d'intervenant-e non pas selon l'exercice d'une profession (travail social ou professions connexes) mais l'interprète plutôt comme des personnes qui lui ont accordé un espace de parole et d'écoute. Effet inattendu de notre recherche, le point de vue d'Alexandra est venu mettre en perspective notre propre définition d'un-e intervenant-e. En effet, le décroisement de la perception du rôle des intervenants-es dans un contexte d'exposition à la violence conjugale rejoint l'une des principales préoccupations de Sudermann et Jaffe (1999) qui proposent de faire appel à tous les professionnels qui, de près ou de loin, sont impliqués auprès des EEVC : « les enfants exposés à la violence envers les femmes ont besoin de l'aide de ceux qui travaillent dans le domaine de la santé, de la santé mentale, des services sociaux et de l'enseignement » (Sudermann et Jaffe, 1999, p. 4). Ce point de vue rejoint également une réalité de plus en plus actuelle pour les travailleurs-euses sociaux qui sont amenés à interagir avec plusieurs professionnels issus de diverses disciplines (Deslauriers et Hurtubise, 2000, p. 28). Qui plus est, les « multiples restructurations opérées dans les services sociaux et de santé durant la dernière décennie, ces disciplines se trouvent davantage présentes dans des champs de pratique qui relevaient auparavant du travail social » (Deslauriers et Hurtubise, 2000, p. 28).

Les services policiers sont couramment les premières personnes témoins des répercussions de la violence conjugale sur les enfants (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 23). Bien qu'ils n'aient pas un mandat d'intervention clinique, ils détiennent cependant le rôle d'assurer la sécurité des citoyens-nes et de les référer auprès des autres services (Dubé, Boisvert, 2009, p. 9). Or, il importe de spécifier qu'une minorité de femmes, soit 26%, faisaient appel aux services policiers dans un contexte de violence conjugale (Hotton, 2001)²⁶. Les récits de notre étude évoquent que les mères (n=3) ont fait appel aux policiers car elles craignaient pour la sécurité de leurs enfants. À cet égard, Lessard et Paradis (2003) mentionnent que « la décision de la mère de quitter son conjoint est souvent prise lorsqu'elle réalise les conséquences néfastes chez son enfant

²⁶ « En tout, seulement 26% des femmes et 6% des hommes agressés par leur conjoint-e actuel-le au cours des cinq dernières années précédant l'enquête ont fait une déclaration à la police » (Hotton, 2001).

de l'exposition à la violence conjugale » (Lessard et Paradis, 2003, p. 8). Les trois récits révèlent que c'est d'abord par une intervention policière que les familles ont été amenées à se réfugier en maison d'hébergement. Seul le récit de Justine diffère puisque suite à de nombreux appels de sa mère aux policiers et la dangerosité de la situation familiale, les policiers l'ont référée au CLSC pour qu'elle trouve ensuite refuge dans une maison d'hébergement. En mettant en lumière la méconnaissance des services policiers envers les services offerts aux victimes de violence conjugale, ce récit nous amène à nous figurer les policiers, au cours des années 1980, peu outillés à intervenir dans de telles situations :

Ma mère dit qu'elle ne savait pas s'ils [les policiers] étaient vraiment prêts à répondre à ce genre d'appel là, dans ce temps-là à cause de la criminalisation de la violence conjugale pis tout ça [...] ça a pris plusieurs appels avant qu'ils aient des conseils ou quelque chose de concret qui se passe [...] (Justine, p. 1-2).

En effet, la *Politique d'intervention en matière de violence conjugale*, créée en 1986 (Gouvernement du Québec, 1986), a permis d'outiller les policiers à intervenir dans des situations de violence conjugale. Aujourd'hui, avec l'élaboration de nombreux protocoles²⁷, plusieurs mécanismes de collaboration et de référence entre les services policiers et les services sociaux sont mis en place afin de soutenir les victimes. Il est question aussi de sensibiliser les policiers à intervenir de façon à prendre en compte les EEVC lors de situation de violence conjugale.

Les services psychosociaux spécifiquement destinés aux EEVC sont en grande partie offerts dans les maisons d'hébergement et revêtent différents aspects : l'intervention auprès des enfants, auprès des mères, en dyade mère/enfant et en groupe auprès des enfants (Lessard, Lampron et Paradis, 2003). Les maisons d'hébergement offrent également un lieu sécuritaire et confidentiel pour les femmes et les enfants. Les récits nous ont permis de recueillir des données relatives aux services développés pour les enfants (0-12 ans) en maison d'hébergement, puisque les participantes qui y ont séjourné l'ont fait au cours de leur enfance (0-12 ans).

²⁷ Pour en nommer quelques-uns : Protocole de collaboration intersectorielle pour les enfants exposés à la violence conjugale, Protocole de récupérations des biens, Protocole de collaboration en matière de disparition, etc.

Bien que les maisons d'hébergement représentent dans les trajectoires des participantes le premier service ayant une mission clinique auprès des EEVC, seul le récit d'Isabelle permet de retracer des interventions menées à son intention²⁸. Autrement dit, aucune autre participante n'a été la cible d'intervention en maison d'hébergement :

[J]e suis convaincue qu'on a aidé ma mère. Mais j'ai pas l'impression que sincèrement dans le fond nous [les enfants] on était là pis on suivait. [...] Je n'ai pas l'impression qu'on nous a aidés. [...] On faisait partie comme d'un tout, de notre mère, on suivait, je n'ai pas l'impression quand ils [la maison d'hébergement] voient les enfants, ils pensent qu'ils ont eu un traumatisme, il faut essayer des aider (Éloïse, p. 19-20).

Qui plus est, aucune des participantes ne fait mention qu'elle ait reçu de façon significative²⁹ des services d'intervention de groupe ou d'intervention en dyade mère/enfant. Les années 1990 sont caractérisées par un véritable essor en ce qui concerne l'élaboration de services pour les EEVC (Rinfret-Raynor, et al., 2010, p. 27). Près de 10 ans plus tard, en 1999, « 53% des maisons d'hébergement disposent d'un programme d'intervention spécifique pour les EEVC » (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 9). Les données recueillies dans le cadre des récits semblent refléter le déplacement des intérêts de recherche de la problématique des femmes victimes de violence conjugale à celle des EEVC. En effet, les EEVC ont longtemps été perçus comme « une extension de la mère » (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 2). Or, selon les propos tirés des récits, force est de constater que la reconnaissance sociale et politique du phénomène des EEVC et l'élaboration de services d'intervention menés à leur égard se sont faites de façon très progressive, et ce, même dans les milieux ayant comme mission première d'aider les femmes et les EEVC.

²⁸ Elle aura été la seule participante à avoir reçu des services spécifiquement auprès d'elle au cours de sa petite enfance.

²⁹ Outre, les interventions de groupe de type *storytelling* mentionnées dans le récit d'Isabelle ont été répertoriées. Il faut dire que celles-ci n'étaient pas orientées vers elle puisqu'elles étaient destinées à des enfants de 3-4 ans et qu'Isabelle était âgée de 10 ans à cette époque (Isabelle, p. 46).

D'ailleurs, les propos tirés des récits témoignent de l'intervention auprès des mères en maison d'hébergement. Ces interventions auraient, selon plusieurs participantes, des répercussions positives sur les enfants :

Quelque part elle [sa mère] avait des outils et elle se sentait supportée, elle se sentait soutenue. Ça, je pense que c'était super important aussi parce que bon, il y a la relation genre intervenant / enfant, mais il y a aussi les répercussions adultes à adultes sur le moral des adultes qui affectent directement les enfants (Isabelle, p. 29).

Dans un contexte de violence conjugale, le discours féministe tient compte de la victimisation des femmes et des enfants. À ce sujet, la littérature mentionne que l'intervention menée auprès des mères est l'une des façons de répondre aux besoins des EEVC (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 5). Le discours féministe « [...] ne suppose pas que les intérêts des femmes et des enfants coïncident toujours, mais souligne plutôt le fait que la meilleure façon d'assurer la sécurité et le bien-être de ces enfants est généralement de protéger et de soutenir leur mère » (Lapierre, 2010, p. 190).

L'un des objectifs poursuivis par les maisons d'hébergement est celui d'aider « la famille à se créer un environnement sécuritaire, stable et chaleureux » (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 35). L'analyse des récits nous permet d'observer à cet égard que la structure de ces maisons permet la poursuite de cet objectif. Les participantes témoignent qu'elles se représentent les maisons d'hébergement comme un lieu protégé pouvant leur procurer une certaine stabilité et la possibilité de vivre des « moments heureux ». Éloïse mentionne qu'elle n'a pas été « traumatisée » par son expérience alors que Justine décrit son expérience dans les maisons d'hébergement comme étant une période heureuse de son enfance. Isabelle explique : « Tu n'es pas à la maison où tu es exposé à cette violence-là. Tu as de la nourriture [...]. Donc, il y a toujours des repas, il y a la télévision, il y a le câble, il y a une salle de jeux avec des jouets » (Isabelle, p. 35). Ces séjours correspondent toutefois à des périodes de grandes instabilités pour les familles, associés le plus souvent à des événements tels que des changements d'école, des déménagements, à de nouvelles reconfigurations familiales, ainsi qu'à une augmentation du stress vécu par leur mère.

Dans un contexte de violence conjugale, les enfants sont confrontés à vivre avec le secret de la violence « parce que le secret est gardé aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la famille [...] » (Lessard et Paradis, 2003, p. 6). Les propos d'Isabelle rappellent cette réalité, en lien toutefois avec la structure des maisons d'hébergement :

[...] tu es aussi *out of the blue*, projeté dans un monde qui est fermé, clos, que les gens n'ont pas le droit de savoir c'est où, que tu n'as pas vraiment le droit de parler d'où est-ce que tu es, qu'est-ce qui se passe autour de toi, avec plein de gens malheureux [...] (Isabelle, p. 13).

Elle met ainsi en lumière que la structure des maisons d'hébergement, en voulant assurer protection et sécurité aux victimes de violence conjugale, peut favoriser l'isolement des enfants qui y séjournent.

Les milieux scolaires sont considérés après la famille comme « la sphère de développement la plus importante pour l'enfant » (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 37). L'intervention auprès des EEVC dans les milieux scolaires représente une part seulement des interventions qui y sont menées. Trois des participantes à notre étude ont reçu des services dans ces milieux en raison de l'exposition à la violence conjugale.

L'identification des EEVC peut s'effectuer par l'observation de certains comportements, selon le genre et l'âge des enfants. Bourret (2006) souligne les défis de l'identification des EEVC puisqu'ils présentent souvent des symptômes connexes à d'autres types de problématiques.

[L]'exposition des enfants à la violence conjugale passe souvent inaperçue aux yeux des intervenants parce que les signes physiques et/ou psychologiques qui la caractérisent ne lui sont pas exclusifs; ils peuvent être confondus avec d'autres problèmes. Certains intervenants ont aussi, pour diverses raisons, de la difficulté à aborder la question de la violence conjugale : manque d'outils adéquats, malaise vis-à-vis de la question, incertitudes quant à l'intervention post-détection, minimisation des effets de l'exposition à la violence conjugale sur les enfants, etc. (Bourret, 2006, p. 2).

Des comportements agressifs, violents ou autodestructeurs sont généralement ceux qui ont amené les participantes à être identifiées et à recevoir des services en raison de l'exposition à la violence conjugale en milieu scolaire. Pour Alexandra, qui a reçu des

services par son milieu scolaire dès l'enfance, fût identifiée par son « agressivité » (Alexandra, p. 1-2). Quant à Isabelle et Justine, elles reçurent des services de leur milieu scolaire au cours de leur adolescence :

[J]’avais des comportements dérangeants pis euh ... en fait au-delà des dérangements à l’école j’étais pas nécessairement l’élève la plus sage. En fait, j’avais des comportements autodestructeurs pis ben on s’inquiétait de mon poids, de ma consommation de drogue (Justine, p. 15).

Un bon moment, je suis devenue extrêmement violente et ils m’ont dit « pourquoi tu es comme ça? » [Isabelle répond :] « Vous vous en êtes foutu toute ma vie à l’école, qu’est-ce que ça vous dérange? Parce que je casse votre mobilier? » Et c’est là qu’ils m’ont mise en contact avec le CLSC (Isabelle, p. 23).

Pour Éloïse, bien qu’elle n’ait pas reçu de services de son milieu scolaire, elle s’étonne que personne dans ce milieu n’ait remarqué sa longue absence.

Dans une analyse féministe, la socialisation se fait dans un processus d’apprentissage différencié selon le genre. La socialisation victimisante des femmes permet de produire et reproduire la domination des hommes sur les femmes au sein d’un système patriarcal. Dans un contexte de violence conjugale, Bourassa et Turcotte (1998) mentionnent que les EEVC ont une propension à adopter des comportements en lien avec la socialisation liée à leur genre. De plus, la présence de violence conjugale amène les enfants qui y sont exposés à vivre dans un contexte de domination et d’agressivité : « les enfants (surtout les garçons) réalisent que lorsque les conflits entre leurs parents sont résolus par la violence, il y a un gagnant et un perdant » (Lessard et Paradis, 2003, p. 7). Ainsi, les garçons auront tendance à développer des problèmes liés à l’extériorisation des émotions (agressivité, délinquance) et les filles à l’intériorisation des émotions (anxiété, dépression) (Bourassa et Turcotte, 1998, p. 8). La sévérité de la violence conjugale viendrait toutefois différencier les comportements associés aux genres (Bourassa et Turcotte, 1998; Lessard et Paradis, 2003). Or, à la lumière de ces écrits, l’analyse des récits nous permet de constater que c’est la manifestation de comportements à caractère agressif, lesquels sont habituellement associés au genre masculin, qui fait en sorte que les participantes reçoivent des services en milieu scolaire. Seule la participante qui évoque la manifestation de comportements à caractère plus passifs (pleurs, timidité) a été celle à ne pas recevoir de services. Nous nous questionnons alors

à savoir si les enfants ont tendance à être identifiés comme EEVC plus rapidement à la suite de comportements à caractère agressif. Ainsi, tenant compte que les filles ont tendance à adopter, dans un contexte de violence conjugale, des comportements plus passifs, comme leur mère, serait-il possible de croire que les filles seraient désavantagées par leur genre en ce qui concerne leur identification et l'intervention menée auprès d'elles comme EEVC? Le récit d'Isabelle illustre cette hypothèse :

Donc moi pour avoir vécu ça au travers, c'est que tu vis avec des petits gars qui sont violents pis ben les une ou deux éducatrices ou intervenantes qui sont là ben elles vont gérer les deux trois petits gars qui sont violents pis les autres enfants vont être beaucoup moins structurés. [...] Comme des professeurs qui ont des enfants hyperactifs dans des salles de classe. C'est la même chose (Isabelle, p. 17).

De plus, les récits d'expérience indiquent que les participantes n'ont pas reçu des services adaptés à leur réalité en maison d'hébergement, mis à part celui d'avoir été hébergé. Inversement, on constate que c'est davantage par l'entremise des milieux scolaires que ces dernières ont reçu des services spécifiques à elles.

Le récit d'Isabelle démontre le rôle des différents acteurs-trices des milieux scolaires. Les récits de Justine et d'Isabelle viennent préciser quant à eux, qu'avant même leur entrée scolaire, ces participantes avaient déjà séjourné en maison d'hébergement et été identifiées comme EEVC. Or, selon les données recueillies, aucun échange d'information entre les maisons d'hébergement et les milieux scolaires n'ont eu lieu. Ces données nous amènent ainsi à souligner l'importance de mobiliser les divers intervenants-es (infirmier-ère, professeur-e, travailleur-euse sociale, etc.) présents dans les milieux scolaires, dans une optique d'identification des EEVC, d'orientation des services et d'intervention auprès des EEVC. Ces données mettent aussi en perspective aussi la nécessité de créer des mécanismes coordonnés les uns aux autres afin de favoriser des trajectoires moins fragmentées pour les EEVC. Tel que Sudermann et Jaffe (1999) le soulignent, il ne suffit plus aujourd'hui de comprendre ce phénomène comme une « question accessoire » à l'intervention. Il est essentiel de poser le phénomène des EEVC comme un problème ayant de graves répercussions dans la vie des enfants, à court et à

long termes, dans lequel tous les acteurs-trices sont interpellés (Sudermann et Jaffe, 1999, p. 4).

Un troisième service mentionné par les participantes, soit les services de la protection de la jeunesse (n=2) sont très peu discutés dans le cadre des récits d'expérience. À cet égard, nous pouvons postuler que la récente modification de la loi protection de la jeunesse (Gouvernement du Québec, 2007) quant à la prise en compte de l'exposition à la violence conjugale comme facteur de négligence, fait en sorte que les services de la protection de la jeunesse sont davantage présents dans les trajectoires des EEVC d'aujourd'hui. Or, le peu d'information concernant ces services limite notre analyse de ces récits qui vont de 1986 à 2005.

Parmi les autres services, les participantes ont indiqué avoir été en lien avec les instances judiciaires. Les données recueillies nous permettent de constater que les instances judiciaires sont des lieux où les EEVC sont amenés à être référés à différents services tels que des psychologues, art thérapie, etc. Le récit de Justine est celui qui traite de façon la plus détaillée de ces instances. Son récit reflète que les procédures judiciaires sont intimement liées à une période d'instabilité et de dangerosité. À cet effet, Justine mentionne que malgré des accusations criminelles, les institutions judiciaires ont peu considéré la présence de violence conjugale dans les décisions concernant les modalités de garde d'enfant :

Je pense que ma mère a dû reparler de son histoire très souvent et le faire écrire très souvent mais que t'sais, pour des dossiers différents. Et que justement, la communication entre le criminel et le civil et le après, le fait que mon père ait ce dossier-là [criminel] et que les choses se soient passées dans la cour, que ça soit pas tenu en compte. Le fait qu'il y a eu un bris entre ces deux-là [entre la cour criminelle et civile] et qu'on [elle et son frère] a été mis en danger (Justine, p. 31).

Lessard, Lampron et Paradis (2003) stipulent que les décisions qui concernent les modalités de garde d'enfant s'appuient sur « le meilleur intérêt de l'enfant ». Cependant, dans un contexte de violence conjugale,

[...] ces décisions deviennent beaucoup plus complexes. Cette problématique devrait d'ailleurs être l'un des principaux facteurs à examiner lorsque la garde

d'un enfant est en cause, car les répercussions de cette décision sont énormes pour la mère et ses enfants (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 20).

L'exemple de Justine illustre le peu de considération accordée à la situation de violence conjugale lors d'un jugement accordant des modalités de garde et d'accès inadéquates, voire dangereuses pour les enfants.

Enfin, le « paysage de l'action » permet de constater que les participantes à notre étude en sont venues à côtoyer une grande diversité de services. Or, nous observons que la trajectoire des participantes dans les services, au cours des années 1990, était bien souvent fragmentée et les interventions qui y étaient menées, sectionnées les unes des autres. Les données recueillies soulignent l'importance des interventions menées auprès des mères en maison d'hébergement pour soutenir les EEVC. Or, les participantes ont peu été la cible d'intervention dans ces milieux. Elles ont davantage reçu des services des milieux scolaires et par le biais des institutions judiciaires. Les récits mettent également en perspective l'importance des acteurs-trices des milieux scolaires dans l'identification et l'orientation des services pour les EEVC : ainsi que le peu de considération accordée à l'exposition à la violence conjugale dans les instances judiciaires. En somme, les récits décèlent le peu de mécanismes de collaboration entre les différentes sphères de services.

9.1.2. Le « paysage de l'identité » des récits d'expérience

Le récit des événements survenu au cours du « paysage de l'action » amène les participantes à définir les répercussions des services sur leurs relations familiales, amicales et amoureuses, de même que sur leur identité, ce que White nomme « conclusions identitaires ».

Toute une génération d'études portant sur le phénomène des EEVC s'est penchée sur les caractéristiques de l'enfant, de sa famille et de son environnement comme « facteurs de risques et de protections » (Beaudoin, Pâquet-Deehy et Turcotte, 1999). Intervenir sur ces facteurs permettrait, selon ces études, d'atténuer les risques associés à l'exposition à

la violence conjugale ou encore à contribuer à protéger les EEVC (Paradis et Lessard, 2003, p. 24). Nous avons pu identifier, en lien avec les répercussions des services dans la vie des participantes, différents « facteurs » répondant à la définition que formulent certaines études sur ce sujet. Bien que nous ne remettons pas en question la pertinence d'étudier et de prendre en compte ces facteurs quant à l'élaboration et la coordination des services en matière de violence conjugale, il nous importe néanmoins de demeurer critique face à cette manière d'aborder l'intervention auprès des EEVC. La réflexion menée par le groupe d'étude critique sur les fondements théoriques des programmes de prévention précoce en 2000 (Parazelli et al., 2003) situe nos préoccupations face aux interventions axées principalement sur les « facteurs de risques et de protection » à l'intention des EEVC. En ce sens, nous souhaitons considérer les « facteurs de risques et de protection » non pas comme une panacée en la matière mais plutôt comme une perspective de compréhension du phénomène des EEVC et des services à construire à leur égard. Fondée sur une approche narrative et féministe, notre analyse vise davantage, comme le groupe d'étude critique (Parazelli et al., 2003, p. 99) le souligne, à laisser aux personnes concernées par les « services » le soin de définir elles-mêmes leur « problème » et les « solutions » à y trouver.

Les données recueillies dans notre étude indiquent que les séjours en maison d'hébergement sont le plus souvent associés à des périodes de grandes instabilités pour les enfants. En effet, les EEVC sont amenés au cours de cette période à faire face à de nombreux changements (nouvelle école, déménagement, perte d'amitiés, etc.) afin d'assurer leur sécurité et celle de leur mère. Ces changements peuvent être identifiés comme un facteur « de risque » puisqu'ils représentent une suite d'événements stressants pour les EEVC. Ils contribuent ainsi à augmenter les risques associés à la violence conjugale (Fortin, Trabelsi et Dupuis, 2002, p. 6). À cet égard, les propos de Zoé illustrent les répercussions à long terme et les conclusions identitaires qu'elles en retirent :

[...] est-ce que c'est dû à ça [le séjour en maison d'hébergement], à la violence ou si c'est un mélange de facteurs, mais t'sais. J'ai toujours été très très très réservée, je pense qu'on a trop été « barouetter », t'sais on n'a pas eu une petite vie tranquille. Faque on dirait que, t'sais j'ai changé d'école souvent [...] ça tout le

temps été de se retrouver de nouveaux amis-es. Faque j'étais gênée, je me suis renfermée (Zoé, p. 5).

Le « degré d'intimité entre les membres de la famille » peut être considéré comme un facteur « de protection » (Fortin, Trabelsi et Dupuis, 2002, p. 6) pouvant contribuer à soutenir les EEVC au cours de cette période d'instabilité. Les récits des sœurs Zoé et Éloïse démontrent que la qualité des liens entre les sœurs ainsi qu'avec leur mère contribue à soutenir les enfants dans cette période d'instabilité.

Le stress des mères est représenté comme un facteur « de risque » pour les EEVC (Fortin, Trabelsi et Dupuis, 2002, p. 6). Nous avons pu observer, dans le cadre des récits, que plusieurs participantes mentionnent que leur mère semblait plus nerveuse et stressée « Tout ça, ça créé je veux dire, ma mère était vraiment très très nerveuse. On s'entend là, tu as trois enfants à charge, tu veux juste leur bien. Donc j'avais une mère qui était hyper stressée, nerveuse, qui était toujours sur le gros nerf » (Zoé, p. 7). Pour certaines, cela se répercute sur la disponibilité de leur mère à leur égard, alors que pour d'autres le peu de disponibilité est associée à la victimisation de leur mère. Ainsi, le stress des mères et la suite d'événements stressants que les EEVC sont amenés à vivre lorsqu'ils séjournent en maison d'hébergement ou au cours de la séparation de ses parents, ces facteurs ont comme répercussion d'augmenter les risques associés à l'exposition à la violence conjugale.

Lorsque cette période d'instabilité s'échelonne sur une longue période de temps, les récits d'Isabelle et de Justine démontrent qu'elles intériorisent un sentiment d'impuissance. À plusieurs reprises, l'une et l'autre affirment avoir eu le sentiment de se faire « barouetter » ou encore « repitcher » d'une maison à une autre. Plusieurs mentionnent également l'impression de « suivre » leur mère dans les maisons d'hébergement : « Moi en même temps je suivais ma mère, je suivais mes deux sœurs et peu importe où on aurait été » (Zoé, p. 8). Ces données soulignent le peu de pouvoir qu'elles avaient sur leur propre situation en lien avec leur sentiment d'impuissance. Pour Justine, les allers et retours entre les maisons d'hébergement et la résidence

familiale a fait en sorte qu'elle et sa famille se sont retrouvées en situation de danger. Selon elle, les services ne permettaient pas l'essor véritable d'un « pouvoir d'agir » des personnes puisqu'elles étaient constamment retournées dans une situation dangereuse. Pour Isabelle, personne ne pouvait aider puisque sa mère retournait constamment avec un conjoint violent. L'analyse des récits nous amène à percevoir que l'expérience des participantes dans les services est caractérisée par le peu de pouvoir qu'elles détiennent sur leur situation, ce qui, conséquemment, favorise l'intériorisation d'un sentiment d'impuissance : « Pour moi, c'était du vent parce qu'il n'y avait jamais rien qui changeait [...] » (Isabelle, p. 31). L'intervention féministe, qui rejoint les théories de l'impuissance apprise, suggère des pistes d'intervention auprès des EEVC, notamment celle « d'enseigner au jeune qu'il peut avoir un certain pouvoir sur son vécu et de faire naître l'espoir » (Turcotte, Beaudoin, Pâquet-Deehy, 1999, p. 18). C'est pourquoi il nous semble important d'une part de poursuivre des objectifs d'intervention auprès des EEVC tels que ceux proposés et d'autre part, de ne pas limiter les interventions aux enfants mais aussi de soutenir les mères et d'intervenir auprès des pères ayant des comportements violents. D'ailleurs, déjà en 1996, en citant Lancup et Vaillant, Turcotte, Beaudoin et Pâquet-Deehy (1999) soulignent que la « [...] multiplicité des facteurs associés à la problématique de la violence conjugale pose la nécessité d'intervenir sur plusieurs plans » (Turcotte, Beaudoin et Pâquet-Deehy, 1999, p. 19).

En plus de relations parents/enfants, les relations entre la fratrie peuvent aussi constituer un facteur « de risque » lorsqu'il y a la présence de conflit (Fortin, Trabelsi et Dupuis, 2002, p. 6). Nous pouvons observer ce facteur dans le récit d'Alexandra. La séparation de ses parents est venue transformer les rapports de pouvoir au sein de sa famille. Son frère, émulant les comportements associés à son genre et à son modèle paternel, exerça une violence psychologique à son égard. Comme nous l'avons déjà mentionné, certaines études ont déjà abordé la question de l'apprentissage différenciée des EEVC, selon le genre (Bourassa et Turcotte, 1998; Lessard et Paradis, 2003). Elles démontrent que les garçons sont davantage amenés à adopter des comportements violents, alors que celui des filles sont plus passifs (Bourassa et Turcotte, 1998; Lessard et Paradis, 2003). Ainsi, le récit d'Alexandra permet d'identifier la fratrie (avec la

présence de comportements violents) comme un facteur augmentant les risques associés à l'exposition à la violence conjugale, en l'amenant à intérioriser une image négative d'elle-même. Nous observons également l'apprentissage différencié selon le genre avec les données recueillies concernant le lien mère/enfants : « C'est un côté, je trouve, qui a affecté aussi énormément notre famille. Un certain moment donné ma mère avait ces relations-là avec les hommes et pis là elle s'est mise à avoir des relations semblables avec ses fils, verbalement » (Isabelle, p. 17). Ainsi, cette citation permet d'identifier un apprentissage différencié selon le genre des enfants et leur modèle associé.

Une analyse féministe postule que la socialisation des enfants est intrinsèquement liée aux rapports de pouvoir inégaux entre les femmes et les hommes. C'est par l'entremise d'une socialisation dite sexuée que la victimisation prend son essor : « la victimisation des femmes est alors vue comme un processus qui [...] prépare les femmes à tolérer ou à se responsabiliser des agressions subies par un sentiment d'impuissance qui déborde de la situation d'agression » (Prud'homme, 1993, p. 4). Les EEVC sont donc non seulement sujets à une socialisation sexuée au sein de la société, mais trouvent également au cœur même de leurs rapports familiaux ces rapports de domination. Cette expérience module leur représentation des hommes et des femmes. L'analyse des récits nous permet de constater que la représentation que les participantes se font de la figure paternelle est absente ou menaçante, voire dangereuse. Certaines d'entre elles ont intériorisé une perception « menaçante » des hommes qui vient influencer leur rapport au genre masculin.

Conséquemment, si nous savons que les EEVC sont amenés à fréquenter divers services d'aide et d'intervention, il importe d'emblée de se préoccuper de la représentation que les EEVC (surtout les filles) se font des hommes, notamment de ceux qui sont amenés à intervenir auprès d'elles :

Pis un moment donné, ça c'est mis à *clasher* quand c'est devenu des t.s. homme. [...] Ben c'étaient des ennemis [les hommes], parce que tous les hommes qui ont passés dans la vie à ma mère l'étaient tous, il y en a un qui a été correct dans la gang. [...] Faque, quelque part, quand un t.s. venait me voir et me disait qu'il

voulait m'aider, ça faisait « té qui toé? » ((rires)) « tu veux m'aider? » (Isabelle, p.43).

À cet effet, nous constatons l'importance d'apporter des modèles masculins positifs aux EEVC, indépendamment de leur genre. Comme Isabelle le propose, nous considérons qu'ils permettraient aux filles de ne pas trop intérioriser la figure masculine comme une menace et contribuerait pour les garçons à réduire les risques d'émuler des comportements violents associés à leur genre « Surtout pour une fille, la réaction que tu as c'est soit tu agis comme ta mère, soit tu agis comme le contraire, tu ne laisses pas les hommes s'approcher » (Isabelle, p. 36).

Selon Bourassa (2004), l'exposition à la violence conjugale chez les enfants a aussi des répercussions sur les relations avec leurs amis-es : « Ils sembleraient également que les EEVC éprouvent de la difficulté à établir des relations avec leurs pairs. [...] [C]es derniers risquent de ressentir peu de soutien de leur entourage, notamment pour ce qui est du soutien des amis » (Bourassa, 2004, p. 18-19). En effet, les données recueillies issues des récits d'expérience indiquent que la plupart des participantes avaient peu de rapports amicaux au cours de leur enfance. Toutefois, les données nous amènent à considérer les rapports amicaux des EEVC sous deux perspectives. D'abord, il existe des rapports amicaux entre EEVC lors des séjours en maison d'hébergement. Ces rapports sont caractérisés par la leur courte durée :

Tu te ramasses à développer des liens avec des gens, avec des enfants qui sont comme toi, qui ont des situations similaires que les gens ne comprennent pas à l'école. Puis, là tu te ramasses *whoop*... tu perds ces petits liens-là auxquels tu t'étais un peu habitué, avec des gens un peu comme toi (Isabelle, p. 20).

Les participantes ont également raconté avoir entretenu des rapports amicaux avec des enfants qui n'ont pas été exposés à la violence conjugale. Dans ces rapports, certaines tentent d'occulter leur réalité :

Donc tes amis-es te demandent « tu ne prends pas la même autobus que moi? » pis tu réponds « ah non, je suis chez une amie à ma maman, on répare la chambre de bain ». Parce que quelque part, tu ne veux pas ça. Tu vas chez tes amis-es et ils ont une piscine pis des partys de fête avec des ballons pis ils ont... pis toi, tu n'es pas chez toi pis tu habites dans un sac à dos, t'sais. Quelque part, ce n'est pas des choses que tu as envie de partager quand tu es jeune (Isabelle, p. 32).

Éloïse pour sa part, associe des comportements (tel que pleurer) à la perte d'amitié. Pour d'autres, il n'y avait pas de « perte » d'amitié puisqu'elles n'en n'avaient pas développé, dû à la stigmatisation de leur famille : « On était dans une petite école où il n'y avait pas beaucoup de pauvres. Faque on avait du linge usé mais en plus je n'avais aucun de mes deux parents pour m'habiller le matin » (Alexandra, p. 13). À long terme, une participante affirme que ses séjours en maison d'hébergement, par les valeurs qui y auront été véhiculées, l'auront amenée à établir des relations « d'égaux à égaux » (Justine, p. 22).

Selon leur expérience, les participantes ont identifié des répercussions sur leurs relations amoureuses. Dans un contexte de violence conjugale, l'apprentissage différencié selon le genre peut selon certaines études « amener les jeunes à reproduire la violence ou la victimisation dans leurs relations amoureuses à l'adolescence et, à plus long terme, dans leur vie conjugale » (Lessard et Paradis, 2003, p. 18). Nous avons observé dans les récits que les relations amoureuses sont intrinsèquement liées à la construction de la représentation de la figure masculine que les participantes se sont faite au cours de leur enfance. Trois d'entre elles abordent cet aspect. Deux mentionnent qu'elles se sont questionnées sur leur perception de la figure « masculine » à l'adolescence et à l'âge adulte, à savoir si le genre masculin représentait toujours pour elles une « menace ». Justine se questionne notamment sur les délimitations de la violence au sein des couples : « j'ai vraiment de la difficulté dans ma relation de couple à mettre les limites entre ce que c'est de la violence. C'est vraiment compliqué, c'est vraiment complexe » (Justine, p. 4). Seule Alexandra a souligné qu'elle avait tendance à reproduire un cycle de violence psychologique et qu'une thérapie à l'âge adulte lui a permis d'en prendre conscience et d'y mettre fin.

Notre analyse nous permet également d'identifier le fait de « se sentir différente » comme un thème émergeant des récits d'expérience. Ce thème se définit différemment pour chacune d'entre elles. Pour Alexandra, il est d'une part en lien avec la marginalisation de sa famille et d'autre part en lien avec le fait d'avoir reçu des services au cours de son enfance, ce qui l'amène à se sentir « différente » des autres et à

intérioriser un sentiment d'infériorité envers sa fratrie. Pour Isabelle, ce thème fait référence à la marginalisation de sa famille, ce qui a de fortes résonnances dans ses rapports amicaux. Pour Zoé, ce thème prend forme avec le sentiment de ne pas avoir vécu une enfance comme les autres, dû au fait d'avoir été exposée à la violence conjugale, d'avoir séjourné en maison d'hébergement et d'avoir vécu de nombreux changements au cours de cette période. « Se sentir différente » s'avère être une composante transversale en lien avec leur expérience dans les services. Nous remarquons que cela a des répercussions sur leur rapport avec leurs amis-es et leur fratrie, à court comme à long termes. Ce sentiment « d'être différente » semble également influencer les conclusions identitaires qu'elles en tirent.

9.2. Les enfants exposés à la violence conjugale, au carrefour d'une intersection

Dans cette deuxième partie d'analyse, nous proposons d'amorcer une réflexion sur les récits d'expérience selon le concept d'intersectionnalité. Cette dernière permet de cerner le positionnement des EEVC à l'intersection des axes d'oppression liés au genre, à l'âge et à la famille. Il n'est pas question ici « d'additionner » les axes d'oppression mais plutôt de comprendre la manière dont ils s'influencent les uns les autres et définissent l'expérience des EEVC dans les services d'aide et d'intervention. Nous souhaitons ainsi mettre en lumière « l'identité intersectionnelle » (Crenshaw, 2005, p. 54) des EEVC à partir de la prise en compte des différentes sources d'identité (genre, âge, familiale).

9.2.1. Le genre

Le genre est le premier axe d'oppression que nous avons identifié comme composante de « l'identité intersectionnelle » (Crenshaw, 2005) des EEVC. Nous constatons dans les récits d'expérience que leur genre a amené les participantes à vivre une expérience différenciée dans les services. C'est à travers un processus de socialisation que les filles et les garçons sont amenés à intégrer des normes sociales sexuées selon leur genre. Ces normes favorisent la domination des hommes sur les femmes puisqu'elles perpétuent les stéréotypes sexistes qui maintiennent les femmes dans la soumission et

l'impuissance (Prud'homme, 1994). Les enfants sont socialisés à travers leur expérience. Selon Bourassa et Turcotte (1998), le contexte de violence conjugale amène les enfants à intérioriser et à normaliser la violence. Elles mentionnent que les filles apprennent à se comporter de manière plus passive, comme leur mère et les garçons intérioriseraient des comportements plus agressifs, à l'image de leur père (Bourassa et Turcotte, 1998, p. 8). Les propos d'Isabelle illustrent cet apprentissage différencié selon le genre :

Mes frères se sont mis, à un certain moment donné dans leur vie, à se rebeller énormément contre ma mère, à la traiter comme ces hommes-là [conjoint] la traitaient parce qu'ils n'en ont pas eu d'autres exemples. (Isabelle, p. 16).

Les propos d'Isabelle permettent également de souligner que l'exposition à la violence conjugale amène les enfants à normaliser la violence et à rendre son utilisation légitime :

Pour les garçons parce qu'ils ont eu comme exemple des hommes qui maltraitaient les filles et là, quand ils arrivent à l'école, ils se font dire « ne fait pas ça » mais personne explique pourquoi ne pas agir comme ça avec les petites filles. Ces petites filles-là, il y en a beaucoup qui sont très vulnérables à un certain moment donné (Isabelle, p. 39).

Comme nous l'avons vu lors de l'analyse des récits, selon nous, les filles pourraient être désavantagées en ce qui concerne la possibilité de recevoir des services puisqu'elles présenteraient, particulièrement au cours de l'enfance, moins de comportements extériorisés. Nous observons également l'influence du genre des enfants dans les services en ce qui concerne le lien entre enfant/intervenant. Les données démontrent que plusieurs participantes à notre étude ont intériorisé une représentation « menaçante » des hommes. Celle-ci est causée par leur socialisation selon leur genre et par un processus de victimisation dans un contexte de violence conjugale. La création d'un lien de confiance entre les enfants et les intervenants est ainsi influencée par le genre. Ainsi, le genre, comme axe d'oppression, vient influencer l'expérience des EEVC dans les services.

9.2.2. L'âge

Le deuxième axe d'oppression que nous identifions est celui de l'âge des EEVC. À partir des théories sur la vulnérabilité, Théberge (1995) identifie trois principaux facteurs de vulnérabilité chez les enfants selon une différenciation selon l'âge.

Le premier facteur est que l'âge des enfants accroît leur vulnérabilité puisqu'ils sont dépendants des adultes sur les plans psychologique, physique et économique (Théberge, 1995, p. 44-45). Théberge (1995) mentionne à cet effet qu'un contexte familial abusif contribue à accroître la vulnérabilité des enfants et à ce qu'ils construisent une image d'eux-mêmes démunis et sans pouvoir. Les données recueillies semblent démontrer la dépendance des participantes aux adultes qui les entourent. Qui plus est, cette dépendance envers les adultes semble pour certaines d'entre elles les avoir menées à intérioriser un sentiment d'impuissance face à leur situation au cours de leur enfance.

Isabelle mentionne :

En général, que ce soit DPJ, que ce soit tout le monde qui dit qui veulent nous aider, la même chose en centre [maison d'hébergement]. Pour moi c'était du vent parce qu'il n'y avait jamais rien qui changeait [...]. Donc, de toute manière, à chaque fois qu'on repartait [de la maison d'hébergement], on se disait qu'on allait revenir. [...] Hum. On revenait tout le temps (Isabelle, p. 31).

Éloïse affirme, quant à elle, un sentiment qui rejoint celui de l'impuissance. Elle explique qu'elles devaient « suivre » leur mère dans les services sans nécessairement se faire aider et sans explication de ce qui allait suivre « On faisait partie comme d'un tout, de notre mère, on suivait [...] » (Isabelle, p. 19-20). D'autre part, rappelons que sans se connaître, Isabelle et Zoé ont toutes deux spontanément utilisé le même terme pour exprimer un sentiment d'impuissance et le peu de pouvoir qu'elles avaient sur la situation, celui de se faire « barouetter ». À son tour, Justine illustre ce sentiment d'impuissance par le terme « repitché » d'un endroit à l'autre. Ces extraits et l'utilisation particulière de ces termes démontrent bien selon nous une impuissance vécue de deux manières par les participantes : l'une reliée à la situation de violence conjugale et l'autre reliée aux services d'aide et d'intervention. L'intériorisation d'un sentiment d'impuissance est non seulement favorisée par leur âge au moment des services mais

également par l'implication d'un processus de socialisation victimisante définie selon leur genre.

Le deuxième facteur concerne le fait que les enfants sont perçus comme étant la « propriété » des parents, ce qui contribuerait à leur isolement social puisque les autres adultes seraient moins prompts à intervenir dans des situations d'abus (Théberge, 1995, p. 44). Les propos d'Isabelle illustrent à la fois son isolement social et sa dépendance à un adulte, en l'occurrence sa mère :

Parce que la mère n'est pas tout le temps apte à aller à l'école pis dire « salut, je me fais battre par mon mari, je suis victime de violence conjugale, est-ce que vous pourriez svp garder mon enfant à l'œil juste un peu plus que les autres parce que je ne sais pas nécessairement comme il réagit? » souvent c'est ça, il n'y avait pas de lien (Isabelle, p. 39).

Cet extrait souligne ainsi plusieurs pistes de réflexion sur les moyens à prendre pour briser l'isolement de ces enfants. La prise en compte de l'âge remet en perspective l'importance de certains moyens d'intervention : 1) soutenir les mères victimes de violence conjugale afin d'aider les enfants 2) offrir des programmes de formation sur le phénomène des EEVC pour les intervenants-es et 3) mettre en place des processus de collaboration entre les différents services.

Le dernier facteur proposé par Théberge est celui du manque d'information : les enfants sont mal informés des ressources et des moyens à prendre pour aller chercher de l'aide (Théberge, 1995, p. 44). En effet, les propos des participantes illustrent que l'âge est un obstacle à l'accessibilité des services. À la lumière des récits d'expérience, nous observons que les participantes n'étaient pas en mesure lorsqu'elles étaient enfants (0-12 ans) de rechercher de l'aide, ne connaissant pas les ressources ni les moyens à prendre pour la trouver. Nous observons que l'âge des enfants, particulièrement entre 0 et 12 ans, les rend plus vulnérables car elles sont dépendantes des adultes; elles vivent un isolement social et méconnaissent les services d'aide. Or, à la période de l'adolescence (12-18 ans), plusieurs participantes formulent clairement une demande d'aide ou encore refusent l'aide proposée. Dans les deux cas, nous constatons que l'âge contribue à ce que les participantes recherchent les moyens à prendre pour avoir de

l'aide. En effet, les théories du développement abondent dans ce sens. Les interventions qui s'inspirent de ces théories tiennent compte de la « vulnérabilité de l'enfance en fonction de son stade de développement cognitif et émotif » (Turcotte, Beaudoin, Pâquet-Deehy, 1999, p.15). Les enfants d'âge pré-scolaire sont par exemple plus vulnérables car ils ne sont pas toujours en mesure d'exprimer clairement leurs besoins (Turcotte, Beaudoin, Pâquet-Deehy, 1999, p. 15).

Le genre et l'âge des EEVC s'influencent donc mutuellement. L'interaction de ces deux axes d'oppression favorise l'intériorisation d'un sentiment d'impuissance chez les filles et accroît leur vulnérabilité. D'ailleurs, plusieurs études révèlent que le genre et l'âge des EEVC peuvent être considérés comme des facteurs « de risques ou de protection » (Lessard et Paradis, 2003, p. 28-31).

9.2.3. La famille

La famille est le troisième et dernier axe d'oppression que nous avons identifié. Selon nous, cet axe est la configuration des multiples rapports de domination établis au sein et autour d'une même famille, c'est-à-dire une articulation du genre et de l'âge, mais aussi de la classe, de la langue, de l'ethnicité, de la citoyenneté et autres, réunis ensemble. L'accès à des services d'aide et d'intervention se vit autrement dans une famille où il y a la présence de violence conjugale puisque les enfants sont positionnés de façon singulière au terme des rapports de pouvoir. La famille représente également un lieu spécifique d'une intersection avec les axes du genre et de l'âge.

Comme nous l'avons mentionné au chapitre 3, l'échantillon (composé uniquement de femmes d'origine canadienne) ne nous permet pas d'intégrer une analyse intersectionnelle en lien avec l'origine ethnoculturelle des participantes comme un rapport de domination présent au sein de la famille. Or, les données recueillies dans le cadre des récits d'expérience nous permettent d'articuler l'axe d'oppression de la famille avec le rapport de domination de la pauvreté. Deux participantes l'évoquent, notamment Alexandra qui mentionne :

Je n'avais pas d'amis-es au primaire. J'étais vraiment très très isolée, très ostracisée parce qu'on était vraiment d'une famille pauvre. On était dans une petite école où il n'y avait pas beaucoup de pauvres. Facque on avait du linge usé mais en plus je n'avais aucun de mes deux parents pour m'habiller le matin [...] (Alexandra, p. 26).

Le récit d'Isabelle permet aussi de percevoir la famille comme axe d'oppression dû à la pauvreté. À cet effet, Isabelle mentionne que sa situation familiale l'isolait : « Parce qu'on était des enfants pauvres, parce qu'on avait des lunchs bizarres, parce qu'on était habillés bizarres, parce que ... une petite communauté c'est ça que ça fait » (Isabelle, p. 32). Deux mots sont le plus souvent associés à la pauvreté : précarité et exclusion (Lesemann, 1994, p. 586). Lesemann (1994) souligne que la précarité évoque « cette fragilisation généralisée qui caractérise la situation sociale et économique de groupes entiers », alors que l'exclusion fait référence à « cette mise à l'écart d'un mode de vie matériel et culturel dominant » (Lesemann, 1994, p. 586). Leur isolement lié à la situation de pauvreté de leur famille était, selon Isabelle et Alexandra, exacerbé par le fait d'habiter une petite communauté. Nous observons donc que ces deux éléments font en sorte de marginaliser ces enfants par l'entremise de rapports de domination liés à la famille. Rappelons également que les femmes sont majoritairement cheffe des familles monoparentales, qu'elles sont plus pauvres que les hommes et plus nombreuses à recevoir des prestations d'aide-sociale (RMFVC, p. 20, 2011). De plus, toutes deux mentionnent les répercussions de cette marginalisation sur leurs liens amicaux. L'axe d'oppression de la famille ainsi que celui de l'âge amènent les EEVC à vivre un plus grand isolement social. À cela s'ajoute la présence de la violence conjugale, où les enfants vivent, comme leur mère, les rapports de domination et d'oppression (Turgeon, 1995).

En plus de représenter un axe d'oppression spécifique, la famille constitue également selon nous, un lieu d'intersection où les axes de l'âge et du genre se rencontrent. L'exemple d'Isabelle permet d'illustrer nos propos.

Pourquoi c'était moi qui se levais le matin et qui plaçais les bols pour le déjeuner des enfants, pourquoi c'était moi qui disais « arrête de frapper ton frère avec ta cuillère », pourquoi c'était moi qui faisais les lunchs, pourquoi c'était moi qui faisais prendre les douches, pourquoi c'était moi qui habillais les enfants, quand

j'avais cet âge-là ? Pourquoi? Parce que ma mère était en toute petite boule dans le sous-sol pis que ça fait trois jours que je ne l'ai pas vue monter en haut (Isabelle, p. 19-20).

Par cet extrait, nous observons qu'Isabelle endosse un rôle social défini selon son genre, en étant celle qui « prend soin » des membres de sa famille. En effet, le processus de socialisation encourage les femmes à jouer un rôle de mère, à soutenir, à prendre soin et à se centrer sur les besoins des autres. Nous constatons également que l'âge d'Isabelle, en étant l'aînée, a influencé son rôle au sein de sa famille « C'est sûr que j'étais la plus vieille aussi pis je comprenais [beaucoup] plus ce qui se passait [...] » (Isabelle, p. 30). La famille représente ainsi un lieu où le genre d'Isabelle et son âge interagissent et l'amène à vivre une expérience spécifique à partir de son positionnement au sein des différents axes de domination.

À la lumière des théories évoquées et des données recueillies, nous constatons que le contexte de violence conjugale amène les enfants à être singulièrement positionnés selon les axes d'oppression liés à leur âge, leur genre et leur famille. Nous avons démontré que la façon dont se recoupent ces différents axes d'oppression influence leur expérience. En somme, la famille comme axe d'oppression et l'âge semblent contribuer à accroître l'isolement social, voire la marginalisation. La présence d'un processus de socialisation victimisante associé au genre renforce l'intériorisation d'un sentiment d'impuissance. Le jeune âge accroît la vulnérabilité des enfants en limitant leur pouvoir d'agir sur la situation de violence conjugale et sur les services qui y sont liés. L'âge, le genre et la famille se recoupent et s'influencent donc (particulièrement dans un contexte où les enfants sont exposés à la violence) en augmentant la dépendance des EEVC envers les adultes et en limitant leur capacité à rechercher des ressources d'aide. De plus, la famille, selon nous, représente un autre lieu où viennent s'imbriquer l'âge et le genre, tel que le démontre l'exemple d'Isabelle. Ainsi, l'identité « intersectionnelle » des EEVC influence leur expérience dans les services. Conséquemment, il serait intéressant que les services et les stratégies d'intervention déployées à l'égard des EEVC s'enracinent davantage au sein d'une analyse intersectionnelle. Selon nous, l'intégration

d'une telle analyse permettrait le développement de nouveaux savoir-faire qui donneraient lieu à une plus grande prise de pouvoir des EEVC sur leur situation.

9.3. Conclusion

L'étude des récits d'expérience selon une perspective féministe et narrative nous amène à constater la richesse du point de vue des femmes sur les services reçus en raison de l'exposition à la violence conjugale au cours de leur enfance. L'analyse de leurs discours sur leurs expériences dans les services nous permet d'accéder à une nouvelle compréhension du phénomène des EEVC et des services construits à leur égard. Celle-ci met notamment de l'avant l'importance du rôle de chacun-e des acteurs-trices en lien avec les EEVC (milieux scolaires, protection de la jeunesse, institutions judiciaires, maison d'hébergement, services policiers) auprès des EEVC. Chacune des sphères de services détiennent, qu'il s'agisse de protection, d'intervention clinique, d'identification ou de coordination des services, détient un rôle essentiel auprès des EEVC. Cela vient ainsi souligner la nécessité d'agir sur les différentes facettes de la violence conjugale lorsqu'il est question des EEVC. Nous avons pu constater dans le cadre de l'analyse que les répercussions des services prenaient différentes formes. Les expériences des services vécues par les participantes se sont répercutées non seulement sur leurs rapports familiaux, amicaux et amoureux, mais également sur la construction de leur identité. Une analyse intersectionnelle nous a permis de cerner le positionnement singulier des EEVC à l'intersection de différents axes d'oppressions (genre, âge, famille) et l'enchevêtrement de leur influence dans leur expérience des services reçus. Notre analyse nous a permis de constater le peu de pouvoir que les participantes à notre recherche ont eu dans les services d'aide et d'intervention. Il va sans dire qu'une analyse des rapports de pouvoir et de genre est selon nous essentielle à la compréhension du phénomène des EEVC en lien avec les services déployés à leur égard. Ainsi, notre recherche nous amène à considérer l'importance d'intégrer le discours des EEVC au sein des autres discours présents dans les domaines de recherche et d'intervention afin d'apporter une compréhension « alternative » du phénomène des

EEVC. Nous pensons que l'intégration de leur discours au sein des milieux de recherche et d'intervention contribuerait à développer de nouveaux savoir-faire auprès des EEVC.

CONCLUSION

En conclusion du mémoire, il sera d'abord question d'effectuer un dernier survol des discours présents dans les différentes sphères de services à l'intention des EEVC. Ensuite, nous nous pencherons sur le discours des participantes à l'égard de leur expérience dans les services et aux recommandations qu'elles proposent pour la pratique. Nous terminerons enfin avec nos propres conclusions et pistes de réflexion pour la pratique du travail social auprès des EEVC.

Selon Dorvil et Mayeur (2001), la définition même d'un « problème » dépend des individus et des groupes qui réussissent à le faire émerger. Les discours se trouvent ainsi intrinsèquement liés au processus de construction des problèmes sociaux. Comme le mentionne Foucault (1971), les discours ne sont pas neutres, bien au contraire. Ils sont intimement liés au pouvoir, « un pouvoir dont on cherche à s'emparer » (Foucault, p. 1971, p. 12). Pour Healy, les travailleurs-euses sociaux auraient avantage à questionner les présupposés théoriques de leur pratique. Selon elle, les discours façonnent notre perception d'un phénomène, l'orientation de nos actions et des politiques mises en place. Crenshaw (2005) en fait notamment la démonstration lorsqu'elle établit les balises de son analyse intersectionnelle. Elle explique la manière dont l'expérience des « femmes de couleurs » victimes de violence est évincée des considérations politiques, au profit du discours dominant des « femmes blanches ». Crenshaw (2005) illustre ainsi le processus à travers lequel les discours influencent les politiques mises en place et les services qui y sont liés.

La reconnaissance du phénomène des EEVC comme « problème social » est survenu au cours des années 1980-1990. Nous avons vu au chapitre de notre problématique que deux discours ont dominé ce processus; celui de la violence faite aux femmes et celui de

la violence faite aux enfants. Ces deux discours ont façonné notre compréhension de ce phénomène, transformé notre rapport aux EEVC et permis la mise en place de politiques et de services à leur intention. Or, ces discours ont évolué dans des univers conceptuels différents l'un de l'autre et ont fait en sorte que les services ont été construits de manière fragmentée.

Le discours véhiculé par les maisons d'hébergement se base essentiellement sur une analyse des rapports de pouvoir et de domination différenciée selon le genre. Le problème de la violence conjugale est défini selon des causes sociales. Ces dernières sont enracinées dans un système patriarcal qui engendre des inégalités sociales maintenant les femmes dans un état de subordination et qui rend légitime la violence faite aux femmes. Ainsi, les maisons d'hébergement orientent leur intervention sur la victimisation des femmes et des enfants et assurent leur protection. Cette sphère de services a développé une solide expertise dans l'intervention auprès des EEVC au cours des années. Nous observons dans les récits que les services au cours des années 1990 étaient davantage orientés vers les mères et que les enfants étaient considérés comme une « extension » de leur mère. Nous constatons que les participantes n'étaient que très peu la cible d'intervention au cours des séjours en maison d'hébergement. À cette époque, les recherches commençaient à peine à constater l'ampleur et les conséquences de l'exposition à la violence conjugale dans la vie des enfants. En 2008-2009, près de 93% des maisons d'hébergement du territoire québécois offraient des services aux EEVC (Rinfret-Raynor, et al., 2010, p. 6), comparativement à 51% en 1999 (Lessard, Lampron et Paradis, 2003, p. 9).

Le discours des services de la protection de la jeunesse est orienté vers la protection de l'enfant. Comme nous l'avons précédemment mentionné dans le chapitre de la problématique, ce sont les nombreuses études sur les conséquences de l'exposition à la violence conjugale chez les enfants, de même que celles sur la concomitance de violence conjugale et de mauvais traitements envers les enfants (Lavergne, Chantal et al., 2006, p. 14) qui ont peu à peu transformé leur discours. Ces études vinrent également influencer les politiques; la récente modification de la loi sur la protection de la jeunesse

en témoigne (Gouvernement du Québec, 2007). Bien que les services de la protection de la jeunesse prennent maintenant en compte l'exposition à la violence conjugale dans leur intervention, Lapierre et Côté (2011) soulignent qu'ils ne prendraient toutefois pas en considération la victimisation des mères. Leur discours serait davantage orienté vers les capacités parentales :

Ils sont préoccupés par la situation des femmes dans la mesure où cela met en cause leur capacité à assurer la sécurité et le développement de leurs enfants. Les femmes victimes de violence sont donc perçues comme une partie du problème, voire même comme la source du problème (Lapierre et Côté, 2011, p. 31).

Dans le cadre de notre recherche, les données recueillies ne nous permettent pas d'identifier l'influence du discours des services de la protection de la jeunesse dans l'expérience des participantes. Néanmoins, nos données reflètent le peu d'implication que ces services avaient dans les situations d'EEVC au courant des années 1990. Nous postulons que les services de la protection de la jeunesse étaient peu présents dans la vie des EEVC puisque le discours de la violence faite aux enfants ne prenait pas encore en compte l'exposition à la violence conjugale et ses conséquences.

Les théories foucaaldiennes (Foucault, 1971) apportent un éclairage sur les rapports de pouvoir entre les discours au sein du phénomène des EEVC. On note une certaine dénivellation des discours. D'une part, les discours dominants (celui de la violence faite aux femmes et celui de la violence faite aux enfants) sont véhiculés par des institutions et appartiennent à des disciplines; il s'agit de discours qui « sont dits » (Foucault, 1971, p. 24). D'autre part, le discours des EEVC, encore peu exploré dans les recherches, s'enracinerait dans la quotidienneté de leur existence. Il correspondrait davantage aux discours qui « se disent » (Foucault, 1971, p. 24). Ainsi, nous considérons le discours des EEVC comme émergent et alternatif aux discours dominants. Les recherches qui se penchent sur le point de vue des EEVC sont encore peu nombreuses. Conséquemment nous retrouvons peu l'influence de leur discours au sein des services construits à leur égard. Pourtant, les recherches qui ont étudié leur point de vue sur la situation de violence vécue (Lapierre et Damant, 2004; Fortin, 2005; Bourassa et Turcotte, 1998), soulignent l'importance de considérer leur point de vue quant à l'élaboration des

stratégies d'intervention à leur intention. À cet égard, Lapierre et Côté (2004) vont plus loin en affirmant qu'il faudrait « inclure ces derniers dans les processus de prise de décision et dans l'élaboration des politiques et des programmes d'intervention » (Lapierre et Côté, 2004, p. 107).

Le cadre d'analyse de notre recherche nous amène à considérer les EEVC comme des acteurs-trices essentiels-les à la définition des « solutions » à leur « problème ». Autrement dit, nous pensons qu'il est nécessaire d'inclure leur discours, encore peu présent, dans l'élaboration des services et des politiques les concernant. L'émergence de ce discours n'est pas vue, dans le cadre de notre étude, comme une recherche de « vérité » mais davantage comme une vision alternative de l'expérience des EEVC dans les services. En se basant sur leur savoir d'expérience, les participantes en sont venues à poser une réflexion quant aux services offerts aux EEVC. Elles proposent certaines recommandations qui, selon nous, peuvent être utiles aux conclusions de notre étude. Elles se déclinent principalement en trois volets.

Dans un premier temps, il est question des interventions menées auprès des EEVC. Les participantes soulignent que les EEVC devraient être plus souvent la cible d'intervention. À cet égard, plusieurs d'entre elles mentionnent l'importance pour les EEVC de se confier à un adulte et d'avoir des personnes à qui parler de la situation de violence. Certaines suggèrent l'intervention en dyade mère/enfants comme type d'intervention à privilégier car celle-ci permettrait aux EEVC de mieux comprendre leur situation et de briser le secret de la violence. En lien avec le thème de l'apprentissage différencié selon le genre des EEVC, l'une des participantes suggère d'offrir aux EEVC des ateliers sur la non-violence. Dans le même sens, il importe selon elle de mettre en contact les EEVC à des modèles masculins positifs afin de limiter l'émulation des comportements violents, particulièrement chez les garçons. Aussi, l'une des participantes mentionne l'importance d'offrir aux EEVC un suivi à long terme. Selon elle, les intervenants-es pourraient ainsi représenter une figure de stabilité pour ces enfants et éviteraient aux EEVC de se retrouver seul-e avec leur « problème » dans le cas où la mère retournerait dans une situation de violence conjugale. Enfin, la question des

collaborations entre les milieux scolaires et les maisons d'hébergement ont été soulevées. Elles permettraient, selon une participante, à ce que les EEVC puissent recevoir des services plus appropriés à leur situation.

Dans un deuxième temps, les participantes recommandent une plus grande accessibilité des services aux EEVC. Plusieurs pistes de solutions sont apportées. Selon l'une des participantes, la mauvaise réputation des travailleurs-euses sociaux découragerait les EEVC à leur demander de l'aide. Par conséquent, une perception plus positive de ces derniers-es pourrait inciter les enfants à les consulter s'ils en ressentent le besoin. La mise en place de moyens d'intervention anonyme, telle qu'une ligne téléphonique d'écoute à l'intention des enfants, des boîtes à « secret » dans les écoles, pourrait aussi encourager certains enfants à dévoiler la violence.

Dans un troisième temps, des recommandations sur la sécurité des victimes de violence conjugale ont été évoquées. Une participante souligne l'importance d'offrir des alternatives aux familles pour qu'elles évitent de retourner vivre dans leur résidence familiale. Une plus grande prise en compte du discours de la mère dans les services, comme un discours de « protection » des enfants, pourrait aussi selon une participante contribuer à assurer leur sécurité. Favoriser une plus grande communication entre les différentes instances judiciaires (criminelle et en matière familiale) et la prise en compte de l'exposition à la violence conjugale quant aux modalités de garde pourrait participer à protéger les EEVC. Offrir davantage de services d'aide et d'intervention aux conjoints ayant des comportements violents pourrait aussi augmenter la sécurité des victimes.

Bien que la taille de notre échantillon limite la portée de nos conclusions, nous considérons que la méthodologie employée aura permis de mettre en perspective la richesse des données recueillies. La présentation et l'analyse des récits nous auront permis de dégager plusieurs pistes de réflexion quant à l'expérience des EEVC dans les services, tant sur leur trajectoire que sur les répercussions des services dans leur vie. Notre cadre d'analyse aura servi à préserver « l'expérience » des participantes au cœur

de notre démarche. Il aura aussi contribué à mettre en lumière les différents rapports de pouvoir qui influence leur expérience dans les services et de cerner leur positionnement à l'intersection de ces différents axes.

Nous avons observé dans le cadre de notre analyse l'influence du positionnement des EEVC au carrefour de différents axes d'oppression sur leur expérience dans les services. Notre réflexion menée à l'aide d'une analyse intersectionnelle nous amène à poser des pistes de réflexion sur l'intervention auprès des EEVC. Sous cette optique, nous pensons qu'il est essentiel de travailler conjointement sur les différentes facettes de la violence conjugale et des différentes positions qu'occupent les EEVC selon leur genre, leur âge et leur famille. D'abord, en ciblant davantage les EEVC dans nos interventions, de même qu'en développant de nouveaux savoir-faire qui permettraient de rendre plus accessible les services. À cet effet, nous nous référons aux propositions des participantes mentionnées ci-haut. Ensuite, nous réitérons l'importance d'apporter un soutien aux mères dans un contexte de violence conjugale. Selon nous, accorder une importance à leur discours, offrir des services qui permettront d'assurer leur sécurité et le développement de leur autonomie, aura nécessairement des aspects positifs chez les EEVC et comme le mentionne Harper (2003) à cet égard :

[...] il semble important que les intervenants dans les divers services en violence conjugale soient en mesure de prendre en compte dans leurs plans d'intervention les besoins de protection des enfants mais également la situation de violence conjugale vécue par leur mère (Harper, 2003, p. 49).

Enfin, nous pensons qu'il est pertinent d'intervenir davantage auprès des conjoints ayant des comportements violents afin de diminuer la dangerosité et d'assurer la sécurité des victimes. Ces recommandations nous amènent à nous questionner sur les instances judiciaires et à leur rôle quant à la protection des victimes. Il va sans dire qu'il serait pertinent de sensibiliser et de former les différents intervenants-es du système judiciaire au phénomène de la violence conjugale et des répercussions chez les enfants.

Nous proposons également d'établir davantage de mécanismes de collaboration et ce, particulièrement entre les maisons d'hébergement et les milieux scolaires. Nous avons fait mention dans les conclusions de notre analyse de l'importance du rôle que chacun-e

des acteurs-trices jouent dans la trajectoire des EEVC et des répercussions dans leur vie. Comme nous l'avons souligné précédemment, la question de la violence conjugale ne doit pas être vue comme une « question accessoire » mais plutôt comme un élément central à la compréhension de leur réalité où tous les acteurs-trices sont concernés-es (Sudermann et Jaffe, 1999). Bien que les pratiques de concertation et de collaboration se développent rapidement au cours des dernières années, beaucoup de travail reste à effectuer afin d'arriver à ce que les EEVC puissent avoir une trajectoire moins fragmentée dans les services. Comme Lapierre (2010) le souligne, « [i]l y a certes un consensus concernant la nécessité d'intervenir auprès de cette clientèle [les EEVC], mais les actions à privilégier ne font pas toujours l'unanimité » (Lapierre, 2010, p. 186).

Certes, les services d'aide et d'intervention tels que nous les connaissons aujourd'hui ont grandement évolués depuis les années où les récits se sont déroulés. Il demeure toutefois que beaucoup de travail reste à faire, tant sur le plan de l'intervention auprès des EEVC, qu'à l'élaboration de pratique de collaboration intersectorielle, qu'à la sensibilisation des intervenants-es au phénomène des EEVC. Au-delà de ces préoccupations, il appert selon nous, comme le mentionne Healy (1999), de questionner les présupposés théoriques de nos interventions. Nous pensons qu'il est temps de revisiter notre conceptualisation de « l'enfant » dans les services en lien avec son « pouvoir d'agir ». Il importe pour nous d'accorder une plus grande place au discours des EEVC parmi les autres discours et d'intégrer leur point de vue quant à l'élaboration des services et des politiques à leur intention.

APPENDICE A

«Regard des jeunes adultes sur les services reçus quant à l'exposition à la violence conjugale»

PARTICIPANT(E)S RECHERCHÉ(E)S

Dans le cadre d'un projet de maîtrise en travail social à l'UQAM les objectifs de cette recherche sont :

- 1) Donner la parole aux acteurs et actrices concernées par les services reçus quant au phénomène des enfants exposés à la violence conjugale;
- 2) Documenter la trajectoire des enfants exposés à la violence conjugale à travers les services sociaux;
- 3) Connaître la perception des jeunes adultes sur les pratiques d'intervention;
- 4) Favoriser l'émergence d'un discours peu étudié, celui des enfants exposés à la violence conjugale sur les services d'aide et d'intervention.

POUR PARTICIPER :

- ✓ Vous avez entre 20 et 30 ans?
- ✓ Vous parlez français?
- ✓ Vous avez été exposé à de la violence conjugale au cours de votre enfance?
- ✓ Vous avez déjà reçu des services d'intervention en lien avec l'exposition à la violence conjugale dans un des établissements suivants : DPJ, école, maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale?
- ✓ Vous êtes à l'aise de parler de votre perception des services reçus?

La participation à ce projet est sur une base libre, volontaire et confidentielle. Elle consiste en une entrevue individuelle d'une durée d'environ une heure qui abordera votre perception des services reçus en raison de l'exposition à la violence conjugale.

SI VOUS ETES INTERESSE(E) A PARTICIPER, VEUILLEZ CONTACTER : Responsable du projet de recherche, Marie-Line Deshaies, étudiante à la maîtrise en travail social à l'UQAM, coordonnées, 514.574.2065, marie.line.deshaies@gmail.com
Directrice de maîtrise, Maria Nengeh Mensah, professeure à l'École de travail social.

APPENDICE B

GRILLE D'ENTREVUE

INTRODUCTION

- ✓ Retour sur le formulaire de consentement
- ✓ Avant de débiter l'entrevue, y a-t-il des questions concernant le formulaire de consentement?
- ✓ Répéter le thème de la recherche

PREMIERE PARTIE : LES SERVICES REÇUS

1. Décris-moi le chemin que tu as parcouru à travers les services?
 - 1.1. Quelle a été la situation ou l'élément déclencheur qui t'a mené à recevoir des services d'intervention et qui a fait en sorte que les intervenant(e)s ont pu te reconnaître comme étant un enfant exposé à la violence conjugale?
 - 1.2. Quel âge avais-tu lorsque tu as reçu ces services pour la première fois? Et combien de temps cela a duré?
 - 1.3. Quels étaient-ils (les services reçus)?
 - 1.3.1. *Les types d'intervention - de groupe, individuel, familial, en dyade mère/enfant, informel.*
 - 1.3.2. *La sphère d'intervention - Protection de la jeunesse, maison d'hébergement, CLSC, établissement scolaire.*

DEUXIEME PARTIE : LA PERCEPTION DES REPERCUSSIONS A COURT, MOYEN ET LONG TERME

2. Selon toi, quels ont été les répercussions de ces services (qu'ils soient positifs ou négatifs) dans ta vie d'enfant et ou d'adolescent(e)?
 - 2.1. Au sein des relations familiales (relation avec la fratrie et avec les parents au cours de l'enfance et l'ado)?
 - 2.2. Sur toi (en tant qu'enfant et ado)?
 - 2.3. Plus largement, avec tes ami(e)s ou autres personnes de ton entourage (au cours de l'enfance et l'ado)?
3. Selon toi, quelles sont les répercussions de ces services (qu'ils soient positifs ou négatifs) dans ta vie actuelle?
 - 3.1. Dans la relation avec les différents membres de ta famille (actuellement)?
 - 3.2. Sur toi (actuellement)?
 - 3.3. Dans tes relations amoureuses, tes ami(e)s ou autres personnes de ton entourage (actuellement)?

TROISIEME PARTIE : LA PERCEPTION DES PRATIQUES SOCIALES EN MATIERE D'EXPOSITION A LA VIOLENCE CONJUGALE

4. Selon toi, de quoi auraient besoin les enfants exposés à la violence conjugale en ce qui concerne les services?

4.1. *Quelle est ton opinion sur le fait que les intervenant(e)s se concertent entre eux?*

4.2. *Quelle est ton opinion sur les services offerts aux mères? Et les services offerts aux pères ayant des comportements violents?*

4.3. *Quelle est ton opinion sur la formation des intervenants à la réalité des enfants exposés à la violence conjugale et à la prise en compte des besoins des enfants exposés à la violence conjugale?*

QUATRIEME PARTIE : QUESTIONS SOCIO-DEMOGRAPHIQUES

Sexe _____

Âge aujourd'hui _____

Âge au moment des services _____

Nationalité _____

Composition familiale

Composition de la fratrie _____

Rang dans la famille _____

Scolarité _____

CONCLUSION

- ✓ Retour sur l'entrevue – Y a t-il des choses que tu voudrais ajouter?
- ✓ Comment ça va? - Offrir services de soutien avec un établissement d'aide si la personne en ressent le besoin.
- ✓ Retour sur les considérations éthiques et de confidentialité.
- ✓ Remerciements

APPENDICE C

« Regard des jeunes adultes sur les services reçus quant à l'exposition à la violence conjugale »

Responsable du projet : Marie-Line Deshaies

Directrice de maîtrise : Maria Nengeh Mensah

Département : École de travail social

Université du Québec à Montréal

BUT GÉNÉRAL DU PROJET

Vous êtes invités à prendre part à ce projet visant à connaître la perception des jeunes adultes sur les services reçus en raison de l'exposition à la violence conjugale durant l'enfance ou l'adolescence. Il vise à donner la parole aux acteurs et actrices concerné(e)s par les services reçus quant à l'exposition à la violence conjugale ; documenter la trajectoire des enfants exposés à la violence conjugale à travers les différentes institutions et organismes communautaires ayant offert des services d'intervention aux enfants exposés à la violence conjugale ; connaître la perception des jeunes adultes sur les répercussions des pratiques d'intervention à court, moyen et long terme auprès des enfants exposés à la violence conjugale ; analyser les pratiques sociales quant au phénomène des enfants exposés à la violence conjugale.

PROCÉDURE

Votre participation consiste à donner une entrevue individuelle au cours de laquelle il vous sera demandé de décrire, entre autres choses, votre expérience sur les services d'intervention reçus en tant qu'enfant ayant été exposé à la violence conjugale. Cette entrevue est enregistrée avec votre permission et prendra environ une heure de votre temps. Le lieu et l'heure de l'entrevue sont à convenir avec la responsable du projet. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

AVANTAGES et RISQUES

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension des services offerts aux enfants exposés à la violence conjugale. Il n'y a pas d'inconfort important associé à votre participation à cette rencontre. Vous devez cependant prendre conscience que certaines questions pourraient raviver des émotions désagréables liées à des expériences douloureuses. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier et vous pouvez mettre fin à l'entrevue dès que vous le voulez, sans avoir également à vous justifier. Une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation. Il est entendu que l'interviewer peut décider de suspendre ou de mettre fin à l'entrevue s'il estime que votre bien-être est menacé.

CONFIDENTIALITÉ

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seules la personne responsable et la directrice de maîtrise auront accès à votre enregistrement et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (enregistrement codé et transcription) ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément sous clé dans un endroit approprié. Les enregistrements ainsi que les formulaires de consentement seront détruits à la suite du dépôt final du mémoire.

PARTICIPATION VOLONTAIRE

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sous aucune contrainte ou pression extérieure et que par ailleurs vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas et à votre demande, les renseignements vous concernant seront détruits. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que la personne responsable du projet puisse utiliser aux fins de la présente recherche (article, conférences et communications scientifiques) et à des fins pédagogiques, les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR VOS DROITS?

Vous pouvez contacter la personne responsable au numéro (514) 574.2065 pour des questions additionnelles sur le projet ou sur vos droits en tant que sujet de recherche. Pour des informations concernant les responsabilités de la responsable de projet au plan de l'éthique de la recherche ou pour formuler une plainte ou des commentaires, vous pouvez contactez le comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres

humains de l'UQAM au numéro (514) 987.3000.

REMERCIEMENTS

Votre collaboration est essentielle pour la réalisation de ce projet et vous en remercie. Vous pourrez retrouver le mémoire de recherche en ligne sur le site internet www.archipel.uqam.ca lorsque la recherche sera complétée.

SIGNATURES :

Je, _____ reconnais avoir lu le présent formulaire de consentement et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que l'interviewer a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la responsable du projet.

Signature :

Date :

Nom (lettres moulées) et coordonnées :

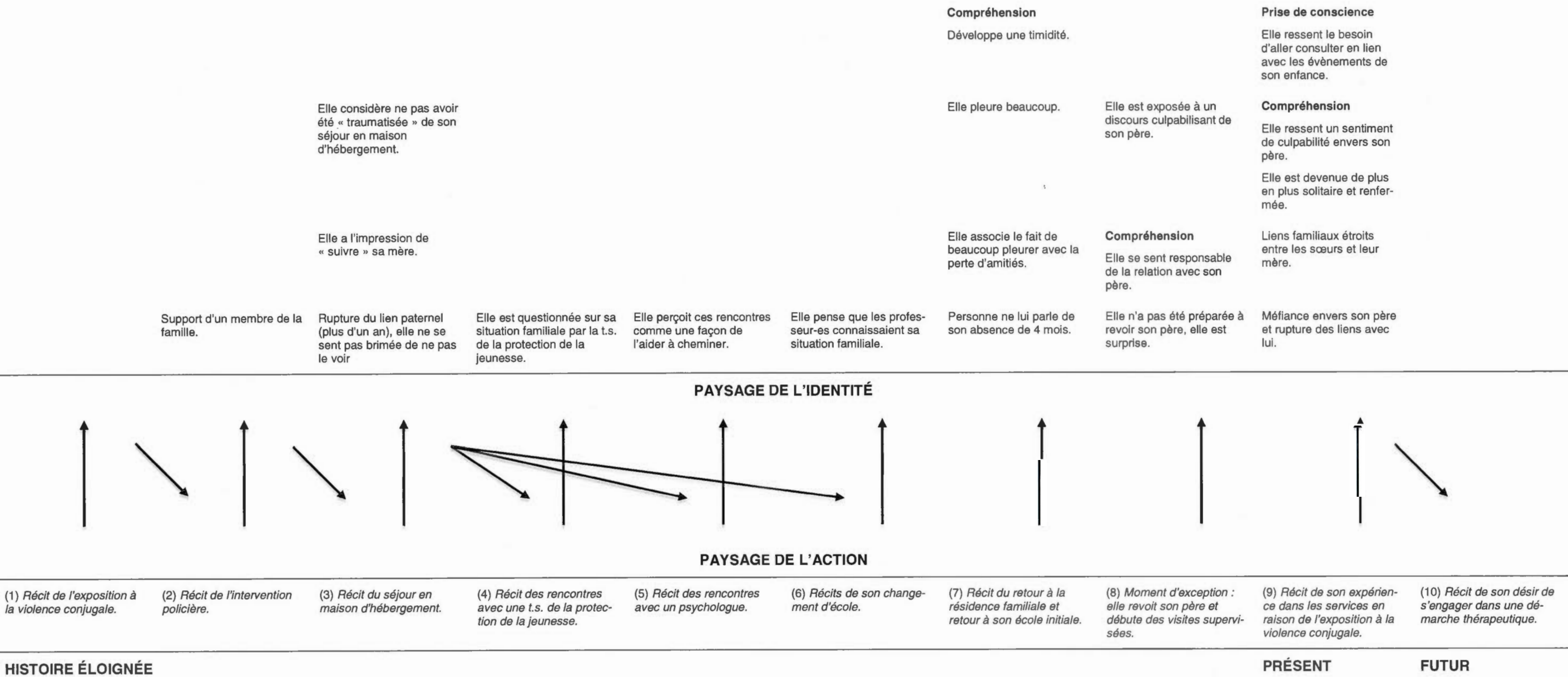
Signature de la responsable du projet :

Date :

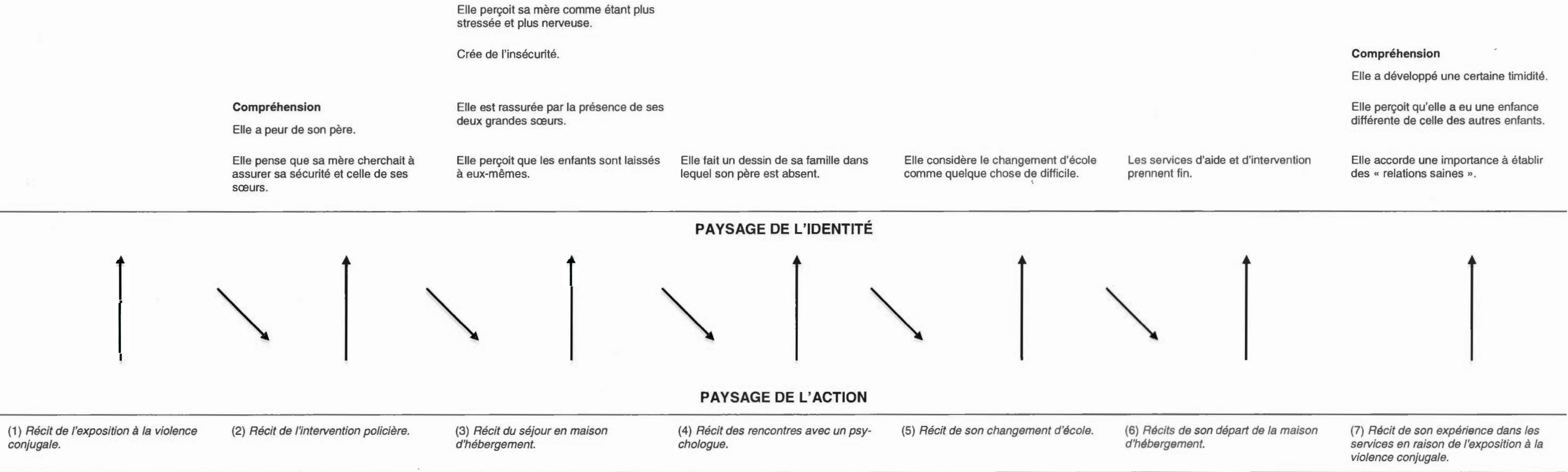
APPENDICE D

- D. 1. Cartographie du récit d'Alexandra
- D. 2. Cartographie du récit d'Éloïse
- D. 3. Cartographie du récit de Zoé
- D. 4. Cartographie du récit de Justine
- D. 5. Cartographie du récit d'Isabelle

CARTOGRAPHIE DU RÉCIT D'ÉLOÏSE



CARTOGRAPHIE DU RÉCIT ZOÉ



CARTOGRAPHIE DU RÉCIT DE JUSTINE

Ses grands-parents sont présents, elle développe des liens étroits avec sa grand-mère.														
Elle considère avoir eu une éducation avec peu de structure.			Présence policière.		Le lien avec sa mère s'effrite.									
Elle développe un lien « fusionnel » avec sa mère.		Périodes d'accalmies.	Compréhension		Compréhension					Compréhension		Compréhension		
			Elle explique son mutisme comme une réaction à l'exposition à la violence conjugale.		Elle refuse les services d'aide et d'intervention.					Elle développe des relations amicales « saines ».		Elle a un rapport ambigu avec l'autorité.		
Elle perçoit que sa mère voulait assurer la sécurité de ses enfants.	Sa mère entame des démarches en cour criminel.	Épisodes de violence, leur sécurité est compromise.	On lui attribue des symptômes liés à l'autisme.	Ils analysent la situation de violence conjugale par le biais de ses dessins.	Sa mère craint pour sa sécurité et celle de son frère.	Compréhension			Elle perçoit les services comme quelque chose d'inutile.	Elle démontre des comportements auto-destructeurs.	Elle retrouve un équilibre.	Elle renoue avec les services d'aide et d'intervention.	Elle ressent le besoin de définir les limites de la violence dans ses relations amoureuses.	
Intervention policière : enregistrement des menaces, périmètre de sécurité et référence au CLSC.	Elle considère que les services étaient orientés vers sa mère.	Incarcération de son père.	Son mutisme met en danger son lien d'attachement avec sa mère.	Ils analysent de son lien d'attachement envers sa mère.	Elle pense que le discours de sa mère a peu été pris en compte par les instances judiciaires.	Elle perçoit son père comme un inconnu et un homme dangereux.	Elle et son frère dévoilent les actes de violence commis par son père à leur égard.	Sa mère perd confiance dans les services.	Elle consomme des drogues.	Elle est libre d'aller consulter la psychoéducatrice au besoin.	Elle considère que son père nie ses comportements violents.	Elle se dit satisfaite de ces services.	Elle découvre les milieux féministes où elle trouve : communication, solidarité et relation « égale à égale ».	Sa peur des hommes et ses questionnements féministes l'amènent à remettre en question son orientation sexuelle.

PAYSAGE DE L'IDENTITÉ



PAYSAGE DE L'ACTION

- | | | | | | | | | | | | | | | |
|--|---|---|---|--|--|--|--|--|--|--|---|---|--|---|
| (1) Récit de l'exposition à la violence conjugale. | (2) Récit des séjours en maisons d'hébergement. | (3) Récit des retours à la résidence familiale. | (4) Récit de la période de son mutisme. | (5) Récit des rencontres d'art thérapie et « sessions d'attachement ». | (6) Récit des démarches en cour supérieure en matière familiale. | (7) Récit des droits d'accès supervisés. | (8) Récit des droits d'accès non supervisés (visites chez son père). | (9) Moment d'exception : récit des rencontres avec un psychologue. | (10) Récit de la période de son adolescence. | (11) Récit des services offerts à l'école secondaire (psychoéducatrice). | (12) Récit de la rencontre avec son père. | (13) Récit des services de soutien psychologique. | (14) Récit des répercussions à long terme des séjours en maison d'hébergement. | (15) Récit des répercussions de l'exposition à la violence conjugale. |
|--|---|---|---|--|--|--|--|--|--|--|---|---|--|---|

HISTOIRE ÉLOIGNÉE

HISTOIRE DISTANTE

HISTOIRE RÉCENTE

PRÉSENT

L'intervention auprès de sa mère a pour effet de tempérer ces réactions.

Elle considère que les services n'ont pas permis d'améliorer la relation qu'elle entretient avec sa mère.

Compréhension
Grande capacité à s'adapter aux changements.

(9) *Récit de son expérience dans les services d'aide et d'intervention.*

PRÉSENT

BIBLIOGRAPHIE

- Alliance des maisons d'hébergement de deuxième étape pour femmes et enfants victimes de violence conjugale. 2012. [En ligne], accessible sur : [\[www.aliance2e.org\]](http://www.aliance2e.org), (consulté en janvier 2013).
- Appel, Anne E. et Georges W. Holden. 1998. « The co-occurrence of spouse and physical child abuse: A review and appraisal ». *Journal of Family Psychology*, vol. 12, no 4, p. 578-599.
- Beaudoin, Ginette, Anne Pâquet-Deehy et Daniel Turcotte. 1999. *Les pratiques d'intervention auprès des enfants et des adolescents exposés à la violence conjugale*. Coll. « Études et Analyses », no 8, Montréal : CRI-VIFF, 126 p.
- Beauregard, Natalie, Sylvie Gravel, Jocelyn Lindsay et Andrée Savard. 1997. *Intervenir en violence conjugale. Approche systémique et approche féministe : opposition ou complémentarité? Acte du séminaire* (Bécancour, 8 novembre 1996) Coll. « Réflexions », no 7, Montréal : CRI-VIFF, 76 p.
- Beauvoir De, Simone. 1949. *Le deuxième sexe, Tome II*. Paris, Gallimard, Folio, 588 p.
- Bereni, Laure et al. 2013. « Lectures critiques ». *Revue française de sciences politiques*, vol. 63, Presses de Sciences Po, p. 360-379.
- Berger, Peter et Thomas Luckmann. 1986. *La construction sociale de la réalité*. Paris, Méridiens Klincksieck, 352 p.
- Bilge, Sirma. 2010. « De l'analogie à l'articulation : théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe ». *L'homme et la société*, no 176-177, p. 43-64.
- Boisvert, Raymonde et Myriam Dubé. 2009. « Venir en aide aux enfants exposés à la violence conjugale : Évaluation d'un projet pilote de collaboration intersectorielle ». *Revue de l'IPC*, vol. 3, p. 179-200.
- Bourassa Chantal et Daniel Turcotte. 1998. « Les expériences familiales et sociales des enfants exposés à la violence conjugale : des observations tirées de leurs propos ». *Intervention*, 107, p. 7-18.
- Bourassa, Chantal. 2004. « Violence conjugale et troubles de comportement des jeunes : Effet médiateur de la perception du soutien des amis ». *Services social*, vol. 51, no 1, p. 14-29.
- Bourgeault, Guy. 2003. « L'intervention sociale comme entreprise de normalisation et de moralisation ». *Nouvelles Pratiques Sociales*, vol. 16, no 2, p. 92-105.

- Bourret, Amélie et al. 2006. *Mieux connaître et agir*. Centre québécois des ressources en promotion de la sécurité et en prévention de la criminalité, [En ligne], accessible sur : [http://www.crpspc.qc.ca/Mieux_connaître_enfants_exposés_a_la_vc_fev2006.pdf], 16 p. (consulté en août 2013).
- Chamberland, Claire. 2003. *Violence parentale et violence conjugale, des réalités plurielles, multidimensionnelles et interreliées*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 398 p.
- Chamberland, Claire et Dominique Damant. 2003. *Violence envers les femmes et les enfants en contexte familial : théories explicatives et données empiriques : Actes du colloque dans le cadre du 69^e congrès de l'Acfas* (Sherbrooke, 15 mai 2001). Montréal : Groupe de recherche et d'action sur la victimisation des enfants, 92 p.
- Chambon, Adrienne. 2003. « Une "intervention théorique" pour interroger le quotidien : Foucault et les pratiques de travail social ». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 16, no 2, p. 80-91.
- Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, *Instituts de recherche en santé du Canada : Énoncé de politique des trois Conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humaines*, décembre 2010.
- Corbeil, Christine et al., 1983. *L'intervention féministe : une alternative au sexisme en thérapie*. Montréal, Édition Saint-Martin, 221 p.
- Côté, Isabelle, Rhéa Delisle et François Lemay. 2004. *Ensemble....on découvre. Guide d'intervention de groupe auprès des enfants exposés à la violence conjugale et de leurs mères*. Sainte-Foy, CLSC Ste-Foy, 82 p.
- Couture Y., Lacourse, F. et Mukamurera, J. 2006. « Des avancées en analyse qualitative, pour une transparence et une systématisation des pratiques ». *Recherches qualitatives*, vol. 26, no 1, p. 110-138.
- Crenshaw, K. Williams. 2005. « Cartographie des marges : Intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleurs », *Cahier du genre*, no 39, p. 51-82.
- Delphy, Christine. 2001. *L'ennemi principal : Économie politique du patriarcat*, Coll. « Nouvelles Questions féministes », tome 1, Paris, Éditions Syllepse, 276 p.
- Deslauriers, Jean-Pierre et Yves Hurtubise. 2000. *Introduction au travail social*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 426 p.

- Descarries, Francine. 1998. « Le projet féministe à l'aube du XXI^e siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens ». *Cahiers de recherche sociologique*, Montréal, Département de sociologie UQAM, no 30, p. 179-210.
- Descarries, Francine et Marie Mathieu. 2010. *Entre le rose et le bleu. Stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*. Québec, Conseil du statut de la femme, 151 p.
- Dorvil, Henri et Robert Mayeur. 2001. « Les approches théoriques ». Chapitre 1, dans Dorvil, H., et R. Mayeur, *Problèmes sociaux : théorie et méthodologie*. p. 16 à 29, Presses de l'Université du Québec.
- Dubé, R. et St-Jules, M. 1987. « L'enfant à travers l'histoire ». Chap. 1, dans Dubé et St-Jules *Protection de l'enfance, réalité de l'intervention*, Gaëtan Morin éditeur, 242 p.
- Dubé, Myriam, Maryse Rinfret-Raynor et Christine Drouin. 2005. « Étude exploratoire du point de vue des femmes et des hommes sur les services utilisés en matière de violence conjugale ». *Santé Mentale au Québec*, vol. 30, no 2, p. 301-320.
- Dumont, Micheline et al., 1982. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Les Quinze, 521 p.
- Fortin, André, Myriam Trabelsi et France Dupuis. 2002. *Les enfants témoins de violence conjugale, analyse des facteurs de protection*. Document synthèse, Montréal, Centre de liaison sur l'intervention et la prévention psychosociales (CLIPP), 31 p.
- Fortin, Andrée. 2005. *Le point de vue de l'enfant sur la violence conjugale à laquelle il est exposé*. Coll. « Études et Analyses », no 32, Montréal, CRI-VIFF, 64 p.
- Foucault, Michel. 1971. *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 81 p.
- Gaudreault, Arlène. 2002. « La judiciarisation de la violence conjugale, Regard sur l'expérience ». dans Cario, R. Salas. D., *Œuvre de justice et Victimes*, vol. 2, Paris, Éditions de l'Harmattan, 13 p.
- Geffner, Robert A., Jaffe, G. Peter and Marlies Sudermann. 2000. *Children exposed to domestic violence. Current issues in research, intervention, prevention and policy development*. New York, The Haworth Maltreatment & Trauma Press, 373 p.
- Girard, Anne-Marie, Marianne St-Onge et Henri Martin-Laval. 2005. *Les enfants exposés à la violence conjugale*, Bilan des connaissances 2^e éd. rev. et augm. Montréal, Centre de liaison sur l'intervention et la prévention psychosociale (CLIPP), 16 p.

- Gouvernement du Québec. 1985. *Politique d'aide aux femmes violentées*. Ministère de la Santé et des Services sociaux.
- Gouvernement du Québec. 1986. *Politique d'intervention en matière de violence conjugale*. Ministère de la justice et Ministère du solliciteur général.
- Gouvernement du Québec. 1995. *Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister et contrer la violence conjugale*, Comité interministériel de coordination en matière de violence conjugale et familiale.
- Gouvernement du Québec. 2004. *Plan d'action gouvernemental 2004-2009 en matière de violence conjugale*. Québec, Direction des communications du ministère de la Justice, Direction des affaires publiques et des communications du ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, 32 p.
- Gouvernement du Québec. 2007. *Loi sur la protection de la jeunesse*. L.R.Q., chapitre P-34.1.
- Gouvernement du Québec. 2012. *Plan d'action gouvernemental 2012-2017 en matière de violence conjugale*. Québec, Direction des communications du ministère de l'Emploi et de la Solidarité social, Direction des communications du ministère de la Justice, 41 p.
- Groupe de travail CLSC – Centres jeunesse. 1998. *Enfants témoins de violence conjugale*. Association des centres jeunesse du Québec, Association des CLSC – CHSLD du Québec, Montréal, 24 p.
- Guillaumin, Colette. 1993. *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 239 p.
- Hanisch, Carol. 1970. « Problèmes actuels : éveil de la conscience féminine. Le personnel est aussi politique ». *Partisans*, no 54-55, Libération des femmes, juillet-octobre, p. 61-64.
- Harper, Elizabeth. 2002. *Recension des écrits sur les projets intersectoriels en matière de services pour les enfants exposés à la violence conjugale et les membres de leur famille. Montréal : Pistes de solutions pour la région de Montréal*. Montréal, Table de concertation en violence conjugale de Montréal, 115 p.
- Harper, Elizabeth. 2003. « Les enfants exposés à la violence conjugale, les services et les obstacles à la collaboration intersectorielle ». *Intervention*, no 119, déc., p. 47-57.
- Healy, Karen. 1999. *Social work practices : Contemporary perspectives on change*. London, SAGE Publications, 176 p.

- Hotton, Tina. 2001. « La violence conjugale après la séparation ». *Juristat*, Centre canadien de la statistique juridique, N 85-002-XIF Vol. 21, no 7, 20 p.
- hooks, bell. 1981. *Ain't a woman. Black women and feminism*. Boston, South End Press, 205 p.
- Institut national de santé publique. 2012. *Trousse média sur la violence conjugale*. [Enligne], accessible sur : [<http://securitetraumatismes.inspq.qc.ca/violenceconjugale/repereshistoriques.aspx>], (consulté en janvier 2013).
- Jetté, Christian. 2008. *Les organismes communautaires et l'organisation de l'État-Providence, Trois décennies de coconstruction des politiques publiques dans le domaine de la santé et des services sociaux*. Collection Pratiques et politiques sociales et économiques, Québec, Presses de l'Université du Québec, 414 p.
- Langlois, Simon. 1994. « Conclusions et perspectives : fragmentation des problèmes sociaux ». dans *Traité des problèmes sociaux*, sous la dir. de Dumont, F., Langlois, S. et Y. Martin, p. 1107-1127, Presse de l'Université Laval.
- Lapierre, Simon et Dominique Damant. 2004. « Les mauvais traitements envers les enfants et les adolescents : le point de vue d'enfants et d'adolescents victimes ». *Service social*, vol. 51, no 1, p. 98-109
- Lapierre, Simon. 2010. « La problématique de l'exposition des enfants à la violence conjugale et la marginalisation du discours féministe ». dans *L'intervention féministe d'hier à aujourd'hui. Portrait d'une pratique sociale diversifiée*, sous la dir. de Corbeil C. et Marchand I., p. 185-207, Montréal, Éditions du Remue-ménage.
- Lapierre, Simon et Isabelle Côté. 2011. « On n'est pas là pour régler le problème de violence conjugale, on est là pour protéger l'enfant : la conceptualisation des situations de violence conjugale dans un centre jeunesse du Québec ». *Service social*, vol. 57, no 1, p. 31-48.
- Larouche, Ginette et Gagné, Louise. 1990. « Où en est la situation de la violence envers les femmes dans le milieu familial, dix ans après les colloques sur la violence? » *Criminologie*, vol. XXIII, p. 23-45.
- Lavergne, Chantale, Geneviève Lessard et Anne Chamberland. 2006. « Concomitance de la violence conjugale et des mauvais traitements envers les enfants : comprendre le phénomène à partir du point de vue des acteurs sociaux concernés » *Journal international de victimologie*, no 1, tome 5, p. 44-47.

- Lavergne, Chantal et al., 2006. *Concomitance de violence conjugale et de mauvais traitements envers les enfants : points de vue des intervenants et intervenantes de la protection de la jeunesse sur le phénomène et l'intervention auprès des familles : rapport de recherche*. Montréal, Institut de recherche pour le développement social des jeunes, 120 p.
- Lefrançois, Richard. 1982. « Les finalités et les objectifs de recherche ». Chap. 3, dans *Stratégies de recherche en sciences sociales, applications à la gérontologie*, p. 29-67, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal.
- Lemieux Breton, Marie-Ève et al. 2006. *Consolidation des pratiques en violence conjugale dans les CLSC du Québec, Étude exploratoire*. Montréal, Institut national de santé publique du Québec, 105 p.
- Lesemann, Frédéric. 1994. « La pauvreté : aspects sociaux ». dans *Traité des problèmes Sociaux*, sous la dir. De Dumont, Fernand, Simon Langlois et Yves Martin, p. 581-604, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- Lessard, Geneviève et France Paradis. 2003. *La problématique des enfants exposés à la violence conjugale et les facteurs de protection. Recension des écrits*. Montréal, Institut national de santé publique du Québec. 39 p.
- Lessard, Geneviève, Claire Chamberland et Dominique Damant. 2010. « Ces situations de double violence familiale : aide aux adultes qui vivent une dynamique de violence conjugale et protection des enfants maltraités ». dans *Enfants à protéger, parents à aider : Des univers à rapprocher*, sous la dir. de Claire Chamberland, Sophie Léveillé et Nico Trocmé, p. 129-147, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Léveillé, Sophie, Claire Chamberland et Amélie Tremblay-Renaud. 2010 « Quand le développement personnel des parents compromet aussi celui de leurs enfants. État de la situation ». dans *Enfants à protéger, parents à aider : Des univers à rapprocher*, sous la dir. de Claire Chamberland, Sophie Léveillé et Nico Trocmé, p. VII-LXVI, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Maxwell, Joseph A. 1999. *La modélisation de la recherche qualitative. Une approche interactive*, Éditions Universitaires, Fribourg, p. 55-93.
- Mensah, Maria Nengeh. 2007. « Féminisme, études du genre et analyse des rapports sociaux de sexe. Bilan et mises en scène pour l'intervention sociale ». dans *Problèmes sociaux tome 4. Théories et Méthodologies de l'intervention sociale* sous la dir. de H. Dorvil et R. Mayer, p. 97-117, Québec, Les presses de l'Université du Québec.
- Miles, M.B. & Huberman, A.M. 2005. *Analyse des données qualitatives*. 2^e édition, Bruxelles, De Boeck, 632 p.

- Olivier, Michèle et Manon Tremblay. 2000. *Questionnements féministes et méthodologie de recherche*. Montréal, Éditions Harmattan, 256 p.
- Paillé, Pierre. 2006. « Qui suis-je pour interpréter? ». Chap 5, sous la dir. de Pierre Paillé, dans *La méthodologie qualitative, postures de recherche et travail de terrain*, p. 99-123, Paris, Éditions Armand Colin.
- Palomares, Elise et Armelle Testenoire. 2010. « Indissociables et irréductibles : les rapports sociaux de genre, ethniques et de classe ». *L'homme et la société*, no 2, p. 15-26.
- Parazelli, Michel, Jacques Hébert, François Huot, Michèle Bourgon, Carol Gélinas, Claudine Laurin, Sylvie Lévesque, Marie Réhaume et Sylvie Gagnon. 2003. « Les programmes de prévention précoce. Fondements théoriques et pièges démocratiques » *Service social*, vol. 50, no 2, p. 81-121.
- Poiret, Christine. 2005. « Articuler les rapports de sexe, de classe et interethnique. Quelques enseignements du débat nord-américain ». *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 21, no 5, p. 195-226.
- Pourtois, Jean-Pierre, Henriette Desmet et Willy Lahaye. 2006. « Postures et démarches épistémiques en recherche ». Chapitre 8, sous la dir. de Pierre Paillé, dans *La méthodologie qualitative, postures de recherche et travail de terrain*, p. 169-200, Paris, Éditions Armand Colin.
- Poupart, Jean. 1993. « Les débats autour de la scientificité de l'entretien ». Dans les *Méthodes qualitatives en recherche sociale. Problématiques et enjeux*. Acte du colloque du Conseil Québécois de la recherche sociale, p. 109-116.
- Prud'homme, Diane. 1993. *Le processus de victimisation des femmes*. Montréal, Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale, 36 p.
- Prud'homme, Diane. 1994. *Un grain de sable dans l'engrenage, pistes de solution pour contrer la violence conjugale*. Montréal, Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale, 101 p.
- Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale. 2011. *Le droit à l'égalité pour toutes les femmes, perspective pour les femmes victimes de violence conjugale*, Mémoire présentée lors de la consultation du deuxième plan d'action de la politique Pour que l'égalité de droit devienne un égalité de fait, Montréal, 38 p.

- Rinfret-Raynor, Maryse, Normand Brodeur, Élisabeth Lesieus et Mathilde Turcotte. 2010. *Services d'aide en matière de violence conjugale : État de la situation et besoins prioritaires*. Montréal, Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes (CRI-VIFF), 373 p.
- Romito, Patrizia. 2006. *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*. Coll. « Nouvelles questions féministes », Montréal, Les éditions Syllepse, 298 p.
- Rossman, B. B. Robbie, 2001. «Longer term effects of children's exposure to domestic violence». Chapter in Graham-Bermann, Sandra A. ; Edleson, Jeffrey L., *Domestic violence in the lives of children: The future of research, intervention, and social policy*, (p. 35-65). Washington, DC, US: American Psychological Association, XI, 332 p.
- SOS Violence conjugale. 2013. [En ligne], accessible sur : [\[http://www.sosviolenceconjugale.ca/?page_id=2703\]](http://www.sosviolenceconjugale.ca/?page_id=2703), (consulté en août 2013).
- Statistique Canada. 2009. *La violence familiale au Canada : un profil statistique*, no 85-224-X au catalogue.
- Suderman, Marlies, et Peter Jaffe. 1999. *Les enfants exposés à la violence conjugale et familiale : Guide à l'intention des éducateurs et des intervenants en santé et en services sociaux*. Ottawa, Unité de la prévention de la violence familiale, Santé Canada, 71 p.
- Table de concertation en violence conjugale de Montréal. 2008. *Les protocoles d'intervention en violence conjugale de Montréal*, Montréal, 14 p.
- Table de concertation en violence conjugale de Montréal et Agence de la santé et des services sociaux de Montréal. 2010. *Protocole de collaboration intersectorielle pour les enfants exposés à la violence conjugale*, Montréal, 63 p.
- Table de concertation en violence conjugale de Montréal. 2011. *Services Côté Cour*. [En ligne], accessible sur : [\[http://www.tcvcm.ca/-propos-menuprincipal-85/nos-membres/secteur-sante-et-services-sociaux/55-service-ccour-s-.html\]](http://www.tcvcm.ca/-propos-menuprincipal-85/nos-membres/secteur-sante-et-services-sociaux/55-service-ccour-s-.html), (consulté en juillet 2012).
- Tessier, Hélène. 2006. « Quand la raison du plus fort continue d'être la meilleure... de la domination d'une théorie à la violence institutionnelle ». *Nouvelles Pratiques Sociales*, vol. 19, no 1, p. 58-71.
- Théberge, Odette. 1995. « Espace : un programme de prévention des abus pour les enfants du préscolaire et du primaire », sous la dir. de G. Martin dans *Liens entre la violence physique, psychologique et sexuelle faite aux enfants et aux femmes*, Collection Réflexions, no 3, p. 41-48.

- Toupin, Louise. 1997. « Les courants de pensée féministe ». dans *Qu'est-ce que le féminisme ? Trousse d'information sur le féminisme québécois des 25 dernières années*. Montréal, Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine et Relais-femmes, 34 p.
- Toupin, Louise. 2005. « Voir les nouvelles figures du féminisme et entendre leurs voix », sous la dir. de Mensah, Maria Nengeh dans *Dialogues sur la troisième vague du féminisme*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, p. 74-87.
- Turgeon, Joane. 2005. *Les enfants exposé-e-s à la violence conjugale : dépistage et intervention : Acte du colloque régional de formation de l'Alliance des maisons d'aide et d'hébergement de la Gaspésie pour femmes violentées dans un contexte conjugal et leurs enfants. Prévenir la violence conjugale : ensemble c'est possible!* (Saint-Anne-des-Monts, 6 et 7 octobre 2004), Saint-Anne-des-Monts, Alliance des maisons d'aide et d'hébergement de la Gaspésie pour femmes violentées dans un contexte conjugal et leurs enfants, p. 125-132.
- Van Campenhoudt, Luc et Raymond Quivy. 2006. *Manuel de recherche en sciences sociales*, 3^e édition, Paris, Dunod, 256 p.
- Vandal, Claudette. 1997. *L'intervention féministe dans les centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALAC) du Québec*. [En ligne], accessible sur : http://bv.cdeacf.ca/bvdoc.php?no=1999_05_0012&col=CF&format=htm&ver=old], (consulté en janvier 2012).
- Van Wyk, René. 2008. « Narrative house : a metaphor for narrative therapy : tribute to Michael White » in *IFE Psychologia*, vol. 16, no 2, p. 294-319.
- Varikas, Eleni. 2006. *Penser le sexe et le genre*, Paris, Presse Universitaire de France, 134 p.
- White, Michael et David Epston. 1990. *Les moyens narratifs au service de la thérapie*, Éditions SATAS, Bruxelles, 233 p.
- White, Michael. 2009. *Cartes des pratiques narratives*, Éditions SATAS, Bruxelles, 303 p.
- Wolfe David A. et al., 2003. « The effects of children's exposure to domestic violence : A Meta-analysis and critique ». *Clinical Child and Family Psychology Review*, vol. 6, no 3, septembre, p. 171-187.